AMERTENSREL

1951

MONTESION

MONTESION

MONTESION

L'ÉLOGE
DE
LA FOLIE

Composé en forme de déclamation

PAR ERASME

TRADUCTION NOUVELLE

Avec une Préface, une Étude ſur Eraſme & ſon époque
des Notes & une Bibliographie

PAR EMMANUEL DES ESSARTS

Profeſſeur à la faculté des lettres de Clermont

81 EAUX-FORTES D'APRÈS LES DESSINS D'HOLBEIN

Un Frontiſpice de WORMS, & un Portrait de l'auteur

GRAVÉS

PAR CHAMPOLLION

PARIS

ARNAUD & LABAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Sous les galeries du Palais-Royal.

—

M DCCC LXXVII

MONTESION

MONTESION

L'ÉLOGE

DE LA FOLIE

8° Y 2
1704

MONTESION

TIRAGE

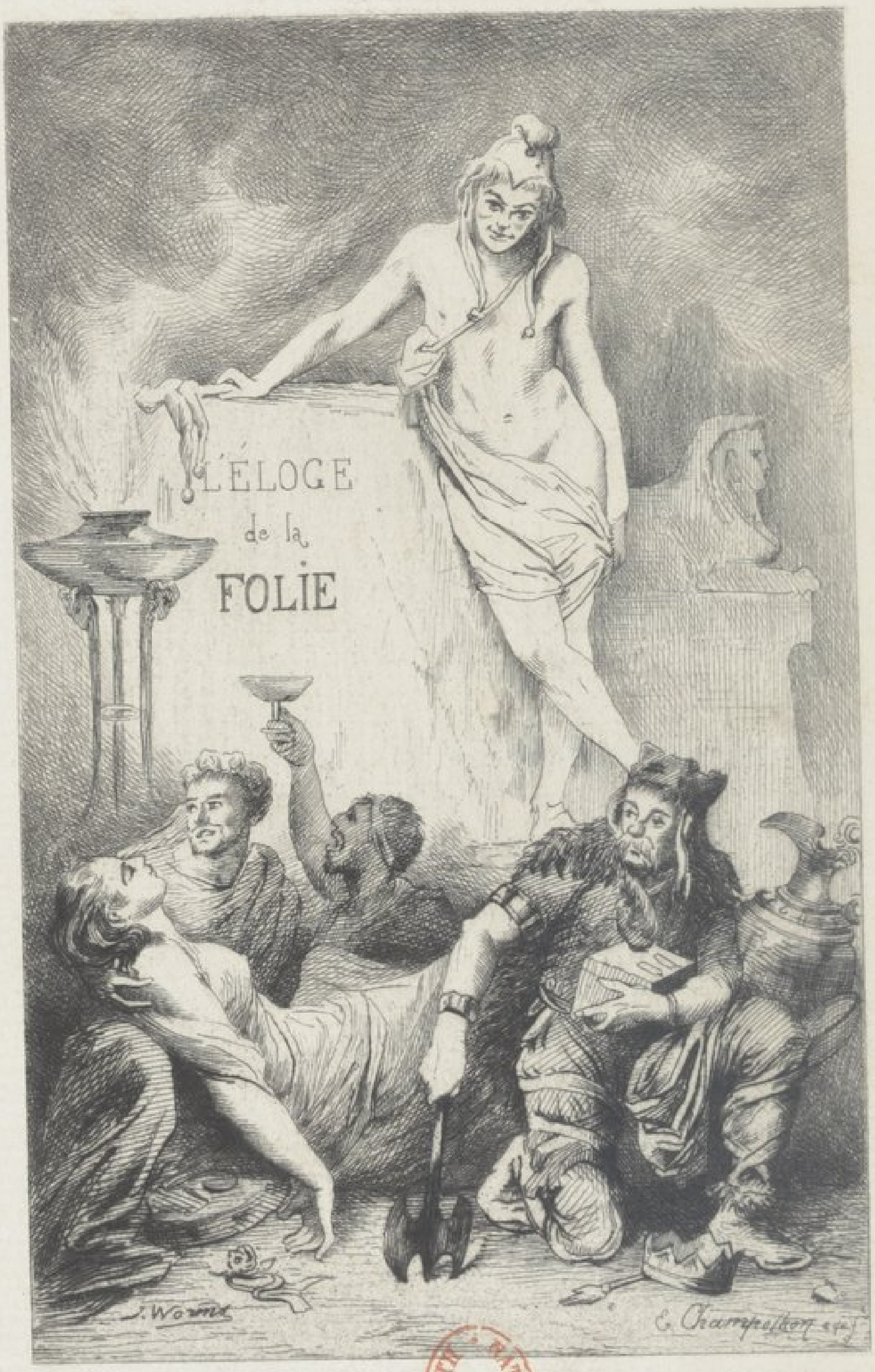
Papier à la forme	500
Grand papier de Hollande de Van Gelder	25
Grand papier de Hollande de Van Gelder, avec une double ſuite de gravures ſur chine volant	25
Papier de Chine	24
Beau papier du Japon	10
Parchemin, certifié unique, imprimé au recto ſeulement.	1
	585

Tous les exemplaires tirés à petit nombre ſont numérotés à la preſſe.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

MONTESION

MONTESION



BIBLIOTECA NACIONAL
R.F.

MONTESION

L'ÉLOGE
DE
LA FOLIE

Composé en forme de déclamation

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

PAR ERASME

TRADUCTION NOUVELLE

Avec une Préface, une Étude ſur Eraſme & ſon époque
des Notes & une Bibliographie

PAR EMMANUEL DES ESSARTS

Profeſſeur à la faculté des lettres de Clermont

81 EAUX-FORTES D'APRÈS LES DESSINS D'HOLBEIN

Un Frontiſpice de WORMS, & un Portrait de l'auteur

GRAVÉS

PAR CHAMPOLLION

PARIS
ARNAUD & LABAT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Sous les galeries du Palais-Royal.

M DCCC LXXVII

MONTESION

MONTESION

AVANT-PROPOS

CE fut une agréable ſurpriſe pour notre activité toujours inquiète des choſes de l'eſprit, pour notre dilettantiſme toujours en éveil que de recevoir de l'éditeur l'invitation de traduire l'*Eloge de la Folie*. Or, l'auteur de cet opuſcule, le bon Eraſme, étant un de nos amis dans le paſſé, nous accueillîmes comme une heureuſe fortune cette occaſion de conſumer de longues ſemaines dans ſon docte entretien & ſa familiarité piquante. Nous y avons trouvé beaucoup de charme, encore que le charme ne ſoit pas l'attribut du mordant humaniſte, mais bien plutôt la raiſon badine, la verve éloquente, la puiſſante cauſticité. Ce nous fut un bon compagnon, car il nous menait à la chaſſe aux ridi-

MONTESION

cules, aux abus, aux vices pourſuivis par ſon emblématique Folie qui nous paraiſſait plus d'une fois la vraie Sageſſe. La Sageſſe n'eſt-elle pas déeſſe, & par conſéquent femme, &, toujours d'après la même logique, encline aux jeux & aux déguiſements? ne ſerait-elle pas capable d'adopter un maſque, un bonnet bizarre, une marotte, des grelots, & de jouer ſon rôle ordinaire ſous un coſtume de carnaval? Cette hypothèſe nous aſſiégeait à maintes repriſes pendant que nous entendions Eraſme nous parler dans ce latin parfois douteux, mais ſi original & ſi vivant & ſi bien fait pour être la langue de l'ironie.

Car c'eſt l'ironie qui domine dans ce petit livre, de la première à la dernière page, ironie qui pour le temps comportait auſſi ſa nouveauté. En effet, la ſatire au moyen âge n'accoutume pas d'être auſſi fine, auſſi légère. Encore Eraſme ſe reſſent-il bien en quelques parties de la lourdeur de l'âge précédent. Mais, à ne juger que d'enſemble, il court, il gliſſe, il vole, là où les autres ſe traînaient; il laiſſe la facétie du moyen âge, loin derrière lui, s'attarder dans la peſanteur, & à diſtance il ſe retourne pour oppoſer au ricanement, à la grimace des ſcolaſtiques de la plaiſanterie le rire facile d'un aruſpice ou d'un faune, le rire bienheureux de la Renaiſſance. C'eſt ce rire qui réſonne & vibre dans tout l'*Eloge de la Folie*, à part les pages

MONTESION

finales où l'héroïne ſe fait théologienne. De là une lecture aiſée & rapide. Les parties ſucceſſives de ce libelle ne languiſſent pas, les petits tableaux ſe ſuivent ſans ſtation trop prolongée, la revue de la grande armée des Fous eſt leſtement & vivement paſſée par la dame au vert chaperon qu'Eraſme a chargée de ce ſoin. Drolatique revue, plaiſante comparution de toutes les ſottiſes & de toutes les vanités humaines devant un juge qui s'y connaît, une Thalie tenant la place de Thémis, rédigeant ſa ſentence à grand renfort d'éclats de rire & avec un éparpillement de coups de fouet qui fait jaillir des étincelles.

Qu'on nous permette d'analyſer l'ouvrage que nous avons eſſayé de traduire à la moderne, c'eſt-à-dire avec la préciſion & le relief, & ſans ce ſouci d'éteindre le modèle qui caractériſe l'école pſeudo-claſſique de la traduction inexacte. C'eſt à ce titre que nous avons reſpecté les périodes d'Eraſme, eſtimant infidèle autant que déplacé d'attribuer à un ſtyle imbu de latinité les coupes de la proſe voltairienne & la ſautillante allure des phraſes de Beaumarchais.

Voici donc la Folie qui entre en ſcène & lance ſon appel. Elle eſt la bien venue d'ailleurs. Comme l'Aphrodite antique, elle s'annonce amie du rire, & le rire accueille ſa préſence, car elle apparaît toute radieuſe & toute

MONTESION

réjouie en ne laiſſant pas de ſe comparer au renouveau de retour; n'eſt-elle pas jeune comme toutes les Immortelles? Elle ſe montre & peut dire, comme Charles d'Orléans :

« Allez-vous en, allez, allez,
« Souffi, ſoing & mérencolie. »

Ainſi préſentée, elle demande la parole, revendique l'initiative & ſe recommande des ſophiſtes, quand elle pourrait s'apparenter de Socrate. Mais Eraſme ne veut pas lui donner trop vite gain de cauſe, bien qu'elle ſoit ſous forme bouffonne l'interprète de ſes plus ſérieuſes penſées. Cependant point de fauſſe modeſtie. La Folie fera ſon propre panégyrique, dût-elle ſe ſervir à elle-même de joueuſe de flûte. Tout du reſte a trouvé des louangeurs, même la fièvre & la peſte, & la calvitie peu ſéduiſante pourtant. A la Folie donc de prononcer ſon propre éloge. Elle s'en acquittera bien; car cette déeſſe eſt une commère.

Et d'abord, elle fait honte aux plus honteux. Point de neutralité, comme l'édictait la vieille loi athénienne. Entre Momus & Thalès il faut choiſir. N'eſt-elle pas engageante & d'un attrait certain cette fille de l'opulent Plutus & de l'enjouée Démence, & qui naquit ſouriante au milieu des ſourires de la nature ?

« Ne vous y trompez pas, celui qui m'a

MONTESION

« engendrée n'était pas ce Plutus d'Ariſtophane,
« déjà penché vers la tombe, atteint déjà de
« cécité; mais le Plutus de jadis, encore en ſon
« entier, fervent de jeuneſſe, & non de jeuneſſe
« ſeulement, mais bien plus encore du nectar
« que par haſard il avait, dans le banquet des
« dieux, amplement humé par larges raſades...
« Je ne ſuis venue au monde ni dans l'errante
« Délos, ni ſur la mer onduleuſe, ni dans les
« creuſes cavernes, mais dans les îles Fortunées,
« où tout vient ſans ſcience & ſans culture. Là
« plus de travail, plus de vieilleſſe, plus de
« labeur; nulle part dans les champs d'aſpho-
« dèles, de mauves, de ſcilles, de fèves; mais de
« tous côtés au plaiſir des yeux, au loiſir des
« narines, ſe jouent le moly, le népenthès, la
« marjolaine, l'ambroiſie, le lotos, la roſe, la
« violette, l'hyacinthe, les jardins d'Adonis. »
(P. 11-12.)

Et ſouriante toujours elle s'avance au milieu d'un cortége flatteur & bien complaiſant pour toutes les miſères humaines, elle-même offrant tous les biens. Ne diſpenſe-t-elle pas le plus grand de tous, la vie (p. 114 & 199)? Explication délicate & que je laiſſe aux ſoins d'Eraſme, nul traducteur n'étant reſponſable des libertés de ſon modèle. Mais, une fois pour toutes, que la pruderie, cette triſte invention de l'hypocriſie moderne, ne préſide pas à la lecture de ce

MONTESION

volume, &, pour quelques lignes où Léon X & Sadolet n'euſſent pas trouvé matière à ſcandale, où ſe fuſſent délectées la grande Mademoiſelle & Madame de Sévigné, que l'on ne faſſe point le procès à la pauvre Folie. Rappelez-vous comme Shakeſpeare, dans la *Douzième Nuit*, traite ſon Malvolio « a devil of puritan»; comment Molière arrange Arſinoé par les mains de Célimène, & croyez, avec ces grands hommes, que pruderie & vertu ne ſont nullement ſynonymes.

La Folie avant tout veut prouver qu'elle eſt ſympathique. C'eſt elle en quelque ſorte qui de ſes reflets dore l'enfance, empourpre l'adoleſcence & la jeuneſſe, argente de douces lueurs le front du vieillard. A cette « ſeconde enfance » de la vieilleſſe elle verſe comme un Léthé de Jouvence. Et le vieillard lui doit ſes plaiſirs, & le vieillard lui emprunte ſon charme. Car rien n'eſt plus charmant qu'un vieillard encore jeune & d'un eſprit indulgent.

« Que maintenant les impertinents aillent « évoquer les Médées, les Circés, les Vénus, les « Aurores & cette fontaine qu'ils cherchent je « ne ſais où pour rendre la jeuneſſe, quand ſeule « je poſſède & pratique ce pouvoir. En effet, je « diſpoſe de ce ſuc merveilleux avec lequel la « fille de Memnon prolongea la jeuneſſe de « Tithon. Je ſuis cette Vénus dont la faveur fit

MONTESION

« rajeunir Phaon, pour qu'il pût être aimé « de Sapho. J'ai des herbes & des enchante- « ments, une fontaine qui non-ſeulement rap- « pelle l'adoleſcence écoulée, mais qui la per- « pétue. »

Si la terre ne nous ſuffit pas, la Folie nous enlève au ciel. Parcourons l'Olympe, Bacchus,

« Au viſage de vierge, au front ceint de vendange »

eſt bien le plus aimable & le plus fou des dieux. En vain Ariſtophane & tous ſes camarades de l'Ancienne Comédie lui décochent-ils leurs traits les plus perçants. On ſait bien qu'un allègre Lyæos calmera leur fureur factice. Et notre Ariſtophane ſera le premier à s'écrier dans les *Grenouilles* par la voix ſonore du chœur : Iacchus, dieu vénéré, accours à notre voix.... agite les torches ardentes, ravive leur éclat; Iacchus, Iacchus, aſtre brillant de nos myſtères nocturnes... O Bacchus, roi de la danſe, guide mes pas. (Ariſtophane, — *Grenouilles*, traduction Poyard, p. 403-599.)

Et qui va-t-on chercher dans l'Olympe après Bacchus? Eſt-ce Jupiter & Vulcain? Eſt-ce Pallas? Non; c'eſt Cupidon, ce dieu qui ne dédaigne pas d'être un petit enfant & un petit fou. Et c'eſt l'Acidalienne, la Cythérée, l'Aphrodite d'or qui porte ſur ſa figure une folie printanière. Encore les hôtes les plus graves de la

MONTESION

demeure olympienne ſavent-ils parfois s'apprivoiſer. Les mythologiques amours de Jupiter en donneraient des nouvelles, & la forêt confidente parlerait au beſoin de Diane & d'Endymion. Qu'eſt-ce donc des bouffonneries ancillaires de Vulcain & des preſtiges de Mercure, & de la cordace ſi vertement danſée par Silène, & de la rauque chanſon de Pan, & des Satyres & Satyreaux communiquant à l'Olympe l'hilarité de leurs « atellanes » !

Redeſcendons ſur la terre. L'homme eſt-il, de préférence inſtinctive, raiſonnable ou bien paſſionné? C'eſt la paſſion qui le domine & par ſuite la Folie! Pour ſon malheur, diront les prétendus Sages. Pour ſon bonheur, répondra l'héroïne d'Eraſme. Et franchement ces deux thèſes peuvent ſe ſoutenir. Car, ſi l'excès ou l'indignité ſont à redouter dans les emportements de la paſſion, rien de grand ne ſe fait ſans paſſion, ſans paſſion rien ne s'obtient qui vaille l'honneur d'un ſouvenir : la vie ſans paſſion, ce ſerait la nature ſans ſoleil. Or dans toute paſſion il entre un peu de folie, on ne peut en diſconvenir. D'ailleurs, tout ce qui s'écarte du train ordinaire de la vie & de la moyenne ſageſſe eſt taxé de folie par les eſprits médiocres, c'eſt-à-dire par la majorité des hommes. Ne faiſons pas intervenir d'auguſtes exemples : mais eſt-il une ſeule des fécondes inventions, des

MONTESION

audacieuſes découvertes du génie, des hautes entrepriſes de l'hiſtoire qui, ſoumiſe au jugement de ceux qui ſe croient les Sages, n'ait été traitée de folie, d'extravagante & de chimérique? Ici, que la bonne foi me réponde, & la Folie, qui eſt un peu ma cliente, triomphera ſur ce point. A prendre la queſtion ſérieuſement, elle peut produire tout le mal poſſible; mais il lui reſterait toujours d'avoir, à l'aide de la paſſion, accompli toutes les grandes choſes qui aient été faites en ce monde.

Voilà pour l'eſpèce humaine en général. En particulier, la Folie revendique la femme, mais pour lui donner un rôle charmant, celui qui conſiſte « à tempérer, à récréer la triſteſſe de l'eſprit viril dans la communauté domeſtique ». A cette Folie, leur patronne, elles doivent la beauté qu'une auſtère ſageſſe eût chaſſée d'ici-bas, & le déſir de plaire, & l'attrait, & la perpétuelle adoleſcence, toute la ceinture de Vénus. Point de feſtin encore ſans la Folie, ſans elle point de ces douces relations qui rendent ſi délicieuſe la ſociété de nos ſemblables, ſans elle peut-être pas d'amitié!

Ne cherchons point ici les définitions de Cicéron, ni, comme parle Montaigne, « la force inexplicable & fatale, médiatrice de toute union ». Attendez-vous à un paradoxe qui, comme tout paradoxe, n'eſt que la vérité atour-

MONTESION

née & coſtumée. Ce que veut dire cette chère Folie, c'eſt que l'illuſion ne nuit pas à l'amitié; qu'elle ſert, au contraire, à l'entretenir & à la cimenter, là où peut-être de part & d'autre une connaiſſance raiſonnée des défauts & travers réciproques amènerait le refroidiſſement & la déſaffection. Rien de plus juſte. La véritable amitié vit d'illuſions : car elle n'eſt l'amitié qu'à la condition de rejeter dans l'ombre les défauts de l'être affectionné, & de mettre ſes qualités non-ſeulement en pleine lumière, mais comme dans cette perſpective de la ſcène qui agrandit les proportions. Il n'eſt pas, en effet, d'amitié ardente, dévouée, fidèle, c'eſt-à-dire d'amitié (car tout le reſte n'eſt que camaraderie ou convenances ſociales), qui n'ait, comme l'amour, ſon grain de folie dans une conception enthouſiaſte & exaltée des mérites de l'ami ou de l'amie que l'on chérit. Si votre ami eſt bon, qu'il vous ſemble un juſte; s'il eſt auſtère, qu'il ſoit pour vous un ſaint; s'il eſt vaillant, qu'il vous apparaiſſe un héros; enfin, s'il eſt ſimplement affectueux, qu'il ſoit Pylade pour vous Oreſte, pour vous Euryale qu'il ſoit Niſus!

Pure folie, diront les ſpectateurs indifférents & goguenards. Soit, mais ici encore c'eſt la Folie avec ſes hyperboliques illuſions qui prête au monde la force des grandes amitiés & ſuſcite avec elle des énergies que le commun des mor-

MONTESION

tels ne ſoupçonne pas. L'amitié fervente & folle a ſauvé Iſraël, délivré Thèbes, remué des montagnes. Braves bourgeois aux affections « ſages & raiſonnables », vous ne feriez pas ſeulement bouger un caillou.

C'eſt au même titre que la Folie revendique pour elle le bonheur du mariage. En effet, dans cette affection plus exigeante que l'amitié, puiſqu'elle implique la continuité de l'exiſtence à deux & une union bien autrement intime & profonde, ſans une illuſion conſtante, je dirais même ſans une admiration mutuelle, naïvement ſentie chez les humbles, plus voulue, mais non moins ſincère chez les braves gens qui ont de l'eſprit, le mariage aboutirait bientôt à la laſſitude & à l'ennui. Malheur aux époux qui ſe jugent ! obſervez les bons ménages, & vous y reconnaîtrez toujours la part de l'illuſion, c'eſt-à-dire de la folie, illuſion bien reſpectable, folie ſacrée !

Nous ne ſuivrons pas Eraſme & ſa déeſſe dans les adouciſſements qu'ils prétendent apporter aux infortunes conjugales. Ici l'illuſion n'eſt qu'une triſte reſſource. Ce n'eſt plus le généreux ſtimulant des bons mariages & des belles amitiés, mais encore l'aveuglement d'un malheureux époux n'eſt-il point préférable à la ſanglante découverte de la réalité ? mieux vaut peut-être ignorer le gouffre que de le contempler

MONTESION

dans toute ſon horreur. Bienfaiſant le bandeau qui préſerve du vertige & du précipice!

L'illuſion, toujours l'illuſion! telle eſt la panacée que recommande la Folie! Sans une confiance parfois exceſſive & illuſoire, y aurait-il un orateur, un poëte, un artiſte aſſez affermi pour oſer ſe riſquer devant le public? « Il eſt néceſſaire que chacun commence par ſe flatter ſoi-même avant de ſe recommander aux autres. » Ecoutons Paſcal parler de l'imagination qui n'eſt autre que cette illuſion dont la Folie eſt ſi fière :

« Je ne parle pas des fous, je parle des plus « ſages, & c'eſt parmi eux que l'imagination a « le grand don de perſuader les hommes... Cette « ſuperbe puiſſance a établi dans l'homme une « ſeconde nature. Elle a ſes heureux, ſes mal- « heureux, ſes ſains, ſes malades, ſes riches, ſes « pauvres; elle fait croire, douter, nier la rai- « ſon; elle ſuſpend les ſens, elle les fait ſentir, « elle a ſes fous & ſes ſages... Qui diſpenſe la « réputation? Qui donne le reſpect & la véné- « ration aux perſonnes, aux ouvrages, aux lois, « aux grands, ſinon cette faculté imaginante? » (Ed. Havet, in-12, p. 35-36.)

Et Paſcal renchérit encore : « L'imagination « diſpoſe de tout; elle fait la beauté, la juſtice « & le bonheur qui eſt le tout du monde. » (*Ibid.*, p. 41.)

MONTESION

Nous proteſterions contre Paſcal & contre Eraſme au nom de la vraie raiſon, de la raiſon ſublime & ſupérieure des véritables ſages; mais avec elle nous n'héſitons pas à croire que le bon ſens vulgaire eſt incapable d'agir ſur les hommes comme l'imagination, ou l'illuſion, ſi vous le voulez. Que ce ſoit un bien ou un mal, le fait exiſte, & tout fait doit être ſignalé.

La Folie, telle qu'Eraſme la met en ſcène, n'eſt pas embarraſſée pour ſe trouver des clients & des titres. La voici qui réclame la guerre & les guerriers. Nous ne lui envierions pas ce domaine, ſi ce n'était un champ d'héroïſme & de bien d'autres vertus. Diſcipline, patience, abnégation, bravoure, tout cela tient ſous les plis du drapeau. Ce n'eſt pas le gros bon ſens, la fauſſe ſageſſe qui déploieront ces vertus. Jamais le bon ſens n'a pris de canons au pas de courſe, jamais il n'eſt monté à l'aſſaut, jamais il n'a réſiſté pour l'honneur & contre toute eſpérance; il eſt dans la nature du bon ſens de capituler. La Folie ſeule a fait Marathon & Salamine, & Poitiers, & Lépante, & Rocroy, & Fontenoy, & Valmy, ſuivi de Jemmapes & de Fleurus.

Que la Folie d'Eraſme ſoit parfois irrévérente pour la vraie Sageſſe & s'oublie à la confondre avec la fauſſe, je n'en diſconviendrais pas; mais entre la fauſſe fageſſe & une généreuſe folie

MONTESION

l'héſitation n'eſt plus poſſible, & la thèſe paradoxale d'Eraſme prend l'importance ſolennelle de la vérité. Ailleurs elle redevient une ſpirituelle gageure. Par exemple (p. 47), la parodie de la vie politique eſt traitée par Eraſme d'une façon bien divertiſſante. Avouons qu'il tombe juſte. Les critiques contre le ſtoïciſme (p. 53-54) ne ſont pas ſans portée. Le ſtoïciſme a produit de belles vies & de belles morts, & maintenu en face des Céſars une grande force morale, la proteſtation de la conſcience. Mais n'a-t-il pas, comme la doctrine religieuſe qui devait prévaloir ſur lui, contribué par trop à l'abſtention & au détachement de la vie publique? A partir de cette page mélangée de badinage & de vérité, comme ce qui précède, le paradoxe recommence toujours plaiſant, mais moins ſpécieux que précédemment. Cependant il ne faut point oublier que ſi la penſée d'Eraſme ſe trahit de temps en temps, c'eſt la Folie qui parle, un perſonnage capricieux & bouffon, malgré ſes illuminations étonnantes, & que la Folie doit être conſéquente avec ſon nom & ſes attributs. La ſcience & les arts ſont malmenés par elle & ne s'en portent pas plus mal. Seulement le retour à la nature, comme elle l'entend (p. 63-199), ſerait un retour à la barbarie & à la beſtiale ignorance. Elle badine, il eſt vrai, mais par malheur bien d'autres ont lourdement differté ſur le

MONTESION

même ſujet, & les apologiſtes des ſauvages, Jean-Jacques le premier, n'ont pas fait les affaires de la civiliſation.

La Folie me ſemble plus à ſon aiſe & ſur un meilleur terrain quand elle préconiſe les fous comme bons & joyeux compagnons (p. 69-199), ſeuls capables de faire entendre la vérité aux oreilles les plus récalcitrantes. De même quand elle revient à ſon panégyrique de l'illuſion. Et cependant elle « rougit preſque » de certaines complaiſances par trop fortes des imaginations humaines. Elle admet « l'alchimiſte » auquel reſte (p. 78), « cette penſée conſolatrice qu'avoir rêvé le grand eſt déjà une ſatisfaction » ; mais les joueurs, elle ſerait tentée de les renvoyer aux Furies. Et je ne ſais où elle enverrait ceux qui adorent les ſaints comme des idoles : « Ils ont trouvé dans ſaint Georges « un Hercule, un autre Hippolyte. Voyez-les « adorer, ou peu s'en faut, le cheval du ſaint « pieuſement orné de colliers & de boutons, « s'acquérir auprès de lui ſans ceſſe de nouveaux « mérites par de petits préſents, jurer par ſon « caſque, ce qui eſt pour eux un mérite ſouve- « rain » (p. 80-199). Et comme elle les traite, ceux qui attendent toutes les joies terreſtres & céleſtes des meſquines pratiques de dévotion, & ceux qui « ſe contentent avec de fauſſes « rémiſſions de leurs crimes & meſurent comme

MONTESION

« à la clepſydre les eſpaces du Purgatoire ». La Folie n'eſt pas amie des indulgences. Eraſme non plus. L'Egliſe n'eût rien perdu à écouter ſur ce point cette théologienne de carnaval.

Au reſte la Folie a beau jeu de s'étendre ſur l'idolâtrique adoration des ſaints au temps d'Eraſme. Les faits qu'elle cite paraiſſent incroyables & ſont d'ailleurs dépaſſés par le témoignage de l'hiſtoire. Dans le recours aux ſaints & dans les indulgences les plus grands ſcélérats croyaient trouver l'aſſurance de l'impunité future & pour le préſent le droit à prix d'argent de recommencer ſans ceſſe leur enchaînement de vices & de crimes. A ſes contemporains qui rachetaient ſi effrontément toutes leurs ignominies, Eraſme tient le bon langage & fait la réponſe vraiment chrétienne, cette fois ſous le pſeudonyme d'un Sage :

« Vous ferez une bonne fin à condition que « vous commencerez par bien vivre. Vous rache- « terez vos péchés en ajoutant à votre pièce de « monnaie la haine ſincère de vos fautes, les « larmes, les veilles, les prières, les jeûnes, « &, en un mot, la converſion. Vous n'obtiendrez « les faveurs de tel ou tel ſaint qu'en imitant ſa « vie. »

La Folie quitte un moment les faux dévots pour paſſer en revue un bon nombre de ſes adeptes, des moins ſéduiſants, de ceux chez qui

MONTESION

l'illuſion confine à la bêtiſe. Voici les minutieux qui de leur vivant ordonnent leurs funérailles, & les orgueilleux tout empanachés de leur nobleſſe, & les artiſtes préſomptueux, & les dupes de la flatterie qui ſont tout un peuple dans chaque nation, & tous ceux qui donnent la comédie à l'Olympe :

« Les dieux en effet emploient les heures qui « précèdent midi, les heures ſobres, à entendre « les prières des mortels ou leurs débats querel- « leurs. Au reſte, quand ils ſont humides de « nectar & qu'il ne leur plaît plus de rien faire « de ſérieux, ils ſe réuniſſent au plus haut du « ciel & regardent en bas la comédie des mor- « tels » (p. 101-102).

Puis vient une de ces énumérations drolatiques où triomphe Eraſme, & qui va des quêteurs de dot & des exploiteurs de ſucceſſion, des trafiquants fraudeurs admirés par des moinillons en frairie, aux bigots qui courent à tel pèlerinage laiſſant au logis femmes & marmots (p. 105). A ces grandes revues, tel eſt le procédé de notre auteur, succèdent des catégories. Apparaiſſez, pédants, grands donneurs d'étrivières, pour être à votre tour fuſtigés par cette déeſſe qui n'y va pas de main morte. Venez, verſificateurs, rhéteurs, plagiaires, juriſconſultes, pour recevoir plus ou moins votre paquet. Mais la ſcolaſtique attrape les meilleurs horions. C'eſt

MONTESION

que la ſcolaſtique, épaiſſie de ténèbres, eſt la plus grande ennemie d'Eraſme : car notre Eraſme eſt un des fils de la Renaiſſance toute lumineuſe. Scolaſtique & théologie étaient alors de la même famille : auſſi la Folie les fait-elle fraterniſer dans ſa diſtribution d'eſcourgées. Et remarquez qu'il ne s'agit plus de vétilles plus ou moins plaiſantes, mais de ſérieux griefs tous appuyés ſur des faits. Ici la Folie eſt l'interprète de l'hiſtoire : toutes ces propoſitions bizarres, abſurdes, impies au regard de la tradition chrétienne, & que l'héroïne d'Eraſme flétrit en badinant, toutes ſont extraites des théologiens & des ſcolaſtiques du temps. On ne liſait pas l'Evangile, on l'interdiſait aux ſimples fidèles, & l'on ſe demandait ſérieuſement (p. 120), « ſi Dieu aurait pu s'unir avec un âne, ſi une citrouille eût pu faire des miracles ». Jamais l'inanité de la ſcolaſtique, la ſtérilité de la théologie du moyen âge n'ont été ſi profondément étudiées, ſi exactement rendues. Rien ne peut ſe détacher de cette partie, d'un ton plus élevé, & qui fait penſer ſouvent aux *Provinciales* de Paſcal. C'eſt un ſervice qu'Eraſme rendait une fois de plus à la religion, même en démaſquant ceux qui la ſurchargent de pratiques, & l'adultèrent d'inventions ſubtiles & ſcandaleuſes, race qui n'eſt point perdue de nos jours. Aux théologiens & aux ſcolaſtiques Eraſme aſſocie les moines

MONTESION

dans ſon réquiſitoire; les moines qu'à l'exemple de beaucoup d'excellents chrétiens il eſtime auſſi infructueux, auſſi dangereux parfois qu'un prêtre peut être utile (p. 131-199). Dans cette averſion à l'endroit des moines, il ſe rencontre avec les hommes les plus pieux du moyen âge & de la Renaiſſance, car ce n'étaient pas des Lollards ou des Albigeois, c'étaient des catholiques fervents que tous ces poëtes ſatiriques, ces Guillaume de Lorris, ces Jean de Meung, ces Rutebeuf, ces Alain Chartier, ſi ſévères d'habitude pour la gent qui porte froc. Remarquons ce fait curieux que, dans ces audaces qui paraîtraient exceſſives à notre timidité, diſons le mot, à notre lâcheté contemporaine, Eraſme fut approuvé par les témoignages flatteurs de tous les papes qui vécurent de ſon temps. Léon X qui donnait à ſes invités en guiſe de divertiſſement le ſpectacle d'un moine berné & feſſé, n'était pas pour le contredire. Et Thomas Morus, qui voulut en Angleterre patronner l'*Éloge de la Folie*, fut de manière ſolennelle un martyr de la foi romaine. A cette époque, du reſte tous les catholiques éclairés, & ſurtout les dignitaires de la cour de Rome, jugeaient & qualifiaient les moines à la façon d'Eraſme. Ces diſpoſitions ont ceſſé de nos jours parmi ceux qui ſe diſent orthodoxes. Eſt-ce la diſparition des abus qui ramène ainſi bon nombre

MONTESION

de nos contemporains vers le monachiſme? cette explication ſerait trop ſimple & trop naïve à donner, les choſes en ce monde ſont d'ordinaire plus compliquées.

Quoi qu'il en ſoit, nous recommandons au lecteur toutes ces ſcènes groteſques de théologie en action (p. 138-199), qu'Eraſme expoſe devant nos yeux. C'eſt de la comédie & de la meilleure, puiſqu'elle met en œuvre la réalité. Mais il ſerait trop long de vous dérouler tout cet imbroglio. Auſſi bien faut-il laiſſer au lecteur quelque ſurpriſe. Il ne goûte pas moins de plaiſir à ces portraits ſaiſiſſants des princes (p. 147-199), des courtiſans (150-199), des évêques & des papes. Mais la Folie théologienne, prêchant & gourmandant avec autant d'éloquence que d'eſprit, la Folie ramenant au vrai chriſtianiſme les entêtés de ſuperſtition, la Folie héritière des ſaint Bernard & des Gerſon, & devancière de Paſcal & de Saint-Cyran dans la pieuſe intention de réformer la diſcipline de l'Egliſe, offre un ſpectacle bien réjouiſſant à la fois & bien curieux pour le penſeur. Car la viſée d'Eraſme eſt de nous faire réfléchir en nous faiſant rire. Fortifier la foi dans les âmes en épurant l'Egliſe, telle a été toujours la penſée d'Eraſme, penſée vraiment politique & dont l'accompliſſement n'eût point laiſſé de place à Luther. Lorſque avec ſincérité, dans une vue de conciliation,

MONTESION

l'on ſoutient une telle entrepriſe, toutes les armes ſont bonnes & l'eſprit n'eſt pas la moins efficace. De là pour nous la valeur morale autant qu'hiſtorique de toute cette dernière partie de l'*Eloge de la Folie*. Il y a plus de verve & d'obſervation dans les deux tiers de l'ouvrage, mais comme cette fin ſe relève dans l'éloquence & dans la profondeur ! C'eſt donc un attrait des plus varié que nous ſemble promettre cet ouvrage, ſi toutefois ma traduction répond, comme je m'enhardis à le croire, tantôt au mouvement, tantôt à l'ampleur de l'original. Puiſſé-je moi-même n'être pas en cette occurrence trompé par la reine de toutes choſes, au dire de la Folie, par l'inévitable Illuſion !

EMMANUEL DES ESSARTS.

MONTESION

MONTESION

INTRODUCTION HISTORIQUE

ERASME, SA VIE ET SES ŒUVRES

JE n'ai pas la prétention, en venant parler d'Eraſme & de ſon temps, d'apporter au lecteur une de ces études complètes ou définitives que notre époque produit à intervalles. Cette étude d'ailleurs a été faite & bien faite par M. Durand de Laur, dans les deux volumes publiés en 1872[1]. Il me ſemble ſuffiſant, pour un travail préliminaire, avant-coureur de cette traduction, de rappeler les incidents de la vie d'Eraſme, les péripéties où ſa deſtinée dut ſe trouver engagée; de déterminer ſes relations avec d'illuſtres contemporains, d'établir le caractère de ſon œuvre, de définir enfin ſon rôle ſur la ſcène du XVI^e^ ſiècle, & dans le grand drame de l'humanité.

[1] *Eraſme, précurſeur & initiateur de l'eſprit moderne*, par M. Durand de Laur, ancien profeſſeur de l'Univerſité. Paris, Didier, 1872.

MONTESION

Génie actif mais moyen, eſprit plutôt qu'imagination, plus doué par l'intelligence que par la ſenſibilité, notre Eraſme ne pouvait mieux faire qu'en naiſſant au pays de Hollande, à Rotterdam, le 28 octobre 1466. Il naquit en Hollande & reſta hollandais; parmi toutes ſes fineſſes & toutes ſes élégances, comme tous les grands artiſtes de ſon pays, il ſut ſaiſir & rendre la réalité dans ce qu'elle a de plus vif & de plus expreſſif; il lui manqua, comme à ces peintres d'ailleurs admirables, de s'élever aux régions ſupérieures de l'art où ſe développe le pathétique, où le lyriſme s'épanouit, où triomphe amplement l'idéal. Humaniſte & nourri du ſuc de l'antiquité, ce fut excluſivement un moderne Latin, poſſédant & diſperſant le ſel de l'atellane & de la ſatire, mais incapable d'émettre le ſouffle léger de la muſe grecque, « ſpiritum tenuem. » Ses lèvres ſont imbues de falerne : à d'autres le miel de l'Hymette.

La naiſſance d'Eraſme fut le ſeul événement romaneſque d'une vie plus agitée que troublée. Entre ſa mère, Marguerite, & ſon père, Gérard, l'amour avait été le précurſeur du mariage. Au moment où vint au monde cet enfant qui devait tant faire parler de lui, le père avait été contraint à la fuite par les réſiſtances de ſes parents. A Rome, où il s'était réfugié, on s'empreſſa de lui annoncer la mort de Marguerite; cette nouvelle menſongère jeta Gérard dans les ordres; de retour en Hollande, il retrouva, mais vainement, Marguerite vivante, mère, & ne s'attachant qu'à réparer ſon imprudence en élevant ſon fils avec tout le ſoin poſſible. Gérard, quoique médiocrement riche, n'abandonna ni Marguerite, ni ſon enfant; par malheur, ce père & cette mère du futur Eraſme moururent à

MONTESION

peu de diſtance, l'un & l'autre à peine âgés de quarante ans, laiſſant aux priſes avec des tuteurs d'affection douteuſe un pauvre écolier de treize ans. Cet écolier ſavait déjà par cœur Horace & ſurtout Térence qu'il apprécia toujours comme le plus pur modèle de la diction latine. Mais Horace & Térence étaient impuiſſants à protéger contre l'avarice des tuteurs le petit latiniſte de Deventer, déjà promis à de grandes deſtinées par les maîtres de ce célèbre collége : Alexandre Hégius, Jean Sintheim, Rodolphe Agricola. Quoi qu'on en ait dit, les commencements ne ſont pas trompeurs ; il y aura toujours un eſſaim d'abeilles divinatrices pour accourir aux lèvres plus tard éloquentes & inſpirées.

Le jeune Gérard de Gérard, comme on l'appelait alors[1], n'en fut pas moins arraché à des maîtres ſavants & affectueux par les tuteurs qui, dans leur penſée, dévouaient à la vie conventuelle celui qui devait être le plus terrible antagoniſte de ces moines. Gérard de Gérard, que nous déſignerons déſormais ſous le nom d'Eraſme, fut, à partir de ce moment, comme ballotté entre les exigences monaſtiques de ſes tuteurs & ſes invincibles & prophétiques répugnances contre les couvents alors bien dégénérés, & de tout temps très-mélangés, très-ſuſpectés, ſauf aux grandes époques de fondation. Nous aſſiſtons à un curieux duel entre un enfant & le monachiſme, duel qui prendra de tout autres proportions, quand l'enfant ſera devenu un homme. Eraſme fut obligé à continuer, ou plutôt à ralentir ſon éducation dans la communauté de

[1] Plus tard, notre polémiſte changea ſon nom en celui de *Deſiderius* (Didier). Il y ajouta dans la même ſignification le ſurnom d'*Eraſmus*, Eraſme.

MONTESION

Bois-le-Duc; il y perdit trois ans. Au bout de ces trois ans, il ſe vit pouſſé vers le monaſtère de Sion; après une lutte aſſez longue & fort pénible, il agréa la communauté de Stein pour y trouver au moins un camarade d'enfance, Corneille Verdénus. Mais la vie de couvent parut inſupportable à Eraſme, comme il l'écrivit plus tard à un ſecrétaire de Léon X[1], en traçant le récit de ces douloureuſes années, & pourtant, de guerre laſſe, il dut accepter l'habit de religieux. Quelles rancunes & quelles repréſailles dans la ſuite! Au moins les Lettres lui furent-elles auxiliaires & conſolatrices, les Lettres qui devaient porter ſi haut cet obſcur captif d'une réclusion involontaire. Eraſme ſe livra paſſionnément à l'étude avec un compagnon qui fut un poëte latin diſtingué, Hermann de Tergoum; au moins ne ſe trouva-t-il pas gêné dans ſes labeurs par le mauvais vouloir de ſes confrères, qu'il nous dépeint tous adonnés à la molleſſe, à la pareſſe, & ſe complaiſant dans la ſatisfaction de leur ignorance & l'oſtentation de leurs barbariſmes.

Les progrès d'Eraſme furent rapides: à vingt ans, il avait produit pluſieurs petits traités. Sa réputation précoce lui attira la bienveillance d'Henri de Bergues, évêque de Cambrai, qui le fit ſortir du couvent & lui permit enſuite de faire un ſtudieux ſéjour à Paris [2]. Le malheureux Eraſme alla donner tout droit, comme dans un gouffre, en plein collége de Montaigu, dans ce collége fameux, non-ſeulement par l'atroce ſévérité de

[1] Lettre à Grummius.

[2] Ce fut à Cambrai qu'Eraſme ſe lia avec un de ſes principaux correſpondants, Jacques Battus, ſecrétaire de la ville de Bergues.

Plus tard, la protection de ce prélat devint ſi chiche & ſi reſtreinte, qu'Eraſme l'appelait l'anti-Mécène.

MONTESION

ſon règlement, mais par l'horrible faleté qui le rendait pernicieux aux étudiants. C'était l'antre des maladies, la caverne de la faim. Eraſme acheva de compromettre ſa ſanté dans cet épouvantable ergaſtule. Il alla ſe rétablir tant bien que mal en Hollande, pour retourner enſuite à Paris, y travailler de ſon mieux, mais dans de déplorables conditions : l'argent lui faiſait défaut pour acheter des livres ou pourſuivre des études déſintéreſſées. Il ſe diſperſait en vaine beſogne de répétiteur ou de précepteur. En même temps, de faux rapports lui faiſaient perdre en Hollande les amis de ſa jeuneſſe ; l'apprentiſſage de la vie ne lui fut pas clément; il eut, du reſte, à lutter longtemps contre la gène, toujours contre la mauvaiſe ſanté. Lutte où ſon corps ne fut briſé qu'à la longue, où ſon eſprit ne ſemble jamais avoir été vaincu, mais qui pourtant explique certains tempéraments dans ſes plus grandes audaces.

L'exiſtence d'Eraſme devait être vagabonde, au gré des protections fréquemment décevantes qui ſe préſentaient à lui. Quoique ſecourable, une marquiſe de Weere, noble dame de Zélande, lui fit attendre vainement ce que fut Marguerite d'Autriche pour Jean Le Maire des Belges, Marguerite d'Angoulême pour Le Fèvre d'Étaples. Un Anglais, rencontré à Paris, mylord Montjoy, lui fut plus dévoué, plus obligeant. Auſſi le voyons-nous chercher l'hoſpitalité tantôt chez M^me^ de Weere, tantôt auprès de mylord Montjoy à Paris, puis en Angleterre. Dans ce pays, alors ouvert aux premiers ſouffles de la Renaiſſance, Eraſme contracta une amitié indiſſoluble avec l'un des initiateurs de l'eſprit anglais, Thomas Morus, qui fut plus tard le martyr de ſa conviction morale et de ſa foi

MONTESION

religieuſe [1], après avoir été le zélateur de la civiliſation & le chercheur original de l'*Utopie* [2].

Ce fut là qu'Eraſme vit, enfant & déjà précoce par l'intelligence, le prince qui devait s'appeler Henri VIII. Outre Morus, Eraſme ſe lia d'intimité avec le futur doyen de Saint-Paul, Jean Colet, perſonnage auſtère, rigoureux théologien, promoteur du retour aux Pères de l'Égliſe, avant-coureur de la Réforme, curieux comme le furent les Luthériens, ſi méconnus en ce point, non d'innovation & d'héréſie, mais d'orthodoxie reſtaurée. Eraſme écrivait à Montjoy : « Entre Morus & Colet, j'accepterais de vivre au fond de la Scythie. » A ces amis ſe joignaient le ſavant Grocin, le ſubtil Linacer & un certain prieur Charnoce que « Deſiderius » accoutumait d'appeler « le prêtre des Grâces », charmante & bien juſte image, les déeſſes aux mains reliées par des fleurs n'ayant point ceſſé, pour le bonheur du monde, de s'agréger un ſacerdoce qu'aucun dieu ne ſaurait leur ravir. Sous de telles auſpices, l'Angleterre fut aimable à Eraſme ;

[1] Luther (V. Ses *Propos de table*), devait ſe réjouir publiquement de la mort violente de Thomas Morus. Les perſécutés d'alors étaient ſi prêts de devenir les perſécuteurs! Morus, il eſt vrai, l'avait attaqué, en réponſe à ſon libelle contre Henri VIII, dans un pamphlet dont l'invention eſt digne d'Ariſtophane. Il ſuppoſe des guêpes allant, aux ordres de Luther, recueillir & ramaſſer dans tous les mauvais lieux un butin de caquetages, d'obſcénités & d'injures (*Opera Mori*, p. 61). En revanche, Maurice Scève, notre poëte français, a conſacré un dizain à la mémoire de Morus ſupplicié.

[2] L'*Utopie* de Morus a le tort d'imiter le communiſme de Platon & de préparer les ſyſtèmes analogues de Fénelon, de Campanella, de Babœuf, tous attentatoires à la liberté humaine. On ne peut néanmoins qu'applaudir aux idées généreuſes qui ſe trouvent répandues dans cet ouvrage : elles ſaffiſent à corriger le paradoxe fondamental. Morus, ſur quelques points (liberté de conſcience, adouciſſement des peines), eſt le précurſeur de Beccaria, le devancier de Voltaire.

MONTESION

il la nommait « notre Angleterre ». Il ne laiſſait pas d'y remarquer[1] « des nymphes au viſage divin », ces héroïnes à venir de Spencer & de Sydney, & de noter à ce propos l'avenante habitude des embraſſements à toute viſite, à toute rencontre, embraſſements dont il « ne dédaigne ni la douceur ni le parfum ». Cette lettre paraît à M. Durand de Laur étrange pour un théologien, ſoit; mais il ne nous déplaît pas, dans un théologien, de retrouver un homme d'eſprit ſenſible aux petits riens de la vie, d'humeur badine & très-accommodante. Malgré ces diſpoſitions, nous allons voir Eraſme ſur les grands chemins. Le voilà en route pour Paris; mais décidément la France ne lui était point propice, car ce voyage fut coupé de méſaventures. De Paris, où l'attendait au moins un ami déjà éprouvé, le profeſſeur Auguſtin Caminade, la peſte chaſſa Eraſme à Orléans, & d'Orléans le fit partir en Hollande. Que de déceptions le guettaient : il ne rencontra Guillaume Hermann que jaloux & preſque ennemi; l'aſſiſtance de la dame de Weere lui avait été ſouſtraite, la tutelle promiſe du duc Adolphe de Bourgogne lui fit défaut. Triſte exiſtence ſi longtemps en quête de piſtoles & d'angelots ! Et la vie du ſavant néceſſitait bien des frais : achats de copies, de manuſcrits, correſpondances, que ſais-je encore ? L'hoſpitalité qui le défrayait était ſouvent brève ou précaire. Ainſi Battus, qui avait reçu Eraſme, mourut bientôt; un protecteur eſpéré, l'archevêque de Beſançon, ne tarda pas à rejoindre Battus. A ce moment, cinquante pièces d'or décernées par Philippe le Beau, ne furent pas mal venues pour l'homme qui,

[1] Lettre au poëte Fauſtin.

MONTESION

dans tous ces vagabondages, tranſportait avec lui ſes travaux inceſſants & ſes publications répétées, & que les *Adages* venaient de faire connaître à toute l'Europe ſavante. Londres de nouveau le recueillit : Montjoy l'y appelait; le prince Henri, qui devait être bientôt l'un de ſes correſpondants, l'archevêque de Cantorbéry, Warham, lui firent un accueil auquel Eraſme fut toujours ſenſible, non ſans déſirer un petit & ſi néceſſaire appoint en monnaie bien ſonnante. Eraſme avait alors près de quarante ans, quand il lui fut donné, vers la fin de l'été de 1506, de partir pour cette Italie qu'il invoquait de tous ſes déſirs. Il y voyagera en érudit, comme tous les hommes de ſon temps; ni du Bellay, ni Montaigne eux-mêmes ne rapporteront de l'Italie l'impreſſion du payſage, la ſenſation de la nature directement obſervée. Milton, le premier, & bien brièvement encore, trahira l'effet produit ſur ſon imagination de poëte par quelques ſites & ſurtout indiquera l'inoubliable preſtige de la lumière. (*Paradiſe loſt*, l. III, 1-36.)

Eraſme partit avec les deux fils de Boério, médecin du roi d'Angleterre ; il guida pendant deux ans ſes jeunes amis : Turin, Bologne, Veniſe, Padoue, Sienne, Rome, Cumes, où il crut pénétrer dans l'antre de la Sibylle, le gardèrent ſucceſſivement. Seuls l'avénement de Henri VIII, &, à ce propos, l'invitation de Montjoy, le rappelèrent dans la Grande-Bretagne. Ce fut du reſte pendant ce voyage aux terres auſoniennes qu'Eraſme ébaucha l'*Éloge de la Folie*, ce petit livre qui jouit d'une ſi grande renommée, & dont j'ai tenté de donner une image vive & fidèle. Comme à Milton plus tard, l'accueil des ſavants n'avait pas manqué à Eraſme pendant ces deux années de réſidence

MONTESION

en Italie, à Veniſe ſurtout auprès d'un Aſulanus, d'un Alde Manuce, d'un Jean Laſcaris, ambaſſadeur de Louis XII; plus tard à Padoue, auprès d'un Muſurus. Ce fut là qu'Eraſme réédita les *Adages*, publia l'*Hécube* & l'*Iphigénie*, recenſa le texte de Plaute & produiſit une édition de Térence. A Rome il connut Jean de Médicis qui fut, ſous le nom de Léon X, le Périclès de la papauté. Eraſme eût pu, eût dû même ne pas quitter Rome. Qu'allait-il trouver en Angleterre? toujours des mécomptes & des déceptions.

Montjoy avait écrit à ſon ami : « Le roi d'Angleterre vous dira : « Soyez riche. » Et celui-ci s'attendait à naviguer ſur le Pactole. Il devait reſter toujours ſur le rivage. En effet, il ne reçut guère du roi d'Angleterre que des hommages & des compliments; en revanche, ſa renommée augmentait & ſon ardeur laborieuſe ne s'affaibliſſait pas[1]. Il accumulait des travaux ſur ſaint Jérôme & ſur le *Nouveau Teſtament*; il traduiſait un grand nombre de traités de philoſophie & des dialogues de Lucien, entre autres l'*Icaro-Ménippe* de ce dernier; publiait un ouvrage ſur l'*Abondance oratoire*, une recenſion de Sénèque[2] : au bout de quelques années, diſputées par le travail & les honneurs à l'ennui de la gêne continuelle & des perpétuelles inſtances, Eraſme ſe décida à paſſer ſur le continent, ſans

[1] « Si la gloire ſe meſurait au labeur de l'homme, il ne devrait pas y avoir un labeur plus glorieux que celui d'Eraſme. » (D. Niſard, *Etudes ſur la Renaiſſance, Eraſme*, p. 51, 2e édition, M. Lévy, 1864.)

[2] Sur le goût d'Eraſme, ſur ſes préférences littéraires, conſulter comme ſur bien d'autres points l'intéreſſante thèſe latine de M. Deſdevizes du Déſert, actuellement profeſſeur à la faculté des lettres de Caen. (*Eraſmus roterodamus morum & litterarum vindex*. Paris, Durand, 1852.)

MONTESION

perdre de vue l'Angleterre ; car, durant les années ſuivantes il ne négligea rien pour ſe concilier Wolſey, le plus puiſſant archevêque d'York[1].

En 1514, Eraſme ſe dirigea vers Bâle où, dans l'intérêt de ſes écrits, l'appelait le grand imprimeur Jean Froben. Ce ſéjour lui devait être précieux : car il en fit ſon domicile d'adoption : à peine peut-on noter quelques années d'interruption. Il s'y rattacha, comme en Suiſſe, des clients nombreux & quelques-uns illuſtres qui tous ne lui devaient pas reſter fidèles, Zwingli, le prochain prédicateur de la Réformation; Œcolampade, deſtiné aux mêmes entrepriſes; Ulric de Hutten, le paladin de la polémique, & qui, dès lors, proclamait Eraſme le Socrate de l'Allemagne. A Bâle, Eraſme « régnait » ſelon l'expreſſion du doyen Colet, ſon ami d'Angleterre. A ce moment Léon X venait de monter ſur le trône pontifical. Eraſme écrivit au pape pour lui annoncer ſa publication du *Saint-Jérôme*. En même temps, il avait la généreuſe penſée de recommander à deux cardinaux le docte Reuchlin, alors perſécuté par la haine des moines[2]. Ce Reuchlin, auquel Audin lui-même rend juſtice dans ſes études ſur la Réforme (*Vie de Luther*, 1839, t. Ier, p. 145), avait ſoulevé l'aveugle courroux du prieur des dominicains, Hogſtraten, & de tous les dominicains & théologaſtres à ſa ſuite, pour avoir défendu contre la rage inquiſitoriale les livres juifs, tels que le *Talmud*, la *Kabbale*, menacés par la manie de brûler. Reuchlin dut en grande partie à Eraſme

[1] Shakeſpeare a mis en ſcène cet orgueilleux prélat dans ſon drame de Henri VIII.

[2] Rechercher le détail de ces polémiques dans la remarquable thèſe de M. Jules Zeller, ſur *Ulrich de Hutten*. (Rennes, 1849.)

MONTESION

l'arrêt de ſurſeoir, *mandatum* de *ſuperſedendo*, par lequel la cour romaine mit fin à cette querelle.

Malgré l'inſiſtance de Léon X, malgré ſon propre déſir, Eraſme ne reverra pas l'Italie; màis l'étonnante activité de ce corps ſi débile lui fera reprendre encore deux fois la route de l'Angleterre. C'était avec délices qu'il revoyait Montjoy, Morus, Colet, Ammonio, les prélats de Cantorbéry & de Rocheſter, &, qu'avec une force d'illuſion ſans ceſſe renaiſſante, il cherchait de généreux patrons auprès de Wolſey & d'Henri VIII. Il entretint avec ce prince une correſpondance ſuivie. L'apologie catholique, tentée par le roi théologien, fut l'objet de ſes plus ardents éloges. Que de ſurpriſes déſolantes lui ménageait Henri VIII, ſi la vie d'Eraſme s'était encore prolongée. Déjà même il put aſſiſter à la diſgrâce de Wolſey, il eut la douleur d'apprendre le ſupplice de l'évêque de Rocheſter, puis de Thomas Morus, & put s'écrier : « Il me ſemble que ma vie s'eſt éteinte avec Morus, tant nous étions une ſeule âme en deux corps. » Pourquoi reçut-il, peu de temps après, une ſomme de la part du roi d'Angleterre? Cette vénalité des grands lettrés, ſi fréquente au XVI^e^ & au XVII^e^ ſiècle, ne s'explique, hélas! que par un dénûment & une miſère dont aucun écrivain diſtingué de nos jours n'a connu l'équivalent, le dénûment de Marlowe, la miſère de Corneille. C'eſt une mauvaiſe conſeillère que la faim & ce n'eſt pas à nous, fils d'un ſiècle de médiocrité dorée & d'aiſance facile, qu'il appartient d'eſtimer trop rigoureuſement des tentations qui nous ſont inconnues. Quand on ſurprend un Eraſme néceſſiteux & famélique, on ne relève pas un témoignage contre ſa mémoire, on

MONTESION

acquiert un triſte document contre Henri VIII, François Ier & Charles-Quint.

Il ſemble que les ſouverains euſſent dû ſe diſputer un tel homme. Henri VIII ne ſongea qu'un moment à le retenir, plus tard il ne l'invita formellement que pour s'en faire un complice dans ſa polémique de divorce. Les papes ne gratifièrent Eraſme que d'une protection bénévole, utile à ſa ſécurité, infructueuſe pour ſes moyens d'exiſtence. Le ſeul Paul III était à la veille de le faire cardinal, quand Eraſme mourut. La place d'Eraſme eût été à Rome dont le climat lui convenait merveilleuſement. Qu'eût-il fait en France, dans un pays où la Renaiſſance n'était pas ſortie de la période d'élaboration ? Eraſme y était appelé par François Ier pour diriger le collége royal & la « trilingue Académie », comme parle Marot. Mais qui lui pouvait garantir la conſtance de cette protection royale ? François Ier n'abandonna-t-il pas ſucceſſivement Berquin, Marot, des Périers ?

Eraſme n'eut guère, dans notre pays, de relations qu'avec les deux érudits qu'il honorait de ſes correſpondances, Lefèvre d'Étaples & Budé. Lefèvre était un grand hébraïſant, très-ami de « la Marguerite des Marguerites », & qui fut ſouvent inquiété par la Sorbonne ; Budé, l'auteur du fameux opuſcule de *tranſitu Helleniſmi ad chriſtianiſmum*, le premier helléniſte de ſon ſiècle[1] témoigna beaucoup de ſympathie à notre Eraſme : il n'en échangea pas moins avec lui quelques lettres empreintes d'aigreur & d'amertume. La race des ſavants était fort irritable au XVIe ſiècle. Eraſme, tout le premier, ſouffrait d'une ſuſceptibilité plus que fémi-

[1] Poëte latin établi en Angleterre.

MONTESION

nine, ſigne caractériſtique de certains lettrés, de certains poëtes dont la vie eſt trop excluſivement intellectuelle. Malheur à ceux pour qui le drame de l'exiſtence s'agite uniquement dans le cerveau ! Ils ſont en butte à toutes les ſuggeſtions de la vanité, toujours en proie à des paſſions meſquines & factices, faute d'avoir établi en eux l'équilibre & l'harmonie par une juſte alternance entre l'énergie phyſique & l'activité ſpirituelle. Nous ſommes eſprit & corps : il faut donner la moitié de ſa vie à chaque moitié de notre être. C'eſt à ce prix ſeulement qu'on eſt un homme ; autrement, incomplet & mutilé, l'on demeure à jamais le ſerf hébété de la matière envahiſſante ou le jouet fébrile de l'eſprit ſurexcité.

De toute façon, le ſéjour de Paris n'eût pas été favorable à Eraſme : car l'intolérance religieuſe & le pédantiſme ſcolaſtique y ſéviſſaient avec trop de véhémence[1]. Dans ce chœur de fanatiques, Eraſme eût été droit à un homme d'un eſprit libéral, d'une âme haute, en même temps que d'un ſavoir étendu, Louis de Berquin, traducteur de ſes opuſcules. Ce Louis de Berquin devait périr le 17 avril 1529, comme ſuſpect de luthéraniſme, condamné, ſupplicié, le jour même, par la ſentence du Parlement implacable. Voici, du reſte, les belles paroles que la mort de Berquin ſuggérait à Eraſme : « Si Louis de Berquin eſt mort avec une bonne conſcience, comme je l'eſpère fermement, qu'y-a-t-il de plus heureux que lui ? être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, eſt choſe commune aux hommes pieux

[1] « Science n'a haineux que l'ignorant » (*Epitre XLII, au Roy*) diſait avec raiſon Clément Marot, après avoir qualifié la Sorbonne d'ignorante.

MONTESION

& aux impies. Condamner, décapiter, mettre en croix, eſt choſe commune aux juges honnêtes, aux pirates & aux tyrans. Les jugements ſont divers. Celui-là ſeul eſt heureux qui eſt abſous au jugement de Dieu[1]. »

Eraſme n'avait pas à craindre les bûchers, mais de tels ſpectacles lui euſſent rendu la France haïſſable. D'ailleurs il n'aurait, pas plus en France qu'ailleurs, pu ſe dérober à la haine des théologiens & des moines, contre laquelle la bienveillance éclairée des ſouverains pontifes fut ſeule capable de le protéger. C'eſt que cet érudit, ce ſavant, cet artiſte de ſtyle, avait été obligé de prendre parti dans les querelles de ſon temps. En face de la cour de Rome & de l'Egliſe dominante, il avait aſſumé de bonne heure le rôle de l'oppoſition dynaſtique, modérée, mais prodigue d'avis & impatiente de réformes. Ses *Colloques* renferment à cet égard, avec *l'Éloge de la Folie* & ſes ouvrages de polémique, la plus complète expreſſion de ſes idées. Il ſied de remarquer que, parmi ces productions marquées d'actualité, ce même Eraſme publiait *les Apophtegmes*, des traités comme *le Mariage chrétien*, *la Veuve chrétienne*, *l'Abondance*, & donnait des éditions de textes conſidérables, un *Saint-Irénée*, après le *Saint-Jérome*, un *Saint-Ambroiſe*, deux volumes de ſaint Auguſtin, le *Babylas* de ſaint Jean-Chryſoſtôme, un opuſcule de Lactance, un *Saint-Baſile*, un *Démoſthène*. Dans les dernières années de ſa vie, il faiſait paraître un *Commentaire ſur le Symbole*, une *Préparation à la Mort*. Son

[1] Le Parlement ordonna l'exécution en Grève le jour même « en grande diligence, afin que Berquin ne fût ſecouru ni du roi ni de madame la régente, qui étaient alors à Blois ». Il mourut avec la ſérénité d'un martyr. (Henri Martin, t. VIII, p. 161.)

MONTESION

Prédicateur, un petit livre ſur *la Pureté de l'Égliſe* devancèrent de quelques années à peine la fin de ſa vie; il mourut en travaillant, ſur le champ de bataille de l'étude.

Ces travaux de ſatirique, de moraliſte, de philologue, de commentateur des écrits profanes ou ſacrés, euſſent ſuffi à remplir la vie d'un autre homme. Eſprit merveilleuſement actif, Eraſme voulut donner ſa penſée ſur les affaires de ſon temps; il ne fut ni indifférent, ni ſceptique, comme on l'a dit plus d'une fois ſans raiſon; conſtamment impartial, il reſta ſans doute fidèle à l'intégrité du dogme romain, mais il fut en même temps l'infatigable adverſaire des abus introduits dans les ordres, dans la diſcipline, dans les pratiques religieuſes. Réformateur catholique, il n'en devint que plus odieux peut-être à ceux qui vivaient d'abus & de ſuperſtitions; il ſe concilia les grands papes du XVI^e^ ſiècle, & non-ſeulement les plus éclairés parmi les cardinaux, depuis Campégio juſqu'à Sadolet, mais des défenſeurs de l'Égliſe tels que Jean d'Eck, Emſer & Cochlée, & des évêques en ſi grand nombre que leur énumération remplirait une page entière. Par contre, malgré tant d'illuſtres appuis, Eraſme eut à combattre toute ſa vie l'engeance des cuiſtres, des théologaſtres & des moines plus ou moins réguliers. Le collége de Montaigu, cette geôle de ſordide mémoire, lui ſuſcita un perſécuteur impitoyable dans la perſonne de ſon principal Bedda, l'un des ſycophantes de Berquin. Ce Bedda n'alla-t-il pas juſqu'à écrire contre Eraſme : « Si l'on m'en croit, ce n'eſt plus que par le feu qu'il faudrait agir contre ces ſortes de gens. » Moins tenace que ce pédant, mais non moins déterminée au beſoin, la Sorbonne avait

MONTESION

bel & bien condamné les propoſitions d'Eraſme dénoncées par Bedda. Cette même Sorbonne interdit aux écoliers la lecture des *Colloques*[1] & plus tard cenſura le *Cicéronien* d'Eraſme, d'après le réquiſitoire de Scaliger. Le *Cicéronien* avait mis en fureur tous les imitateurs ſerviles du Maître, race de plagiaires qui pullulait alors[2]. Mais ces animoſités furent peu de choſe auprès de l'acharnement des théologiens dont Eraſme avait ſignalé l'équivoque & ténébreuſe ſcolaſtique étrangère à la vraie tradition chrétienne, des moines dont il avait dénoncé la craſſe ignorance & la révoltante pareſſe. Que d'emportements déchaînés contre lui! Partout où Eraſme tranſporta ſa vie errante, un libelliſte en froc, un ſycophante en capuchon, ſe dreſſent pour le mordre au talon. Pas de repos, pas de trève. Ici c'eſt un théologien qui croaſſe, là c'eſt un moine qui aboie.

En Brabant, un anglais du nom d'Edouard Lee, pâle & maigre, conſumé, pour ainſi dire, par une érudition échauffante, ſans ſéve & ſans ſuc, pour quelques diſſidences ſur le texte du Nouveau Teſtament, ſe mit à déchirer le bon Eraſme à la façon des Ménades. Lee fut ſévèrement puni par l'indignation de l'Allemagne & de la Flandre. En Angleterre pourtant, il trouva quelques adhérents : un certain frère Standicius, plus tard évêque, prêcha publiquement contre Eraſme à Londres, dans le

[1] Clément Marot a traduit deux de ces colloques : 1° « *Abbatis & eruditæ*, » colloque de l'*Abbé & la Femme ſavante*. — 2° *Virgo* μισογάμος, colloque de la *Vierge mépriſant mariage*.

[2] *Dialogus ciceronianus*. Cette lutte d'Eraſme contre les Cicéroniens a ſuſcité des pages piquantes dans le remarquable travail de M. D. Niſard ſur le philoſophe batave (p. 143 & ſuiv., 2e édition). — La queſtion a été traitée à fond dans la thèſe latine de M. Charles Lenient, notre maître.

MONTESION

cimetière même de Saint-Paul. Un ancien ami d'Eraſme ſe tourna contre lui, c'était Jacques Latomus, théologien de Louvain. Deux dominicains, par les mêmes violences, faillirent exciter une émeute à Louvain. Un frère mineur, qui avouait ne rien comprendre au latin d'Eraſme, oſa bien, à Anvers & à Bruges, l'aſſimiler à Luther, & le traiter de bête, de bûche, d'âne & de grue[1]. Plus violents encore éclatèrent le carme Nicolas d'Egmond, puis deux autres dominicains, Friſon & Vincent de Harlem, prodigues de calomnies, copieux en invectives & en ſottiſes.

Pendant la diète de Worms, le nonce Aléandro conçut, lui auſſi, de mauvais deſſeins contre Eraſme; mais il y avait encore des eſprits modérés & clairvoyants dans l'Égliſe. Eraſme trouva, pour le défendre, l'évêque de Tuda, Marlianus. En 1521, Léon X lui-même coupa court à la publication de pamphlets contre Eraſme; à la diète d'Augsbourg, l'évêque de Conſtance & l'évêque de Vienne agirent de même. Mais, dans l'intervalle, la vie d'Eraſme n'avait été qu'un long aſſaut. Quatre dominicains ſe coaliſaient pour faire un pamphlet contre lui: un chartreux du nom de Sutor leur venait à reſcouſſe en plein Paris, donnant le ſignal à Bedda. Car, ſous prétexte de défendre la religion, écrivait Eraſme, « ces hommes obéiſſent à leur haine contre les bonnes lettres ». Ce fut ainſi que les moines eſpagnols allèrent juſqu'à la ſédition pour obtenir des inquiſiteurs un arrêt contre l'un des livres d'Eraſme. Il ſe trouva, même en Savoie, un énergumène pour rejoindre Éraſme de ſes agiles calom-

[1] Ce frère mineur s'appelait Menardus. Il qualifia Eraſme en propres termes de *docteur âne*. Voir pour ces détails la thèſe de M. Deſdevizes, déjà citée (p. 53 & ſuiv.).

MONTESION

nies. N'inſiſtons pas ; car cette énumération deviendrait monotone ; mais auſſi ne nous étonnons point de cet acharnement contre Eraſme, il avait trop bien connu les moines & les théologiens, il les a trop bien dépeints dans les *Colloques* & dans l'*Éloge de la Folie* pour que ceux-ci puſſent l'épargner. Il mettait en ſcène leur mendicité quémandeuſe, leur indolente quiétude. Les priviléges menacés ne pardonnent pas.

Ce même Eraſme, qui ne ceſſa d'être harcelé par tous ces moines & théologiens, extrême droite du Catholiciſme, fut également en butte aux attaques des réformateurs après avoir été l'objet de leurs avances & de leurs flatteries. Ceux-ci furent injuſtes, comme on l'eſt forcément à toutes les époques de lutte; mais l'injuſtice ne mérite jamais d'être approuvée. Eraſme put les froiſſer en leur refuſant ſon concours; mais ils n'euſſent jamais dû méconnaître cette intervention d'apaiſement & de tolérance qu'Eraſme opéra preſque toujours en leur faveur. S'il n'avait tenu qu'au polémiſte de Bâle, ni bûchers, ni gibets ſe fuſſent dreſſés contre les diſſidents; à part Mélanchton & Zwingli, les nouveaux-venus n'étaient pas capables de cet appel anticipé à la liberté religieuſe. Bien ſupérieurs à leurs adverſaires par l'énergie & la profondeur de leurs convictions chrétiennes, par le goût d'émancipation qu'ils développèrent, à leur inſu, dans les eſprits des hommes, Luther & Calvin ne furent, en pratique, ni plus libéraux, ni plus tolérants que leurs perſécuteurs; l'ignorance ſeule leur attribue cet avantage que le meurtrier de Servet & le dénonciateur des Sacramentaires euſſent repouſſé avec horreur. C'eſt Théodore de Bèze qui déclarait que « le principe de la liberté

MONTESION

de conſcience était un dogme diabolique ». « Je voudrais envoyer au ſupplice l'évêque de Mayence,» s'écriait Luther. (*Propos de table*, trad. Brunet, p. 340.) Eraſme ne voulait ni empriſonner, ni tuer perſonne. C'eſt par là qu'il vaut mieux que ſes contemporains.

Il fit tout pour retarder les luttes violentes, pour maintenir la paix dans les âmes. Dès le début, nous le voyons, en 1519, agréer une lettre affectueuſe de Luther encore inconſcient de ſa deſtinée, mais déjà réſolûment armé contre les criants abus & les excès révoltants; Eraſme y répondit avec ſympathie, car il ne s'agiſſait encore que de réformes & non de la grande & complète réformation. Il dit en propres termes à Luther : « Votre lettre reſpire une âme chrétienne!...», & termine ainſi : « Que le Seigneur Jéſus vous communique ſon « eſprit plus abondamment de jour en jour & pour « ſa gloire, & pour l'utilité publique. » Dans cette réponſe il s'élève contre la rage calomnieuſe des théologiens, rend juſtice aux évêques qui lui ſont favorables, & conſeille à Luther la modération : « Il me ſemble qu'on avance plus par une douce « modération que par l'importunité... C'eſt ainſi « que le Chriſt amena le monde ſous ſon autorité. « C'eſt ainſi que ſaint Paul ſupprima la loi judaïque « en rapportant tout à des figures. Mieux vaut « réclamer contre les abus qui naiſſent de la puiſ- « ſance papale que contre les papes eux-mêmes. » Tout Eraſme eſt là; toute la vérité auſſi, ſauf deux réſerves que nous appuierons ſur l'expérience de l'hiſtoire. D'abord la modération doit s'aſſocier la fermeté; l'on ramène ſes adverſaires par l'uſage de la douceur & l'emploi des tranſactions; l'on ne fait que les enorgueillir & les endurcir dans leur

MONTESION

entêtement par l'idée fixe de leur complaire & de leur ſacrifier ſes amis. D'autre part, il faut bien reconnaître l'aveuglement de ceux qui de tout temps ne ſavent faire aucune conceſſion opportune, & ne ſont déſarmés par aucune ſupplication, race éternelle des opiniâtres qui perdent la papauté pour n'avoir pas à temps éliminé les indulgences ou la royauté, pour n'avoir point à l'heure marquée prévenu par d'indiſpenſables réformes l'hypothèſe même d'une révolution.

Il faut donc aux chefs de parti quelque choſe de plus que la modération ſyſtématique d'Eraſme; mais cette modération, cet eſprit de tranſaction n'en eſt pas moins ce qui fait le plus d'honneur à l'eſprit d'Eraſme, ce qui lui permet d'anticiper ſur ſon temps & de dépaſſer ſes contradicteurs. C'eſt par là qu'Eraſme eſt bien plus près de nous que Charles-Quint ou François Ier, qu'Henri VIII ou Luther. Selon une expreſſion récente & déjà hiſtorique, « il faut ſe battre ou négocier ». Eraſme eut le ferme propos de négocier au moment où tout arrangement n'était pas impoſſible : quels que ſoient les ſervices rendus par la révolution proteſtante, l'intenſité de vie chrétienne qu'elle ait ranimée, l'héroïſme qu'elle fut capable de ſuſciter, les heureux réſultats qu'elle ait provoqués dans les pays qui virent ſon triomphe, pourrait-on affirmer qu'une tranſaction n'eût pas épargné au genre humain bien des maux & des déſaſtres retardataires du progrès de la civiliſation : le retour des perſécutions, le déchaînement du fanatiſme dans les deux camps, la guerre civile en permanence dans les plus grands États, la deſtruction intermittente des monuments de la ſcience & de l'art, l'arrêt de la penſée qui grandiſſait alors en Italie,

MONTESION

l'étouffement de la philoſophie naiſſante entre deux réactions dogmatiques? Malgré nos préférences perſonnelles pour la Réforme, ſes hommes & ſes œuvres, nous croirions volontiers, avec des eſprits d'ailleurs très-émancipés, tels que M. Littré & M. André Lefèvre, qu'au début une conciliation obtenue & opérée par un tiers-parti eût été plus favorable aux intérêts de l'humanité. Et ce tiers-parti dont Eraſme eſt le repréſentant à cette époque exiſtait, même dans les rangs de l'Égliſe romaine [1]. Tous ces prélats qui protégeaient Eraſme contre les théologiens & les moines, euſſent aiſément « négocié ». Quelques années & il était trop tard.

Eraſme ne ſe dément pas. Dans les commencements il n'épargna rien pour couvrir Luther & ſes amis à qui ſa ſympathie ſe donnait alors ſans réſerve; car il comprenait bien, lui chrétien fervent, que ces hommes étaient brûlants du zèle du Chriſt & comme affamés d'Évangile & de tradition apoſtolique, & d'autre part qu'ils s'étaient levés, comme Daniel dans la ſalle du feſtin, contre une orgie d'excès & d'abus à laquelle, dans ſon propre intérêt, la cour de Rome devait impoſer ſilence? Tout en modérant la fougue de Luther, Eraſme ne put ſonger à l'abandonner en face des prédicateurs d'indulgences qui vendaient à prix d'argent la rémiſſion du parricide & de l'inceſte. Auſſi écrivait-il au cardinal de Mayence : « C'eſt « agir en chrétien que d'être favorable à Luther « s'il eſt innocent; s'il eſt dans l'erreur, il faut le

[1] « Eraſme garda autour de lui & juſqu'au dernier jour tout ce « qu'il y avait d'hommes ſenſés, tolérants, déſintéreſſés, entre les « catholiques immobiles & les réformateurs déclarés. » (D. Niſard, *loc. cit.*, p. 108.)

MONTESION

« guérir & non le perdre. » Il glorifiait dans Luther « un cœur qui ſemble contenir des étin-
« celles très-brillantes de la doctrine évangélique. »
Il réclamait avec force contre la conduite des éternels provocateurs de révolution. « Au lieu de
« l'avertir & de l'inſtruire, des théologiens, qui ne
« l'ont ni compris ni lu, le dénoncent au peuple
« avec des clameurs inſenſées & le déchirent par
« les plus violentes attaques, n'ayant à la bouche
« que les mots d'héréſie, d'hérétiques, d'héréſiar-
« ques, de ſchiſme & d'antechriſt. On condamne
« comme hérétique dans Luther ce qu'on trouve
« orthodoxe & même pieux dans ſaint Bernard
« & ſaint Auguſtin. »

En cette même épître au cardinal de Mayence, Éraſme s'élevait contre les abus qui avaient exaſpéré Luther : « Ce ſont ſans doute tous ces excès
« qui ont touché l'âme de Luther & lui ont donné
« le courage de s'oppoſer à l'inſupportable effron-
« terie de certains hommes. Peut-on ſoupçonner un
« autre motif chez celui qui n'ambitionne pas les
« honneurs & ne convoite pas l'argent. S'il a man-
« qué de meſure dans ſes écrits, il ne faut en accuſer
« qu'un état de choſes où tout reſpire le lucre, la
« flatterie, l'ambition, le menſonge, l'impoſture...
« Parmi ceux qui excitent le Pape contre Luther,
« il en eſt qui n'ont en vue que le gain, la gloire,
« la vengeance; qui voient avec chagrin les bonnes
« lettres refleurir, & qui veulent les étouffer en
« confondant Eraſme & Luther. Tout ce qu'ils ne
« comprennent pas, eſt à leurs yeux héréſie: ſavoir
« le grec, héréſie ! parler avec élégance, héréſie ! »

Plus tard, accuſé d'avoir trop encouragé Luther, il diſait hardiment & ſincèrement : « J'ai favoriſé
« en lui le bien & non le mal, ou plutôt j'ai

MONTESION

« favorifé en lui la gloire du Chrift. » Il ajoutait avec clairvoyance & fermeté que les perfécutions ne feraient rien contre Luther; qu'elles lui attireraient au contraire les fympathies des âmes rebelles au déploiement de la force : « Les efprits libres « & généreux aiment à être enfeignés, mais ne « veulent pas être contraints. »

A peu de diftance, il écrivait à un de ces prélats qui euffent été dignes de pratiquer la politique d'apaifement, hommes de la Renaiffance dont la race difparut dans les guerres fratricides & les recrudefcences de fanatifme : « Ce ferait être « impie que de ne pas fe montrer favorable à la « dignité du pontife romain; mais plaife à Dieu « qu'il fache combien lui nuifent certaines gens « qui s'imaginent le défendre admirablement !.. « Croyez-moi, rien n'a plus recommandé Luther à « l'affection du peuple que les clameurs infenfées « de ces hommes devant la foule... Les cris & la « terreur peuvent comprimer le mal pour un temps, « mais bientôt il éclatera plus terrible encore. »

Eraſme voulait reſter catholique; mais il comprenait & faiſait comprendre que les vrais auteurs du ſuccès de Luther étaient les conſervateurs aveugles ou intéreſſés des abus, entraînant avec eux dans l'abîme des cardinaux d'eſprit modéré non moins qu'un pontife, le plus expanſif & le plus largement humain des princes de ſon époque. Ils arrachèrent à Léon X cette bulle qui étonnait Eraſme & qui exaſpéra Luther. L'arrêt de la diète de Worms trouva encore Eraſme diſpoſé à la conciliation & à la patience. « L'Égliſe penche des deux côtés », diſait-il. Il reſtait au milieu, comme le Caton dont parle Sénèque, ſoutenant preſque ſeul la cauſe éternelle de la tolérance & de

MONTESION

l'humanité. Ne diſait-il pas encore, très-ſpirituellement & beaucoup plus près de la vérité qu'il ne le penſait lui-même : « Beaucoup ſe répandent en « injures contre Luther qui ne croient pas à l'im- « mortalité de l'âme. »

Cette conduite ſi digne & ſi libérale, qui ſouleva contre Eraſme le déchaînement de tous les théologiens de profeſſion, ne lui concilia pas les réformateurs. Quand ceux-ci furent convaincus de ne pas l'avoir enrôlé dans leur camp, ils l'accablèrent d'invectives après lui avoir prodigué les prévenances adulatrices. Luther qui s'était écrié : « Quel « eſt le coin de terre où n'a retenti le nom « d'Eraſme? Qui ne reconnaît Eraſme pour ſon « maître? » (lettre du 28 mars 1518), en vint à dire : « Eraſme de Rotterdam eſt le plus grand « ſcélérat qui ſoit jamais venu ſur la terre » & à lui faire, par la même occaſion, un reproche ſanglant d'un préſent de 200 ducats de Hongrie, qu'en 1525 il avait envoyé à la femme de Luther pour ſecourir le jeune & pauvre ménage. Luther en dit bien d'autres. Ses adeptes, d'ailleurs, choiſirent pour attaquer Eraſme avec la dernière violence le moment où celui-ci écrivait au pape Adrien VI, ſucceſſeur de Léon X, pour le diſſuader des perſécutions: « Le mal s'eſt trop propagé pour être « guéri par le fer ou le feu... des conceſſions « mutuelles ſont néceſſaires, la foi demeurant « intacte. Il faudrait, en outre, donner au monde « l'eſpoir de voir changer certaines choſes qui pro- « voquent des plaintes légitimes... au doux nom « de la liberté les cœurs reſpireront. »

Hutten, avant de mourir, donna le ſignal des attaques contre Eraſme. Son pamphlet, publié à Strasbourg (juillet 1522), *Expoſtulatio ab Ulrico*

MONTESION

cum Eraſmo Roterodamo, n'était rien encore auprès des libelles odieux qui devaient ſe multiplier à l'adreſſe d'un homme ambitieux d'impartialité. Cette impartialité irrita Luther avant de l'exaſpérer. Seul Mélanchton, parmi ces réformateurs, devait comprendre & reſpecter la nature de ſon illuſtre correſpondant; mais auſſi Mélanchton était-il, malgré la ſincérité de ſon zèle, un eſprit tout enclin à la modération & à la douceur, douceur & modération dont Boſſuet lui-même a plus d'une fois rendu témoignage dans ſon HISTOIRE DES VARIATIONS. Auſſi Mélanchton écrivait-il à Eraſme : « Ceux dont nous admirons le génie & les « travaux ne peuvent que nous être très-chers. Les « dons ſupérieurs de voſtre eſprit me raviſſent, « & ils me raviraient, quand même je réſiſterais à « mon entraînement. Ne croyez donc pas qu'un « amour exceſſif pour qui que ce ſoit me porte « jamais à devenir votre ennemi. » [1].

Zwingli traita Eraſme avec dédain, Capiton avec malveillance; Œcolampade, chef de la Réformation à Bâle, homme fort inſtruit, ancien ami d'Eraſme, lui reſta fidèle. Luther ne ceſſa de « foudroyer » contre lui, comme eût dit Boſſuet (*Hiſtoire des Variations*, à propos de Guſtave-Adolphe), quand il l'eut rencontré comme antagoniſte. Déſormais cet Eraſme que l'on avait careſſé ſi tendrement, n'eſt plus qu'un ſerpent & une vipère, un païen, un Momus, l'ennemi le plus décidé qu'ait eu Jéſus-Chriſt, l'image fidèle & complète d'Epicure & de Lucien, un grand bouffon & un miſérable. (*Propos de table.*) L'occaſion qui provoqua cette

[1] Mélanchton diſait de lui-même : « Je ſuis comme Daniel parmi les lions. »

MONTESION

tempête d'invectives fut la publication du *Libre Arbitre* d'Eraſme répondant au *Serf Arbitre* de Luther. Qu'ils fuſſent ou non dans la tradition de ſaint Paul & de ſaint Auguſtin, les réformateurs, en ſupprimant le libre arbitre de l'homme qu'ils ſoumettaient à une ſorte de fanatiſme, étaient ſur ce point plus excluſifs, plus rétrogrades, plus hoſtiles à la liberté humaine que leurs plus fanatiques adverſaires. Ce libre arbitre, qu'attaquent avec tant d'acharnement les écoles matérialiſtes du XIX^e ſiècle, eſt la pierre angulaire de l'indépendance; la doctrine oppoſée conſacre toutes les tyrannies, en ce monde auſſi bien que dans le monde inviſible. En effet, à quoi bon changer l'ordre des choſes, s'il eſt inévitable & providentiellement décrété ? L'homme n'a plus qu'à s'abandonner à la paſſivité orientale : heureuſement, par une de ces glorieuſes inconſéquences dont l'hiſtoire abonde, les Proteſtants, comme les Grecs l'avaient fait jadis, ont réagi dans l'action contre une doctrine dout les Muſulmans ont été toujours les adeptes & définitivement les victimes. Eraſme ne ſe déclara pas moins dans cette circonſtance l'interprète de la philoſophie & le défenſeur de la liberté.

Ces luttes théologiques, qui devinrent des guerres civiles, firent beaucoup ſouffrir Eraſme. Le ravage des monuments, les excès mutuels & les repréſailles alternatives, le délaiſſement jeté ſur les études & les lettres, tous ces maux lui apparaiſſaient inévitables dans une de ces ſiniſtres ſaiſons où le bruit des clairons étouffe la voix des Muſes. Ce fut au milieu de ces angoiſſes qu'en 1536 il mourut à Bâle. Il ſuccombait à une maladie articulaire. Les affres du mal ne lui ravirent ni

MONTESION

ſon enjouement ni ſa bonne grâce; il reſta juſqu'à ſa mort le privilégié du ſourire.

Telle fut la vie d'Eraſme : nous avons encore à caractériſer ſon œuvre en traits rapides.

Il y eut bien des hommes dans Eraſme, & la multiplicité de ſes dons atteſtée par la diverſité de ſes ouvrages a juſtifié l'admiration de ſes contemporains. Pédagogue, humaniſte, exégète, polémiſte, théologien, philoſophe, réformateur, au beſoin, il cueillit tous les fruits, il remporta toutes les palmes. Maître & novateur en pédagogie, comme devaient le faire après lui Rabelais & Montaigne, il proteſta contre le mode d'éducation alors uſité dans les colléges qu'on eût pu, ſans exagération, comparer à des officines de tourments. Il vit les pédants faire métier de bourreaux, les corrections corporelles, un des dogmes de cette époque, tranſformées en ſupplices arbitraires. Aux plus légères fautes, les plus rigoureux châtiments : tel était le vice de ce ſyſtème que la Révolution ſeule devait abolir dans nos colléges, & qui n'a pas diſparu dans les écoles des autres nations. Qu'en réſultait-il le plus ſouvent ? Des abaiſſements ou des révoltes également funeſtes. « Eſt-ce par ces préludes, s'écriait-il avec raiſon, que l'on commence l'étude des arts libéraux ? Initiation plus digne d'un marchand d'eſclaves & d'un corſaire que d'un enfant deſtiné au culte ſacré des Muſes & des Grâces. » Contre cette race de fouetteurs acharnés, l'auteur du traité *De Pueris inſtituendis* jeta le cri d'alarme. Si les principaux intéreſſés, les pères & les mères, ne l'entendirent pas alors, ce ne fut point la faute d'Eraſme. Trois ſiècles furent néceſſaires pour faire entendre que des punitions, tout au plus applicables à des enfants en bas âge

MONTESION

& mitigées par la bénignité des parents, devenaient forcément dégradantes & cruelles quand elles étaient laiſſées à la diſcrétion des étrangers. Quant aux méthodes d'enſeignement, auſſi arbitraires que compliquées, même torture pour les jeunes eſprits. Dans cet enſeignement, encore pénétré de la barbarie gothique, rien n'était ſubſtantiel & vivant, tout ſemblait mort et deſſéché. Le mauvais latin du moyen âge prévalut au détriment des grands auteurs qui ont donné à la langue de Rome la préciſion parfaite & la ſuperbe ſonorité. Et d'ailleurs, les écoles elles-mêmes, preſque excluſivement confiées à des moines, étaient-elles bien organiſées? Eraſme n'y voit que ténèbres & phariſaïſme; pour bien inſtruire & moraliſer la jeuneſſe, il rêve déjà ce qui, malgré des imperfections trop nombreuſes, ſubſiſte au contentement de tous les bons eſprits, l'école publique, l'école de l'État. Là, du moins, on n'introduira pas dans les âmes « la baſſeſſe, la ſervilité, l'arrogance, la fauſſeté, les détours ». Ne croirait-on pas entendre un de nos contemporains, & n'eſt-ce point l'autorité d'un grave témoin dans le débat que ſoulèvent deux méthodes contraires & deux enſeignements rivaux? Il ſerait cependant injuſte de méconnaître que les premiers progrès en fait de pédagogie, inſtruction & éducation, ſont venus d'une ſociété monaſtique, la congrégation de l'Oratoire, plus libérale en ſon temps que l'Univerſité ou que l'ordre des Jéſuites[1]. A l'éducation congréganiſte de ſon époque, Eraſme oppoſe un plan tout nouveau qui contient des parties vraiment modernes. Il voudrait ainſi commencer l'édu-

[1] Voir le remarquable livre de M. H. Lantoine, ſur l'enſeignement ſecondaire en France au XVII[e] ſiècle.

MONTESION

cation par ce que nos contemporains appellent des « leçons de choſes », en mettant ſous les yeux des tendres enfants des repréſentations ſenſibles de ce qu'on leur enſeigne. Langues, fables, géographie, voilà pour lui les études initiales. Il rejette plus loin la grammaire, avec quelle intelligence des aptitudes & des répugnances de l'enfant! S'il fut moins heureux dans ſes tentatives pour réformer la prononciation des langues anciennes[1], dans ſon traité ſur la manière d'étudier où ſe ſont gliſſées des erreurs, partout il a répandu des vues neuves & juſtes. C'eſt ainſi qu'il avait bien raiſon de vouloir reſtreindre à un petit nombre d'auteurs les explications dans les claſſes. La variété des textes d'explication, ſoit dans les exercices oraux, ſoit ſous forme de verſions, me ſemble contraire à la ſaine intelligence du grec & du latin. Il nous a toujours paru, dans notre expérience profeſſorale, qu'un élève ſortant du lycée avec une pleine connaiſſance en grec d'Homère, de Sophocle, de deux diſcours de Démoſthène, de quelques dialogues de Platon; & en latin d'Horace, de Virgile, du *Conciones* & des principales harangues de Cicéron, ſerait beaucoup mieux muni que l'écolier fatigué par toutes les explications & verſions diſſéminées & qui font paſſer ſous ſes yeux, comme en un kaléidoſcope, tous les ſtyles & toutes les manières. A un enſeignement ſupérieur ralliant l'élite des jeunes gens & contraignant les recrues des profeſſions libérales à une préparation ſérieuſe ſeraient réſervés Thucydide, Ariſtophane, Lucrèce, Tacite. Viendraient à la fin, pour des eſprits formés & aguer-

[1] Conſulter à ce ſujet un des appendices de l'*Helléniſme en France*, par M. Émile Egger. (Tome II, p. 450.)

MONTESION

ris, des excurſions dans tout l'helléniſme & dans toute la latinité. Eraſme eut encore raiſon de vouloir infuſer la morale dans l'inſtruction; nous croyons que de nos jours on ne donne pas aſſez de place aux exemples, aux préceptes, à la partie gnomique de l'enſeignement. C'eſt encore les *Seleƈtæ* & l'hiſtoire ancienne bien commentés qui ont formé le plus d'honnêtes gens & d'utiles citoyens. Les bons modèles préviennent les mauvais exemples. Ne pas ſéparer la culture morale de l'enſeignement proprement dit, fut toujours le ſouci des maîtres dignes de ce nom. Mais ces maîtres n'exiſtaient pas au temps d'Eraſme, & il a été glorieux pour notre pédagogue d'éveiller l'attention ſur ce point & de ſuſciter cette vocation du bien qui ſignalera les Rollin & les Lhomond.

Humaniſte, Eraſme fut « le propagateur & le vulgariſateur de la Renaiſſance ». Tel eſt le titre d'un chapitre intéreſſant dans l'ouvrage de M. Durand de Laur. Il fut de ceux qui allèrent droit à la ſcolaſtique & lui portèrent le coup mortel. Et, pour ſon compte, reprenant le flambeau qu'avaient allumé les diſciples italiens de Pétrarque & de Boccace & les Grecs fugitifs, il en éclaira toutes les nations de l'Europe. Il fut l'Argyropoulos, le Chalcondyle, le Politien du Nord. Le ſuccès de ſes écrits propagea, dans toute cette région centrale & ſeptentrionale de l'Europe, le goût, le zèle, l'émulation des Anciens. Ses *Adages* répandirent l'eſprit antique; ſes *Apophtegmes* diſperſèrent en quelque ſorte, comme une ſemence féconde, l'âme de l'honnête & pure antiquité. Que d'opuſcules dépoſitaires de la douceur grecque & de la probité latine! Mais, après ces opuſcules, ſaluons une « œuvre », les *Colloques*, où ſont traitées bien des

MONTESION

queſtions encore actuelles, encore vivantes, & pour leſquelles nous pouvons conſtater avec regret que les ſolutions éraſmiennes ſont encore loin d'être adoptées. Déclamations & dialogues ſe ſuccédèrent pour porter au loin le génie & la fortune de la Renaiſſance, comme ces navires d'ivoire auquels Henri Eſtienne comparait les antiques retrouvés. Les nombreuſes traductions publiées par Eraſme ne contribuèrent pas moins à cette propagande en faveur des études grecques[1], c'eſt-à-dire des études humaines. Euripide, Lucain, Plutarque, furent les favoris de ſon activité laborieuſe : le pathétique attendriſſant les cœurs, l'ironie dégageant les eſprits, la morale qui raffermit les âmes, Eraſme ne pouvait choiſir trois meilleurs exemplaires de l'antiquité pour cette ſociété qui eût été toute à refaire ſur un plan hellénique ou latin. Dans cette diffuſion des bonnes lettres, Eraſme ne s'arrêta pas. Quand il ne traduiſait point ou qu'il ne compoſait plus, il pourſuivait des manuſcrits, rétabliſſait des textes, preſſait le zèle des imprimeurs. Et que d'éditions publiées par ſes ſoins ! Il faudrait un catalogue, là où nous ne pouvons que donner des indications caractériſtiques.

Exégète, Eraſme multiplie les travaux utiles ſur les Écritures & les Pères. Les Écritures excitaient la défiance des gardiens de l'orthodoxie. Au moment où parut Eraſme, elles étaient ſingulièrement délaiſſées. Ce n'était pas à leurs antiques ſources qu'allaient puiſer les diſputeurs de la ſco-

[1] Toutes ces queſtions relatives aux études grecques, comme à l'influence des lettres grecques ſur notre littérature, n'ont été définitivement élucidées & traitées à fond que dans l'excellent ouvrage de M. Émile Egger, l'*Helléniſme en France*, déjà cité dans notre introduction.

MONTESION

laſtique. « Quelle différence entre le langage des Apôtres, s'écriait Eraſme, & celui des diſciples de ſaint Thomas! » D'ailleurs, il n'était pas rare de voir, ſelon le témoignage d'Eraſme, des jeunes bacheliers en théologie, rompus aux difficultés de la ſcolaſtique, & qui n'avaient pas encore lu les Épîtres de ſaint Paul ni même l'Évangile. Auſſi, plus chrétien que ne l'avaient été les hommes du moyen âge, Eraſme ne ſe laſſa pas de faire connaître, au moyen de paraphraſes, les textes de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Pour ces paraphraſes adaptées aux Épîtres, aux Évangiles, aux Actes des Apôtres, il s'appuya ſur les gloſes des Pères de l'Égliſe. Il appliqua la même méthode à un certain nombre de Pſaumes. Plus importants furent ſes travaux ſur les Pères. Sa vie, ſi occupée par tant d'autres publications, ſuffit à éditer ſaint Jérôme, ſaint Cyprien, ſaint Hilaire, ſaint Irénée, ſaint Ambroiſe, ſaint Auguſtin, ſaint Chryſoſtôme, & en partie Clément d'Alexandrie & ſaint Athanaſe. Tous ces travaux non-ſeulement obtinrent une grande réputation, mais encore provoquèrent chez les catholiques un certain retour vers l'Écriture & les Pères. A la ſuite du concile de Trente, la réforme intérieure, qui s'effectua, donna raiſon à la tentative d'Eraſme : Boſſuet, Fénelon & Fleury, par leur connaiſſance des Écritures, furent en quelque ſorte ſes diſciples.

Nous pourrions encore vous montrer Eraſme devancier de Fénelon & de Boſſuet, en réclamant une nouvelle méthode de prédication. Cet homme d'un bon ſens aſſuré comprit encore, le premier, qu'il fallait dans la chaire ſacrée ſubſtituer la parole de l'Évangile à toutes les bizarreries pédanteſques des ſermonnaires qui parlaient de tout,

MONTESION

excepté du Chriſt, comme leurs confrères les ſcolaſtiques. Mais nous avons hâte de rappeler quel polémiſte fut Eraſme, héritier de Lucien, précurſeur de Paſcal. Son principal écrit en ce genre, l'*Éloge de la Folie*, vous fera ſentir, je le voudrais au moins pour mon honneur d'interprète, ces traits, ces pointes, ces aiguillons d'une des ironies les plus perçantes qui ſe ſoient jamais exercées contre la ſottiſe & l'ignorance. Mais énonçons ſes titres de ſatirique. Le livre des *Anti-Barbares* eſt encore conſacré à flageller la cuiſtrerie ſcolaſtique & l'ânerie monacale. Sous couleur de renaiſſance, vous l'avez vu, des pédants ſe gliſſent dans le parti des humaniſtes, dans le camp de l'érudition. Vite Eraſme de leur décocher ſon opuſcule du *Cicéronien* à l'adreſſe des imitateurs outrés de Cicéron, portant l'enthouſiaſme & l'idolâtrie au point où l'homme ceſſe, où le ſinge commence. Mais qu'étaient ces Cicéroniens houſpillés par Eraſme, ſi grand tumulte qu'ils aient ſoulevé contre le polémiſte, à côté de tous ces bénéficiaires d'abus, de tous ces moines qu'Eraſme entreprit de démaſquer ? Eraſme, en toute occaſion & particulièrement en ſon *Manuel du Soldat chrétien*, intente au clergé de ſon temps le reproche de faire conſiſter la religion en pratiques & obſervances plus que judaïques. C'eſt là que, ſans répéter l'invocation des ſaints, il allume ſa verve contre les hommages idolâtriques dont on déifiait les ſaints, ſous prétexte de les honorer. Auſſi que de murmures, que de cris chez tous les pſeudo-chrétiens de l'époque ! Combien de gens à qui la religion était auſſi indifférente qu'inconnue, mais pour leſquels toucher aux ſuperſtitions ſemblait un attentat irrémiſſible ! Quel blaſphème, quel crime ! On le

MONTESION

fit bien voir à Eraſme. Ce livre néanmoins trouva des partiſans réſolus dans la ſavante minorité qui eût réformé le catholiciſme, ſi la majorité confuſe & bruyante eût laiſſé ſe produire ces ſages améliorations. Dans cette polémique du *Manuel chrétien* & de l'*Éloge de la Folie*, Eraſme fut à certains titres le précurſeur de Luther, mais uniquement comme l'avaient été ſaint Bernard, Gerſon, d'Ailly, Clémengis, grands dénonciateurs des ſcandales de l'Égliſe. Il eût fait porter ſes corrections de détail ſur les abſtinences, les jeûnes, le célibat des prêtres, les indulgences ; ſes reſtrictions ſur l'infaillibilité du pape : mais, plutôt réformateur que révolutionnaire, il dut ſe refuſer à ſuivre plus loin Martin Luther. Eut-il raiſon ou tort de s'arrêter en chemin ? nous avons poſé le problème plus haut ſans nous ſentir vraiment compétent pour le réſoudre. Il ne s'agit pas moins que d'un changement de direction pour le genre humain : pour ſoutenir & mener à bout de telles hypothèſes, ce n'eſt pas trop du ſavoir & de la force d'eſprit d'un Renouvier.[1] Quoi qu'il en ſoit, Eraſme voulut reſter un novateur catholique. Voilà pour la forme : ce fut ſurtout un « philoſophe chrétien », comme il le diſait de lui-même. « *Eraſme eſt avant tout pour lui.* » Ce ſont les paroles d'Hutten dans les *Epiſtolæ obſcurorum virorum*. Luther ne s'y eſt pas trompé : dans le défenſeur du libre arbitre & l'apologiſte des païens, dans celui qui s'écriait : « Saint Socrate ! priez pour nous », il a flairé le philoſophe : ſa haine a vu juſte[2]. Eraſme tenait à l'unité catholique ; au fond il était plus près des déiſtes du XVIII^e ſiècle que de

[1] Voir l'*Uchronie*, le récent & ſavant ouvrage de ce philoſophe.

[2] Dans ſon livre des *Anti-Barbares*, Eraſme diſait encore : « Si certains païens ne ſont pas ſauvés, perſonne ne l'eſt. »

MONTESION

ſes contemporains. Peut-être auſſi ne s'en rendait-il pas bien compte; mais ſon éloignement pour le luthéraniſme tint ſurtout à l'averſion des nouveaux-venus pour la tolérance & la liberté religieuſe qu'ils avaient revendiquées ſi juſtement. Goût de la liberté, inſtinct de la tolérance, tel eſt au contraire le double caractère auquel nous reconnaiſſons les véritables fils de cette grande & glorieuſe Renaiſſance. Ils ont porté l'humanité dans leur cœur; ils en ont exprimé l'âme encore confuſe dans leurs écrits & dans leurs œuvres de toutes ſortes. Tous ſe ſont rencontrés dans un déſir manifeſte d'établir ſur un terrain neutre une univerſelle alliance des eſprits éclairés, une vaſte communion des intelligences, une république européenne des arts & des lettres. Coſmopolites par la penſée, ils ont pu dire, à la manière de Sénèque : « La patrie de mon « intelligence n'eſt ni Ephèſe, ni Alexandrie, ni « une ſecte, mais l'infinité de l'univers. » Perſonne n'a été plus loin qu'Eraſme dans cette généreuſe ambition d'étendre, de reculer le plus poſſible les limites du ſavoir, de l'art, de la ſympathie : voilà pourquoi Eraſme & ſes plus illuſtres contemporains nous apparaiſſent naturellement tolérants & humains. La vraie bonté, plus rare que le génie même, plus durable que toute autre gloire, fut le ſigne de cette famille d'eſprits ſublimes & doux. *In hoc ſigno vicerunt.*

EMMANUEL DES ESSARTS.

MONTESION

MONTESION

MONTESION

BIBLIOTH. NATIONALE R.F.

MONTESION

PRÉFACE

Eraſme de Rotterdam à Thomas Morus, ſon ami

SALUT

CES *jours derniers je revenais d'Italie en Angleterre : pour ne pas conſumer tout le temps où j'ai dû voyager à cheval dans des converſations étrangères aux lettres & aux Muſes, j'ai mieux aimé avec moi-même quelquefois repaſſer dans mon eſprit nos études communes ou jouir par la penſée des doctes & délicieux amis que j'ai laiſſés ici. Au premier rang, tu m'apparaiſſais, mon cher Morus : abſents tous deux l'un pour l'autre je me plaiſais à ton ſouvenir comme je m'étais complu dans nos habitudes de préſence mutuelle & familière, la plus ſuave des douceurs que j'aie goûtée de ma vie.*

MONTESION

Ainſi déterminé à faire quelque choſe ; comme ce temps ne paraît pas approprié à de ſérieuſes méditations, j'ai jugé bon de me divertir à l'éloge de la Folie. Quelle eſt la Pallas qui t'a mis cela en tête? me diras-tu. D'abord elle m'a rappelé que ton nom de famille (Morus) eſt auſſi près du terme de Moria que tu en es loin en réalité. Nul même au jugement univerſel n'en eſt plus loin que toi. Je me diſais enſuite que ce jeu d'eſprit ſerait tout à fait de ton goût, vu que tu te délectes à des badinages de même ſorte qui n'ont rien de contraire à la ſcience, ſi je ne me trompe, & qui ne ſont pas dépourvus de ſel ; je ſavais que dans la vie commune tu fais le perſonnage de Démocrite. Auſſi bien, à cauſe de la rare perſpicacité de ton eſprit qui établit tant de différence entre toi et le vulgaire, de même pour l'incroyable douceur & facilité de tes mœurs, tu peux avec tous te faire « l'homme de toutes les heures » & tu y trouves ton plaiſir.

Ainſi non-ſeulement tu accueilleras de bonne grâce cette petite déclamation comme un ſouvenir de ton ami, mais tu la prendras ſous ton patronage comme t'étant dédiée & déſormais appartenant non plus à toi mais à moi. En effet il ne manquera pas de chicaneurs pour dire calomnieuſement que ce ſont des plaiſan-

MONTESION

teries trop frivoles pour ma théologie & d'autre part des jeux trop mondains pour la modeſtie chrétienne ; ils crieront que nous ramenons l'Ancienne Comédie & que nous rappelons Lucien en portant partout nos morſures. Cependant, pour ceux que la légèreté & le plaiſant du ſujet peut choquer, ils devraient ſonger que je ne prends pas l'initiative mais ſuis un exemple fréquemment mis en pratique. Voilà bien des ſiècles qu'Homère s'eſt joué dans la Batrachyomachie, *Virgile dans le* Moucheron *& le* Moretum, *& Ovide à propos de la* noix. *Polycrate a fait le* Buſiris *qui devait être réfuté par Iſocrate ; Glaucon a loué publiquement l'injuſtice, Favorinus Therſite & la fièvre quarte ; Synéſius la calvitie ; Lucien la mouche paraſite. Sénèque a exercé ſa verve ſur l'apothéoſe de Claude ; Plutarque ſur le dialogue d'Ulyſſe & de Gryllus ; Lucien & Apulée ſur l'âne & je ne ſais qui a laiſſé le teſtament d'un porc dont témoigne ſaint Jérôme.*

Donc, ſi l'on veut, que ces gens-là ſuppoſent que j'ai joué aux échecs ou, s'ils l'aiment mieux, que j'ai chevauché ſur un long bâton. En effet, toute condition admettant un relâchement, il ſerait injuſte de n'accorder aucune récréation à l'étude, ſurtout ſi la récréation mène à un travail ſérieux & ſi de ces badi-

MONTESION

nages le lecteur au nez fin retire plus de profit que de matières ardues ou éclatantes. Tel orateur par exemple, dans un diſcours fait de pièces & de morceaux, déroule l'éloge de la rhétorique & de la philoſophie ; tel autre déploie le panégyrique d'un prince; un autre exhorte à la guerre contre les Turcs ; tel autre prédit l'avenir; un autre enfin combine des queſtions ſur la laine des chèvres. D'ailleurs, comme rien ne ſent plus le ſot badin que de traiter ſur le ton du badinage un ſujet ſérieux, de même rien n'eſt plus délicat que de traiter la bagatelle de manière à ne pas trahir même l'apparence d'avoir badiné. C'eſt au public qu'il appartient de trancher la queſtion : cependant, ſi l'amour-propre ne m'abuſe pas, j'ai fait l'éloge de la Folie, mais non pas comme un fol.

Pour répondre au reproche d'eſprit mordant, je ſoutiens que toujours on eut licence de ſe moquer de l'ordinaire de la vie humaine, pourvu que cette licence ne dégénérât pas en rage ſatirique. J'admire donc combien de notre temps les oreilles ſont délicates qui ne peuvent ſupporter que des titres ſolennels. C'eſt ainſi que nous voyons certaines gens prendre la religion tellement à rebours qu'ils tolèrent plutôt les plus graves blaſphèmes contre le Chriſt que les plus légères plaiſan-

MONTESION

teries à l'endroit du Pontife & du Prince, ſurtout pour ce qui regarde la farine.

Mais, dites-moi, celui qui reprend le genre humain ſans s'attaquer à perſonne nominativement, je me demande ſi l'on doit le traiter de ſatirique & s'il n'eſt pas plutôt un précepteur & un cenſeur. Autrement je tomberais moi-même ſous le coup de mes ſatires. En outre celui qui ne laiſſe paſſer aucune catégorie d'individus, celui-là montre qu'il n'en veut à aucun homme, mais à tous les vices en général. Si quelqu'un donc ſe trouve offenſé dans ce diſcours, c'eſt qu'il trahira une mauvaiſe conſcience ou du moins certaines alarmes. En ce genre ſaint Jérôme s'eſt joué avec beaucoup plus de mordant & de liberté, n'épargnant pas les noms propres. Et nous qui nous abſtenons d'en citer aucun, nous avons de plus tellement modéré notre ſtyle que tout lecteur intelligent doit aiſément comprendre ſi nous avons cherché le divertiſſement plutôt que le plaiſir de mordre. En effet, nous n'avons pas été, comme Juvénal, remuer la ſentine ſecrète des crimes, viſant à dénombrer les objets de riſée plutôt que les objets d'horreur. En fin de compte, s'il y a des perſonnes que ces raiſons ne puiſſent déſarmer, qu'elles ſe ſouviennent que c'eſt un honneur d'être blâmé par la Folie & qu'en la mettant en ſcène,

MONTESION

nous avons dû garder le ton qui lui revient. Mais à quoi bon tous ces arguments devant un avocat tel que toi, capable de patronner même les cauſes qui ne ſont pas des meilleures. Adieu donc, éloquent Morus, & défends avec tous tes ſoins ta Moria.

A la campagne, ce 10 juin 1508.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

MONTESION

L'ÉLOGE DE LA FOLIE

DÉCLAMATION

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

C'eſt la Folie qui parle

JE ſuis pour les mortels un ordinaire ſujet d'entretien & je n'ignore pas le mauvais renom de la Folie, même chez les plus fous. Et pourtant c'eſt moi ſeule, moi ſeule, je le déclare, qui, par une divine influence, mets en hilarité les dieux & les hommes. En voulez-vous une preuve ? A peine ai-je paru dans cette nombreuſe réunion, tout à coup ſur tous les viſages une nouvelle, une inſolite allégreſſe eſt venue éclater : tout à coup vous avez déridé vos fronts & donné des marques de gaîté par la bonne grâce du rire : ſi bien que vous tous, tant que

MONTESION

vous êtes, en ma préſence, m'apparaiſſez comme des dieux d'Homère émus d'une ivreſſe où le nectar ſe mélange au népenthès, tandis qu'avant ma venue vous reſtiez mornes & ſoucieux. On eût dit que vous reveniez de l'antre de Trophonius, comme il arrive dans la nature, quand le ſoleil vient montrer à la terre ſon beau viſage d'or, ou quand, après l'âpreté de l'hiver, le printemps renouvelé ſouffle avec la douceur des zéphirs & que tout revêt une forme neuve, que tout prend de nouvelles couleurs & comme une ſorte de rajeuniſſement : de même à ma vue votre face s'eſt métamorphoſée. Ainſi ce qu'ailleurs des rhéteurs puiſſants peuvent à peine obtenir par des harangues longues & méditées, c'eſt-à-dire la diſperſion des ſoucis de l'âme, je l'ai produit rien qu'à mon aſpect.

Je veux bien pourtant vous dire pourquoi je me préſente dans cet appareil inaccoutumé, s'il ne vous en coûte point de me prêter votre attention, non pas celle que vous donnez aux ſermonnaires, mais bien aux orateurs de place publique, aux bouffons & aux charlatans, celle que jadis notre Midas a départie au dieu Pan. Il me plaît de faire auprès de vous le ſophiſte, non certes à la manière de ces gens qui de nos jours inculquent à l'enfance des niaiſeries épineuſes & lui communiquent une manie d'ergoter plus que féminine. Non! j'imiterai ces

MONTESION

anciens qui, pour éviter l'appellation de Sages, infâme à mon avis, ont préféré ce nom de ſophiſtes. Leur office favori conſiſtait à célébrer en des panégyriques les louanges des dieux & des héros. Vous entendrez donc un éloge non d'Hercule, mais de moi-même, c'eſt-à-dire l'éloge de la Folie.

Pour ma part je ne fais aucun cas de ces Sages qui traitent de ſot & d'inſolent quiconque ſe loue lui-même. Que ce ſoit acte de bizarrerie, s'ils le veulent, pourvu qu'ils nous accordent la

MONTESION

logique de cet acte. En effet, quoi de plus conſéquent que la Folie faiſant retentir ſes mérites ſur la trompette & ſe ſervant à elle-même de joueuſe de flûte? Qui m'exprimera mieux que moi-même? Puis-je être auſſi bien connue d'autrui qu'à ma propre appréciation?

Et même en cela j'agis plus modeſtement que ne fait la foule des grands & des ſages qui, par une dépravation de l'honneur, loue à prix d'argent un rhéteur patelin ou un poëte aux vaines paroles & les engage pour recevoir des louanges menſongères de ſa bouche : & pourtant ces gens-là relèvent leur plumage à la façon d'un paon, dreſſent leurs crêtes, cependant que l'adulateur effronté compare des hommes de rien aux divinités, les propoſe comme des modèles parfaits de toutes les vertus, dont il fait à quel point ils ſont éloignés, & de cette façon habille la corneille de plumes étrangères & travaille à blanchir la peau de l'Ethiopien, comme à transformer la mouche en éléphant. Enfin, je m'attache au proverbe vulgaire : « On fait bien de ſe louer ſoi-même, quand on n'a pas d'autre louangeur. »

Cependant j'admire par moments l'ingratitude & l'indifférence des hommes à mon égard : tous m'honorent & me cultivent; tous ſe reſſentent volontiers de mes bienfaits. Perſonne pourtant, depuis que le monde eſt monde, ne

MONTESION

s'eſt offert pour célébrer les louanges de la Folie dans un hymne de reconnaiſſance; perſonne, tandis que les panégyriſtes n'ont manqué ni à Buſiris, ni à Phalaris, ni à la fièvre quarte, ni à la mouche, ni à la calvitie, ni à tous les fléaux qui ont trouvé des gens pour leur conſacrer & leur huile & leurs veilles.

Je ſerai donc réduite à faire mon propre éloge en un diſcours de pure improviſation & de nul travail, mais d'autant plus véridique. Car je ne voudrais pas que vous cruſſiez ce diſcours

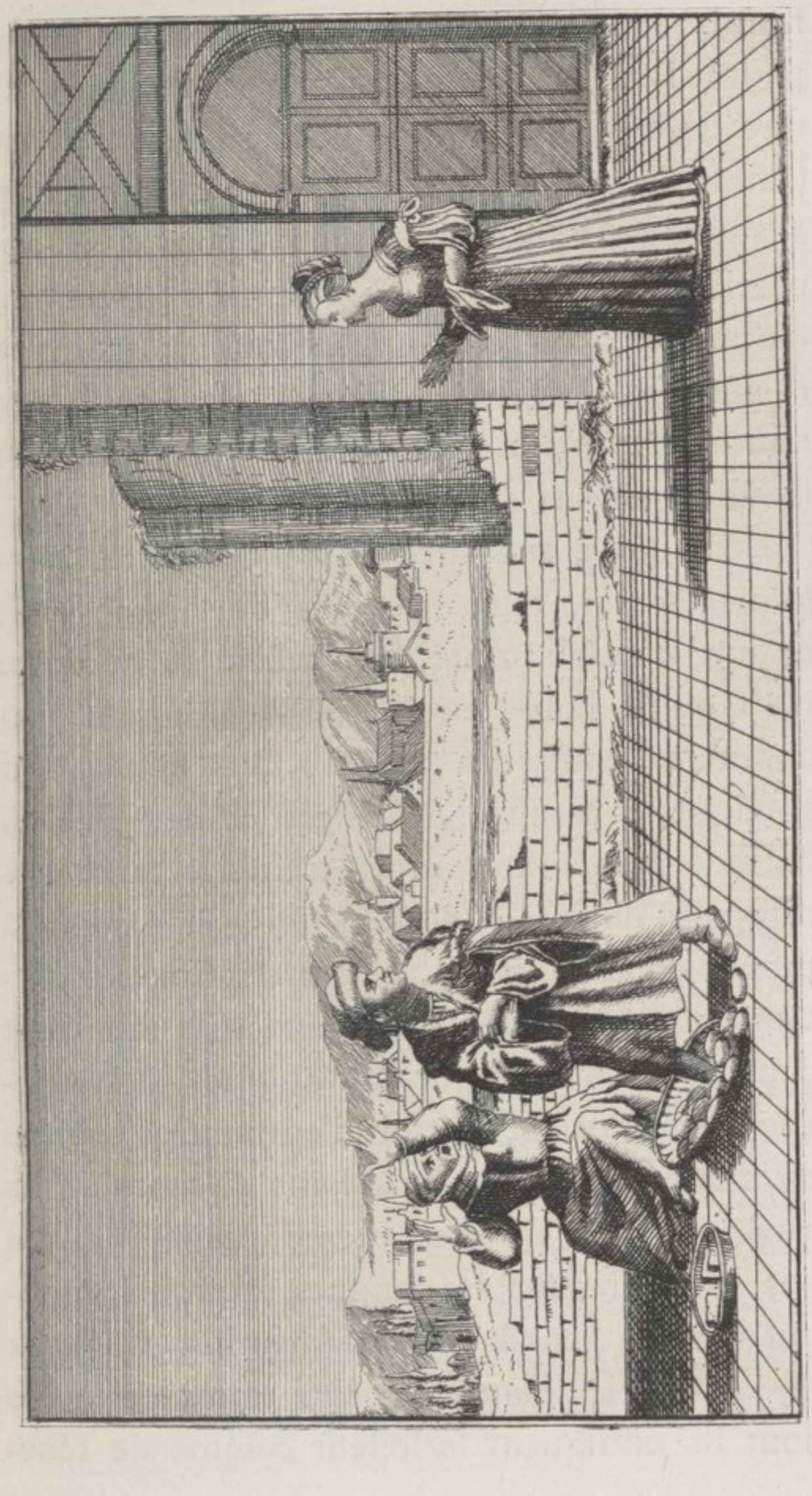
MONTESION

fait pour l'oſtentation de mon eſprit, comme c'eſt l'ordinaire pour la foule des orateurs. Vous connaiſſez en effet ces individus qui, livrant au public une compoſition élaborée pendant trente ans & parfois de ſource étrangère, affirment cependant qu'ils n'ont mis que trois jours à l'écrire ou à la dicter, même en façon de divertiſſement. Pour moi mon plus grand plaiſir a toujours été de dire ce qui me vient ſur la langue.

Mais que perſonne n'attende de nous que, ſelon la banale méthode des rhéteurs, je me faſſe connaître par une définition, encore moins par une diviſion du ſujet. Car ce ſerait d'un mauvais augure ou de renfermer dans des bornes celle dont la divinité s'étend au loin ou de diviſer celle dont le culte obtient le conſentement de tout le genre humain. D'ailleurs à quoi ſervirait-il de vous peindre mon ombre & mon image dans une définition, quand vous me voyez devant vos yeux telle que je ſuis ?

Je ſuis, comme vous me voyez, cette franche donneuſe de biens que les Latins appellent *Stultitia*, les Grecs *Moria*. Était-il même beſoin de le dire ? mon viſage, mon front ne me dénoncent-ils pas ? Si quelqu'un s'aviſait de me prendre pour une Minerve ou une Sageſſe, ma vue ſans la moindre parole ne réfuterait-elle

MONTESION



MONTESION

pas ſon erreur ? Ma face n'eſt-elle point un miroir peu trompeur ? Chez moi nulle place pour le fard ; je n'ai pas un maſque ſur le front, une arrière-penſée dans le cœur ; je ſuis partout ſemblable à moi-même : ſi bien que mes adeptes, quand ils revendiquent pour eux l'appareil & le nom de la Sageſſe, ne peuvent me diſſimuler : ce ſont ſinges ſous la pourpre & ânes ſous la peau du lion ; malgré tout leur ſoin à contrefaire, leurs oreilles proéminentes ſignalent en eux des Midas.

Déplaiſante engeance du reſte que ces perſonnages qui, tout en étant de notre parti, devant le public rougiſſent tellement de notre nom qu'ils l'objectent aux autres comme un opprobre. Auſſi ces gens-là, fous fieffés, qui voudraient paraître des ſages & des Thalès, doivent être à bon droit traités comme des compoſés de ſage & de fou. On a jugé même à propos dans le temps préſent d'imiter les rhéteurs qui ſe croient des dieux, s'ils montrent deux langues ainſi que les ſangſues, & regardent comme un bel exploit d'entremêler comme en une marqueterie dans leurs diſcours latins quelques mots de grec, même quand il n'y a pas lieu. Si donc les langues exotiques manquent à ces gens-là, des parchemins poudreux ils vont tirer quatre ou cinq mots ſurannés dont ils offuſquent le lecteur comme de ténè-

MONTESION

bres : de telle façon ceux qui comprennent s'applaudiſſent de plus en plus; ceux qui ne comprennent rien admirent en proportion de leur entendement; car c'eſt pour nous autres Fous un plaiſir qui n'eſt pas ſans charme de regarder avec ébahiſſement ce qui vient de loin. Si pourtant quelques perſonnes affectent de certaines prétentions, vous les verrez ſourire, battre des mains &, comme l'âne, remuer les oreilles : ce qui eſt pour tous les autres un ſigne d'intelligence. « Et cela eſt comme cela. »

MONTESION

J'en reviens à mon ſujet. Vous ſavez donc mon nom, hommes... De quelle épithète me ſervirai-je, ſinon... très-fous ! Eſt-il un plus digne vocable dont la déeſſe Folie puiſſe déſigner ſes myſtes ? Mais, puiſque peu d'entre vous connaiſſent ma lignée, je vais eſſayer de vous l'expoſer avec l'aide des Muſes:.. Sachez d'abord que je n'ai eu pour père ni le Chaos, ni Orcus, ni Saturne, ni Japet, ni perſonne de cette eſpèce de dieux décrépits & tombant en pouſſière. Mon père c'eſt Plutus, Plutus qui, n'en déplaiſe à Héſiode, à Homère & à Jupiter lui-même, eſt le père des dieux & des hommes ; Plutus qui d'un ſigne, comme jadis, à ſon gré mêle le ſacré & le profane. C'eſt lui qui, de façon arbitraire, dirige les guerres, les paix, les empires, les conſeils, les jugements, les comices, les hymens, les pactes, les traités, les lois, les arts, les choſes ſérieuſes & bouffonnes, le ſouffle me manque pour tout dire, enfin toutes les affaires publiques & privées des hommes. Sans ſon aſſiſtance, tout le peuple des dieux de la Fable, j'oſerai même dire les grands dieux, n'exiſteraient pas, ou, réduits à vivre à leurs dépens, ils feraient triſte chère. Bref, ce Plutus eſt ſi redoutable dans ſon courroux que Pallas même n'en ſaurait mettre à l'abri. Quiconque au contraire le trouve propice pourrait envoyer promener Jupiter & ſa foudre.

MONTESION

C'eſt d'un tel père que je me glorifie d'être née. Or ce père m'engendra, non de ſon cerveau comme la déplaiſante & farouche Pallas, mais avec la nymphe Démence, la plus riante de toutes & la plus enjouée, & ils me mirent au monde non dans une mauſſade union, comme ce boiteux artiſan, mais, ce qui eſt autrement doux, dans « les mélanges de l'amour », ſelon l'expreſſion d'Homère. Ne vous y trompez pas, celui qui m'a engendrée n'était pas ce Plutus d'Ariſtophane déjà penché vers la tombe, atteint déjà de cécité, mais le Plutus de jadis, encore en ſon entier, fervent de jeuneſſe, & non de jeuneſſe ſeulement, mais bien plus encore du nectar que par haſard il avait, dans le banquet des dieux, amplement humé par larges raſades.

Me demandez-vous mon lieu natal ? Quoique ce détail de l'endroit où l'on a pouſſé les premiers vagiſſements me ſemble aujourd'hui compter pour un titre de nobleſſe, je ne ſuis venue au monde ni dans l'errante Délos, ni ſur la mer onduleuſe, ni dans les creuſes cavernes, mais dans les îles Fortunées, où tout vient ſans ſcience & ſans culture. Là plus de travail, plus de vieilleſſe, plus de labeur : nulle part dans les champs d'aſphodèle, de mauve, de ſcille, de lupins, de fèves ou de toute autre eſpèce de pauvretés ſemblables; mais de tous côtés au plaiſir des yeux, au loiſir des narines, ſe jouent

MONTESION

le moly, la panacée, le népenthès, la marjolaine, l'ambroiſie, le lotos, la roſe, la violette, l'hyacinthe, les jardins d'Adonis.

Auſſi, naiſſant parmi ces délices, je n'ai nullement commencé la vie par les pleurs, mais par un doux ſourire à l'adreſſe de ma mère. Je n'envie donc pas au ſouverain, fils de Chronos, ſa chèvre nourrice, quand deux nymphes des plus aimables m'ont elles-mêmes nourri de leurs mamelles : Méthé, fille de Bacchus; Apœdia, fille de Pan. Vous les voyez ici dans le cortége

MONTESION

de mes compagnes & ſuivantes. Si vous voulez connaître leurs noms, vous n'entendrez que des mots grecs.

Celle-ci, dont vous remarquez les hauts ſourcils, c'eſt Philautia (l'Amour de ſoi); celle-là, dont vous diſtinguez les yeux éclatants & les mains toujours en demeure d'applaudir, s'appelle Kolakia (la Flatterie). Cette autre à demi aſſoupie comme une dormeuſe, c'eſt Léthé qu'elle ſe nomme (Oubli); celle-là, qui s'appuie ſur les deux coudes avec les mains enlacées l'une dans l'autre, c'eſt Miſoponia (Haine du travail); une autre, guirlandée de roſes & toute imbue de parfums, c'eſt Hédoné (la Volupté); celle-là, aux yeux vagabonds & toujours en mouvement, c'eſt Anoia (l'Égarement); enfin, celle dont la peau eſt ſi luiſante & le corps ſi bien à point, c'eſt Trufé (la Délicateſſe de la chair). Vous voyez, mêlées à ces nymphes, deux divinités dont l'une eſt Comus & l'autre le Sommeil léthargique.

Avec tous ces ſerviteurs & auxiliaires, je régis mon empire, moi qui commande aux monarques eux-mêmes. Vous ſavez maintenant ma naiſſance, mon éducation, ma ſuite ou mon cortége. Et pour que je ne paraiſſe pas uſurper ſans droit le nom de déeſſe, ouvrez vos oreilles pour apprendre de combien de commodités j'enrichis à la fois les hommes & les dieux, & comme

MONTESION

ma divine puiſſance jouit d'une vaſte étendue. En effet, ſi l'on a pu écrire à propos : « C'eſt être dieu que de faire du bien aux mortels » ; ſi l'on a reconnu un droit à être admis dans le ſénat des dieux à tous ceux qui ont découvert le vin, le blé ou tel autre avantage pour les hommes, pourquoi ne paſſerais-je pas pour l'*alpha* de tous les dieux, moi qui prodigue à tous tous les biens ?

Et d'abord lequel de ces biens peut être plus doux, plus précieux que la vie ? N'eſt-ce pas à moi qu'il en faut attribuer le point de départ ? En effet, ce n'eſt point la pique de Pallas, douée de la force paternelle, ni l'égide de Jupiter aſſembleur de nuages, qui influent ſur la propagation humaine. Or, le père lui-même des dieux, le ſouverain des hommes, qui d'un ſigne fait trembler tout l'Olympe, ne ſait-on pas qu'il dépoſe ſon foudre à trois pointes & quitte cette face de Titan avec laquelle il effraie à ſon gré tous les dieux, & qu'à la manière des hiſtrions il prend un maſque étranger, s'il veut faire ce qu'il fait ſouvent, c'eſt-à-dire l'amour ?

Voyez les ſtoïciens, ils s'eſtiment voiſins des dieux. Mais donnez-moi un de ces philoſophes, fût-il trois, quatre mille fois ſtoïcien ; cependant s'il ne renonce point à ſa barbe, inſigne de la ſageſſe, qui pourtant lui eſt commun avec les boucs, il lui faudra quelquefois abaiſſer

MONTESION

ſon grave ſourcil, dérider ſon front, écarter ſes préceptes d'airain, faire à propos le fol & le folâtre. En un mot, tout ſage qu'il eſt, s'il veut devenir père, il devra m'appeler à la reſcouſſe.

Et pourquoi ne vous parlerais-je pas franchement à ma manière? Eſt-ce la tête, la face, la poitrine, les mains, les oreilles, ces nobles parties du corps humain qui ont la faculté d'engendrer les dieux & les hommes? Je ne le crois pas; mais c'eſt bien une partie du corps ſi folle, ſi ridicule qu'on ne peut la nommer ſans rire,

MONTESION

& qui eſt la propagatrice du genre humain, la fontaine ſacrée où tout va puiſer la vie beaucoup plus que dans le quaternaire des pythagoriciens.

Or ça, quel homme voudrait prêter ſa bouche au mors du mariage, ſi, comme les ſages ont accoutumé de le faire, il peſait d'abord les inconvénients de ce genre de vie? Quelle femme admettrait un époux, ſi elle ſavait ou ſoupçonnait les périls de l'enfantement & les ſoucis de l'éducation? Donc, ſi vous devez la vie au mariage, vous devez le mariage à l'Anoia (Égarement) qui vient à ma ſuite. Vous comprenez donc votre dette envers moi. Et celle qui a fait l'expérience de l'hymen reviendrait-elle à la charge, ſi la nymphe Léthé (Oubli), n'était là pour l'y aſſiſter. Vénus elle-même, en dépit de Lucrèce, n'oſerait nier que ſans notre divin ſecours toute ſa force tomberait ſans action & ſans réſultat.

C'eſt donc de nos jeux pleins d'ivreſſe & de bouffonnerie que proviennent ces philoſophes aux ſourcils froncés à qui ont ſuccédé ceux que le vulgaire appelle moines, & les rois chargés de pourpre, & les pieux eccléſiaſtiques, & les pontifes trois fois ſaints. Vient enſuite toute cette foule de dieux de la poéſie tellement fréquents que leur nombre eſt à peine contenu dans l'Olympe, ſi ſpacieux qu'il ſoit. Mais c'eſt

MONTESION

peu que la pépinière & la ſource de la vie ſoient en moi, ſi je ne démontre que tous les avantages relèvent de ma dépendance.

En effet, qu'eſt-ce que la vie, ſi vous en retirez la volupté? Vous m'approuvez... Je le ſavais bien. Aucun de vous n'eſt ni aſſez Sage ni aſſez Fou à ſa manière pour ne pas adopter cette maxime! Les ſtoïciens eux-mêmes ne dépriſent pas la volupté, bien qu'ils la diſſimulent avec ſoin & la déchirent de mille invectives devant la foule, ſans doute pour en dégoûter les autres & en jouir plus à leur ſaoul. Qu'ils me diſent donc, par Jupiter! quelle eſt la partie de la vie exempte de triſteſſe, de déſagréments, de diſgrâces, d'amertumes, de dégoûts, ſi l'on n'y inſinue le plaiſir, cet aſſaiſonnement de la Folie.

Je puis en prendre à témoin Sophocle qu'on ne ſaurait aſſez louer & dont il reſte un bel éloge ſur notre compte : « A ne rien penſer conſiſte le bonheur de la vie. » Cependant, reprenons tout cela en détail.

D'abord ignore-t-on que le premier âge de la vie eſt de beaucoup le plus riant & le plus agréable? Autrement qu'y aurait-il chez les enfants pour les couvrir ainſi de baiſers & d'embraſſements, & les réchauffer de ſoins, & pour que nos ennemis mêmes leur portent ſecours, ſi ce n'eſt une attrayante Folie, charme que la ſage nature a ſu imprimer chez les nouveau-nés

MONTESION

afin qu'en payant les autres du plaiſir qu'ils donnent ils puſſent adoucir les peines de ceux qui les élèvent & mériter par leurs careſſes les faveurs de ceux qui les protégent ? Enſuite l'adoleſcence, qui ſuccède au premier âge, comme elle obtient de bonnes grâces ! Comme on la protége ſincèrement, avec quel zèle on la pouſſe, comme on lui tend des mains officieuſes & auxiliaires ! Mais d'où vient ce crédit de la jeuneſſe, ſi ce n'eſt de moi ? Qui lui donne ce privilége d'être enjouée & ſi peu déplaiſante ? Ou

MONTESION

je ſuis une menteuſe, ou bientôt, quand les adoleſcents ayant grandi ſont amenés par l'enſeignement & la pratique à une ſageſſe virile, tout à coup l'on voit ſe déflorer leur beauté phyſique, leur allégreſſe s'allanguir, ſe refroidir leur eſprit, s'amollir leur vigueur.

Plus l'homme s'éloigne de moi, moins il jouit de la vie, juſqu'à ce que vienne la fâcheuſe vieilleſſe, qui n'eſt pas ſeulement odieuſe aux autres mais à elle-même. Cette vieilleſſe ne deviendrait tolérable à aucun des mortels ſi, dans ma compaſſion pour tant de miſères, je ne tendais la main, &, comme les dieux ont coutume de ſecourir les mourants par quelque métamorphoſe, je ne rappelais, autant qu'il m'eſt permis, à l'état de l'enfance ceux qui ſont près de la tombe. Auſſi le vulgaire n'a-t-il pas tort d'appeler cet âge « la ſeconde enfance ». Comment puis-je produire ces transformations ? je ne le cacherai pas. C'eſt à la ſource de notre Léthé (car il prend naiſſance dans les îles Fortunées & coule ſeulement aux Enfers comme un petit ruiſſeau) que je les amène, pour qu'ils boivent de cette eau dont la vertu diſſipe les ſoucis & fait repouſſer la jeuneſſe. « Mais, dira-t-on, ces gens ſont en délire, en pure extravagance ! » D'abord n'eſt-ce pas rajeunir ? Être enfant, n'eſt-ce point dire & faire des ſottiſes ? N'eſt-ce point ce qui nous plaît le plus à cet âge, l'abſence de raiſon ?

MONTESION

Qui ne haïrait point comme un petit prodige l'enfant raiſonnant comme un homme ? Je m'autoriſe du proverbe : « Je hais un enfant d'une précoce ſageſſe ! » Voudrait-on avoir un commerce ou même des relations avec un vieillard qui joindrait à une telle expérience des choſes une égale force d'eſprit & une ſemblable vigueur de jugement ? C'eſt pourquoi mes bienfaits font radoter le vieillard.

Grâce à moi, cependant, ce radoteur eſt préſervé de tous ces miſérables ſoucis qui tourmentent ſon voiſin le Sage. D'abord, c'eſt un convive aimable. Il ne ſent pas l'ennui de la vie que tolère à peine un âge plus robuſte. Quelquefois il revient avec le vieillard de Plaute aux trois fameuſes lettres : AMO ; bien malheureux alors s'il était ſage, tandis qu'heureux par mes dons, agréable parfois à ſes amis, il ne manque pas de charme, même dans un feſtin. C'eſt ainſi que dans Homère le vieux Neſtor parle plus doux que miel, tandis qu'Achille eſt tout amertume & que chez le même poëte les vieillards, aſſis ſur les murs d'Ilion, font entendre une voix « douce comme le lis ». D'après ce raiſonnement, les vieillards ſont plus heureux que l'enfance : l'enfance eſt heureuſe, mais elle n'a pas le plus grand plaiſir de la vie, à ſavoir de bavarder. Ajoutez que les vieillards ſe plaiſent avec les enfants & de même les enfants avec les

MONTESION

vieillards. Les dieux ainſi rapprochent les ſemblables.

Que de rapports entre ces deux âges, ſi ce n'eſt que le vieillard a des rides & compte un plus grand nombre de jours de naiſſance! D'ailleurs la blancheur des cheveux, la bouche édentée, le corps voûté, le goût du lait, l'égarement, le bavardage, la ſottiſe, l'oubli, l'indiſcrétion, preſque tous ces traits ſe retrouvent pareillement dans ces deux âges. Plus les hommes avancent dans la vieilleſſe, plus ils reviennent aux allures de l'enfance juſqu'à ce que, comme les enfants, ils ſortent du monde ſans regretter la vie & ſans craindre la mort.

Et maintenant, que l'on me juge & que l'on compare ces bons offices avec les métamorphoſes opérées par les dieux. Je n'ai point à rappeler ce qu'ils font dans leur colère, mais pour peu qu'ils ſoient propices, ils transforment les hommes en arbres, en oiſeaux, en cigales ou même en ſerpents; comme ſi ce n'était pas la même choſe que de mourir. Pour moi, je reſtitue ces mêmes hommes à la partie la meilleure & la plus heureuſe de leur vie; ſi les mortels s'abſtenaient de tout commerce avec la ſageſſe, s'ils paſſaient toute leur exiſtence avec moi, il n'y aurait pas de vieilleſſe, mais la jouiſſance bienheureuſe d'une jeuneſſe perpétuelle.

Ne voyez-vous pas que ces hommes moroſes

MONTESION

enfoncés dans les études philoſophiques ou dans les affaires ſérieuſes & ardues, ont la plupart du temps vieilli avant d'être jeunes, & en effet les ſoucis, l'aſſiduité & l'âpreté des penſées qu'ils agitent épuiſent leur eſprit & tariſſent peu à peu le ſuc de la vie. Au contraire, mes Fous ſont bien gras, bien luiſants, bien nourris comme des porcs d'Acarnanie : ils ne ſeraient expoſés à aucune des incommodités de la vieilleſſe s'ils ne participaient à la contagion des ſages, tellement rien dans la vie humaine ne jouit du bonheur

MONTESION

complet. Ajoutez le témoignage, qui n'eſt pas mépriſable, d'un proverbe renommé d'après lequel la Folie eſt la ſeule choſe qui puiſſe retarder la fuite de la jeuneſſe & reléguer au loin la méchante vieilleſſe. Ce n'eſt donc pas au haſard qu'en langage populaire on dit des Brabançons que ſi l'âge apporte la prudence chez les autres hommes, plus ceux-ci approchent de la vieilleſſe, plus ils font de folies : aucune autre nation, pour l'uſage commun de la vie, n'eſt plus aimable & ne ſent moins la triſteſſe de la ſénilité. C'eſt ainſi que, du reſte, ſe comportent mes Hollandais qui leur touchent de près par le voiſinage du pays comme par l'affinité des mœurs. Pourquoi ne les dirais-je pas miens ? Ils me cultivent avec aſſez de zèle pour qu'on leur ait donné un ſurnom qui vient de moi, ſurnom dont ils ne rougiſſent pas, car ils s'en vantent, au contraire.

Que maintenant les impertinents aillent évoquer les Médées, les Circés, les Vénus, les Aurores & cette fontaine qu'ils cherchent je ne ſais où pour rendre la jeuneſſe, quand ſeule je poſſède & pratique ce pouvoir. En effet je diſpoſe de ce ſuc merveilleux avec lequel la fille de Memnon prolongea la jeuneſſe de Tithon. Je ſuis cette Vénus dont la faveur fit rajeunir Phaon, pour qu'il pût être aimé de Sapho. J'ai des herbes & des enchantements, une fontaine qui non-ſeulement rappelle l'adoleſcence écoulée,

MONTESION

mais qui la perpétue. Si vous ſouſcrivez à cette ſentence que rien n'eſt préférable à l'adoleſcence, rien plus déteſtable que la vieilleſſe, vous comprendrez votre dette envers moi qui préſerve un tel bien à l'excluſion d'un tel mal. Mais que parlé-je encore des mortels ? Paſſez le ciel en revue, & je veux bien qu'on me faſſe un opprobre de mon nom ſi l'on trouve un ſeul dieu aimable & digne d'eſtime qui ne ſe recommande de ma divinité. Pourquoi chez Bacchus cet air conf-

tant de jeuneſſe, cette belle chevelure, ſi ce

MONTESION

n'eſt que toujours folâtre & entre deux vins, il paſſe ſa vie dans les banquets, les danſes, les chœurs, les jeux, ſans avoir jamais la moindre relation avec Pallas ? Enfin il eſt tellement loin de prétendre à la ſageſſe qu'il ſe réjouit d'être honoré par des bouffonneries & des jeux. Et il ne s'offenſe pas du proverbe qui lui attribue le ſurnom de fou, c'eſt-à-dire « plus fou que Morychos ». Auſſi lui a-t-on donné le ſurnom de Morychos, parce qu'aſſis devant les portes du temple il conſentait à ſe laiſſer barbouiller de vin doux & de jeunes figues par la folâtrerie des laboureurs. Mais alors quels traits de ſatire la vieille Comédie n'a-t-elle pas jetés contre ce dieu : « O le badin ! » s'écrie-t-elle, « Bien digne de naître de la cuiſſe de Sémélé. » Or qui n'aimerait mieux être ce fou, ce badin toujours enjoué, toujours jeune, ſuggérant toujours tous les jeux & les plaiſirs que Jupiter à la penſée ſubtile, ou ce vieux Pan qui partout propage de fauſſes terreurs, ou ce Vulcain couvert de flammèches & toujours enluminé des travaux de ſes forges, ou même cette Pallas terrible par ſa gorgone & ſa lance & qui toujours regarde de travers ? Pourquoi Cupidon reſte-t-il toujours enfant, ſi ce n'eſt qu'il ſe montre plaiſant & ne fait ou ne ſonge rien de ſage ? Pourquoi Vénus, belle comme l'or, a-t-elle toujours la face prin-tanière ? C'eſt ſans doute qu'elle m'eſt parente.

MONTESION

MONTESION

D'où elle emprunte ſur ſon viſage cette teinte de mon père Plutus; & c'eſt bien pourquoi dans Homère elle eſt appelée l'Aphrodite d'or. Enſuite elle rit toujours, ſi nous en croyons les poëtes ou les ſtatuaires, leurs émules. Quelle divinité a été plus religieuſement honorée par les Romains que Flore, mère des Voluptés ?

Que d'autre part on paſſe aux divinités ſérieuſes, & qu'on cherche leur manière de vivre, dans Homère & dans les autres poëtes, on n'y trouvera que pure folie. Que ſert-il de rappeler les actions des autres quand vous connaiſſez les amours & les jeux de Jupiter, le dieu de la foudre; quand cette ſévère Diane, oubliant ſon père, ne fait que chaſſer, affolée pour Endymion? Je voudrais que leurs hauts faits leur fuſſent rappelés par Momus qui jadis avait coutume de les traiter de la ſorte. Mais, irrités récemment, ils l'ont précipité ſur la terre avec Até, ſous prétexte que ſon importune ſageſſe gênait leur félicité. Aucun mortel ne donne l'hoſpitalité à ce pauvre proſcrit. A plus forte raiſon n'eſt-il pas admis chez les princes, où pourtant ma ſuivante Até tient la première place. Mais elle ne s'accorde pas plus avec Momus que le loup avec l'agneau.

Donc, en ſon abſence, les dieux s'adonnent au plaiſir avec plus de licence & de douceur, « menant la vie facile », comme dit Homère,

MONTESION

ſans aucuns cenſeurs. A quels jeux ſe livre ce Priape en bois de figuier? Combien Mercure ne donne-t-il pas la comédie par ſes larcins & ſes preſtiges? Vulcain lui-même a fait le plaiſant à la table divine, &, tantôt par ſa démarche de boiteux, tantôt par ſes quolibets, tantôt par ſes bouffonneries, il déride les auguſtes buveurs. Puis vient Silène, ce vieillard amoureux qui danſe la cordace avec les Polyphèmes ou avec les Nymphes toutes nues. Viennent les Satyres demi-boucs jouant leurs atellanes, & Pan, avec ſa chanſon ſans art, excite le rire univerſel; chanſon où les dieux ſe plaiſent plus qu'au chant des Muſes, quand le nectar les a mis en belle humeur. Mais je rappelle ce que les dieux peuvent faire après leur banquet, allumés par le vin. Si folle que je ſois, je ne ſaurais m'abſtenir d'en rire. Mais il vaut mieux ſe rappeler Harpocrate, de peur qu'un dieu corycien ne nous entende raconter ce que Momus n'a pu dire impunément.

Cependant il eſt temps de quitter le ciel, ſelon l'exemple homérique, pour deſcendre ſur la terre, où nous ne voyons ni gaîté, ni bonheur ſans mon intervention. Remarquez d'abord avec quelle prévoyance la nature, mère & ouvrière du genre humain, a pourvu à ne jamais laiſſer manquer le condiment de la folie. Admettons les définitions des Stoïciens, à ſavoir que

MONTESION

la ſageſſe conſiſte à ſe laiſſer guider par la raiſon; la folie, au contraire, à ſe laiſſer emporter au gré de ſes paſſions. Pour que la vie humaine ne fût pas chagrine & moroſe, Jupiter a donné plus de paſſion que de raiſon, comme ſi l'on comparait la demi-once à l'as. De plus, il a relégué la raiſon dans un petit coin de la tête & a abandonné tout le corps aux paſſions. En effet, il a oppoſé à la raiſon unique comme deux tyrans des plus violents : la colère, qui occupe la fortereſſe des entrailles & la ſource de la vie, le cœur, la concupiſcence qui étend au loin ſon empire juſque ſur la première jeuneſſe. Contre ces deux tyrans que vaut la raiſon ? on le voit par la conduite commune des hommes; elle preſcrit ce qui eſt permis & dicte juſqu'à s'enrouer les formules de l'honnête; mais ceux-ci réſiſtent contre cette ſouveraine juſqu'à ce que fatiguée elle cède d'elle-même & livre les mains à la Folie.

D'ailleurs, comme l'homme eſt né pour l'adminiſtration des affaires & qu'il fallait augmenter ſa petite portion de raiſon, Jupiter me conſulta ſur ce point comme ſur tout le reſte. Or, j'ai donné un conſeil digne de moi : c'eſt de lui adjoindre la femme, ce ſot & impertinent animal, mais amuſant & gracieux, qui, dans la communauté domeſtique, adoucit & égaie par ſa folie la triſteſſe de l'eſprit viril.

MONTESION

Quand Platon a ſemblé douter s'il placerait les femmes parmi les animaux raiſonnables ou les brutes, il n'a voulu qu'indiquer l'inſigne folie de ce ſexe. Si, par haſard, une femme voulait paſſer pour ſage, elle ne ferait rien que ſe rendre deux fois folle : comme ſi l'on voulait oindre un bœuf à la façon d'un athlète, cela en dépit de Minerve, ainſi que l'on dit proverbialement. Quiconque va contre la nature emploie le fard de la vertu & détourne ſes penchants, double ſes vices; de même que le ſinge reſte toujours ſinge, même vêtu de pourpre, de même la femme eſt toujours femme, c'eſt-à-dire folle, quelque maſque qu'elle revête.

Je ne crois pas l'eſpèce féminine aſſez irritable pour m'en vouloir de lui attribuer la folie, moi qui ſuis femme & folle. En effet, ſi elles eſtiment les choſes ſainement, elles devront ſavoir gré à la folie de les avoir rendues plus heureuſes que les hommes. D'abord ne me doivent-elles pas l'agrément de cette beauté qu'elles préfèrent à bon droit à toute choſe & dont l'attrait leur aſſure la tyrannie même ſur les tyrans. En effet, d'où vient chez l'homme la hideur du viſage, la peau velue, la forêt de barbe, la ſénilité, ſi ce n'eſt du vice de la ſageſſe? Chez la femme au contraire, les joues ſont toujours unies, la voix toujours grêle, la peau toujours délicate. Leur vie ſemble une

MONTESION

perpétuelle imitation de l'adoleſcence. Enfin, que déſirent-elles ſinon de plaire aux autres? n'eſt-ce pas là que tendent à la fois & la parure, & le fard, & les bains, & les friſures, & les eſſences, & les parfums, & cet art de peindre & de façonner le viſage, les yeux, la peau? D'ailleurs, d'où vient l'aſcendant des femmes ſur les hommes, ſinon de la folie? Que n'accordent-ils pas aux femmes en vue de la volupté? & quel autre attrait ont les femmes, ſinon la folie? On ne ſaurait le nier quand on ſonge à

MONTESION

toutes les niaiſeries qu'un homme débite avec une femme, à toutes les ſottiſes qu'il fait, chaque fois qu'il veut ſe donner le plaiſir amoureux.

Vous ſavez d'où vient le plus grand charme de la vie. Mais vous avez certaines gens, des vieillards ſurtout, plus biberons que galants, qui mettent dans la bouteille la volupté ſouveraine : or je ne ſais ſi l'on peut faire un bon repas ſans femmes. Il eſt ſûr au moins que ſans le condiment de la folie, aucun repas n'eſt bon. Auſſi bien, quand aucun des convives n'eſt fou réellement ou ne fait pas ſemblant de l'être, on va chercher un plaiſant à gages, un bouffon paraſite qui, par des plaiſanteries dériſoires, ſecoue le ſilence & l'ennui de la table.

En effet, à quoi bon charger ſon ventre de tant de friandiſes, de délicateſſes, de gourmandiſes, ſi les yeux également, les oreilles, & tout l'eſprit ne ſe repaiſſent de jeux, de rires, d'agréments? Or, je ſuis l'unique architecte des dragées. Voilà pourquoi j'ai inventé tous ces agréments des feſtins, le tirage au ſort du roi, le jeu de dés, l'échange des coupes, les ſantés à la ronde, les chanſons avec une branche de myrte, la danſe, les poſtures! Ce ne ſont pas les ſept Sages de la Grèce, mais nous qui avons inventé tout cela pour le plus grand bien du genre humain. Or, la nature de tous ces plaiſirs eſt telle que plus ils contiennent de folie, plus

MONTESION

ils ſont utiles à la vie des mortels. Si cette vie eſt triſte, elle ne mérite même pas le nom de vie. Or elle eſt triſte néceſſairement ſi l'on n'y mêle les divertiſſements à l'ennui qui en eſt inſéparable.

Il ſe trouvera peut-être des individus qui, mépriſant ce genre de plaiſir, ſe contenteront de l'intimité & de la familiarité de leurs amis, mettant le ſouverain bien dans l'amitié & la déclarant plus indiſpenſable que l'air, l'eau elle-même, au moins tellement délicieuſe qu'en la ſupprimant on ſupprimerait le ſoleil, ou tellement noble que les philoſophes ne craignent pas de la compter au nombre des principaux biens. Mais ne pourrais-je démontrer que je ſuis la poupe & la proue d'un tel bien : je le démontrerais, non à l'aide de crocodiles ou de ſorites, ou de ſophiſmes cornus ou d'arguties de même genre, mais avec un gros bon ſens & en faiſant toucher les choſes du doigt.

Voyez plutôt : diſſimuler, s'abuſer, s'aveugler, s'affoler ſur les défauts de ſes amis, aimer des défauts même comme des vertus & les admirer, n'eſt-ce pas bien près de la folie? Quand un homme embraſſe avec délices une tache ſur le viſage de ſa maîtreſſe, quand un autre ſe plaît au polype d'Agna, qu'un père prétend que ſon fils a les yeux un peu louches quand il les a de travers, qu'eſt-ce ſinon pure folie? Confeſſez

MONTESION

donc à haute voix que c'eſt folie pure. Je dirai, moi, que la folie ſeule forme & entretient les liaiſons amicales.

Or, je ne parle ici que des mortels dont pas un ne naît ſans défauts. L'homme le meilleur eſt celui qui en a le moins. Car, parmi ces ſages qui ſe croient des dieux, ou le lien d'amitié ne ſe forme pas, ou cette amitié n'eſt qu'une union chagrine & boudeuſe qui ne ſe contracte encore qu'avec bien peu de gens. En effet, je me ferais ſcrupule de dire qu'ils n'aiment perſonne, vu que ſi la plupart des hommes ſont inſenſés, il n'y en a aucun qui ne délire de cent façons. Entre ſemblables ſe forment donc des liens étroits.

C'eſt pourquoi ſi jamais entre ces gens auſtères ſe forme un lien de bienveillance, il n'eſt ni durable ni ſolide : car ils ſont moroſes & trop peu clairvoyants, habitués à percer les défauts de leurs amis, comme l'aigle ou le ſerpent d'Epidaure. Pour leurs propres vices, ils ſont chaſſieux & ne voient pas la beſace ſur leur dos. Ainſi la nature des hommes eſt telle qu'on ne trouve aucun eſprit qui ne ſoit aſſervi à de grands défauts. Ajoutez une telle différence entre les goûts & les penchants, tant de faux pas, tant d'erreurs, tant de haſards. C'eſt bien pourquoi entre tous ces argus les douceurs de l'amitié ne ſubſiſteront pas une heure ſi l'on

MONTESION

n'y joint ce que les Grecs appellent le renfort. Appelez-le folie ou facilité de mœurs.

Qu'eſt-ce donc ? Ce Cupidon, cet auteur, ce père de toute tendreſſe n'eſt-il pas aveuglé d'un bandeau ? De même qu'il fait prendre la laideur pour la beauté, ne fait-il pas que chacun trouve beau ce qui lui eſt cher ? que le vieillard chérit ſa vieille comme le mignon chérit ſa mignonne. Cela ſe fait partout, & l'on s'en moque, & pourtant ce ridicule eſt un des plus grands nœuds & des plus grands liens de la ſociété.

Ce que nous avons dit de l'amitié, on peut le penſer bien plus du mariage qui n'eſt pas moins qu'un engagement pour toute la vie. Dieux immortels ! combien n'arriverait-il pas de ſéparations ou de maux encore pires ſi l'union de l'homme & de la femme n'était ſoutenue & fomentée par la flatterie, le divertiſſement, la complaiſance, l'erreur, la diſſimulation, tous gens de mon cortége & de ma ſuite.

Ah ! qu'il ſe ferait peu de mariages ſi le fiancé avait la prudence de s'informer des jeux auxquels a joué bien avant nous cette petite vierge ſi renchérie, ſi pudique. Encore moins de mariages ſubſiſteraient ſi les maris, par négligence ou par ſtupidité, n'ignoraient la vie de leurs épouſes. On traite cela de folie à bon droit, mais c'eſt bien cette même folie par laquelle la femme

MONTESION

plaît au mari, le mari plaît à la femme, la maiſon eſt tranquille & l'union ſe maintient. Riez d'un cocu, traitez-le de coucou; appelez-le des noms que vous voudrez, pendant ce temps-là il boit avec ſes lèvres les larmes de ſa chère adultère. Il eſt bien plus heureux dans ſon erreur que s'il ſe conſumait de jalouſie, que s'il allait partout faire des tragédies? En ſomme aucune ſociété, aucune union ne ſauraient être agréables ſans moi, ſi bien que le peuple ne ſupporterait pas ſon prince, ni le maître ſon

MONTESION

eſclave, ni la ſervante ſon maître, ni le précepteur ſon diſciple, ni l'ami ſon ami, ni la femme ſon mari, ni le propriétaire ſon fermier, s'ils ne ſe trompaient mutuellement, s'ils ne ſe flattaient, ne fermaient les yeux, ne ſe frottaient réciproquement d'un miel de folie. Je ſais que tout ce que je vous ai dit doit vous paraître importun; mais vous entendrez bien d'autres choſes.

Dites-moi, un homme qui ſe hait lui-même peut-il aimer quelqu'un? un homme en déſaccord avec lui-même ſera-t-il d'accord avec autrui? Donnera-t-on de la joie quand ſoi-même on eſt accablé de chagrins? Nul ne le prétendrait ſans être plus fou que la folie. Donc, en dehors de moi, perſonne ne pourra ſupporter autrui, ſi bien que chaque homme ſe fera mal au cœur, ſe trouvera ſordide, ſera dégoûté de lui-même. Voilà pourquoi la nature, plus marâtre que mère, a donné cette malheureuſe tendance aux mortels d'être mécontents de ſoi & d'admirer les avantages d'autrui. D'où vient que les dons, les élégances, les charmes de la vie ſe gâtent & ſe réduiſent à rien? A quoi ſervira la beauté, ce que les immortels peuvent départir de plus précieux, ſi l'atteinte d'une mauvaiſe odeur la flétrit? A quoi bon la jeuneſſe, ſi elle eſt corrompue par le ſérieux d'une ſénile mélancolie? En effet, dans toutes les fonctions de la vie, que ferez-vous ſoit à part, ſoit avec les autres (car

MONTESION

c'eſt le principe non-ſeulement de l'art, mais de l'action de mettre la bonne grâce dans tous nos actes), ſi vous n'avez à votre droite Philautia, ma bonne parente, tellement elle prend mes intérêts.

Ainſi, quoi de plus fou que d'être charmé de vous-même, de vous admirer ? & pourtant, ſi vous vous déplaiſez, vous ne ferez rien d'agréable ni de ſympathique, ni de bienſéant. Otez ce condiment de la vie, & l'orateur ſe refroidira dans ſon action, le muſicien languira dans ſa

MONTESION

cadence, l'hiſtrion ſera ſifflé au milieu de ſes geſtes, le poëte avec les muſes excitera la riſée, le peintre n'obtiendra que des mépris, le médecin mourra de faim avec ſes remèdes. Ainſi de Nirée vous deviendrez Therſite; de Phaon, Neſtor; de Minerve, cochon; d'éloquent, ſtupide; d'élégant, ruſtre.

Tant il eſt néceſſaire que chacun ſe cajole & commence par ſe flatter lui-même avant de ſe recommander aux autres. Enfin, comme c'eſt une grande partie du bonheur de vouloir reſter ce que l'on eſt, ma chère Philautia obtient ce réſultat que perſonne ne regrette ſa figure, ſon eſprit, ſa famille, ſon poſte, ſa doctrine, ſon pays, ſi bien que l'Irlandais ne voudrait point permuter avec l'Italien, ni le Thrace avec l'Athénien, ni le Scythe avec l'habitant des îles Fortunées. Admirable délicateſſe de la nature qui dans une diverſité infinie a ſu égaler toutes choſes. Car là où elle a été parcimonieuſe de ſes dons, elle a prodigué l'amour-propre. Que dis-je bien follement! l'amour-propre eſt le plus grand des dons.

Mais, pour vous montrer que ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes vient de moi, j'affirme qu'on n'a trouvé que ſous mes auſpices toutes les belles inventions : la guerre n'eſt-elle pas la ſource & la moiſſon des exploits les plus renommés! Or, quoi de plus fou que d'engager

MONTESION

une lutte pour je ne ſais quelles cauſes! lutte dans laquelle les deux partis ont plus de déſagréments que d'avantages, car pour ceux qui tombent, comme pour les Mégariens, on n'en tient pas compte. Lorſque des deux parts les troupes bardées de fer ſont rangées & que le chant rauque du clairon ſe fait entendre, que viendraient faire ces ſages qui, épuiſés dans leurs études, ont à peine le ſouffle & ſont refroidis & glacés! ce qu'il faut alors, ce ſont des gens ſolides & bien bâtis, qui ont beaucoup d'audace & fort peu d'intelligence. A moins qu'on n'aime mieux un ſoldat tel que Démoſthène qui, ſuivant le conſeil d'Archiloque, à peine à la vue de l'ennemi, jeta ſon bouclier & s'enfuit, auſſi lâche guerrier qu'excellent orateur.

On me dira que la prudence compte pour beaucoup à la guerre. J'en conviens, mais c'eſt une prudence toute militaire & qui n'a rien de philoſophique : auſſi bien les plus grands exploits ſe font avec des paraſites, des ruffians, des voleurs, des bravi, des payſans, des balourds, des banqueroutiers, avec la lie du genre humain & non pas à l'aide de philoſophes dont la lampe eſt toujours allumée. Qu'ils ſoient inutiles pour tous les uſages de la vie, l'exemple de Socrate le démontre : l'oracle d'Apollon l'avait déclaré le ſage unique, mais fort peu ſagement; car lorſqu'il entreprit quelque office public, il fut

MONTESION

obligé de ſe retirer à la riſée générale. Et pourtant en cela même il n'était pas tout à fait ſot, car il refuſa le ſurnom de Sage en l'attribuant ſeulement à la divinité; car il eſtimait que le Sage doit ſe tenir à l'écart du gouvernement; il eût dû même ajouter que celui qui veut paſſer pour homme doit s'abſtenir de toute ſageſſe. Enfin, qui le fit excuſer? Qui l'amena à boire la ciguë? La Sageſſe, toujours la Sageſſe. Car pendant qu'il philoſophe ſur les nuages & les idées, tandis qu'il meſure les pieds des puces & admire le bourdonnement des moucherons, il n'apprend pas ce qui a trait à la vie journalière. Voici Platon, ſon diſciple, qui veut venir au ſecours du maître en péril! Bel avocat qui déconcerté par le bruit de la foule peut à peine prononcer une moitié de période. Que dirai-je de Théophraſte? à peine eut-il paru dans l'aſſemblée, il reſte muet comme à la vue d'un loup. Comment à la guerre eût-il encouragé les ſoldats? Iſocrate, à cauſe d'une timidité de même genre, ne put jamais ouvrir la bouche en public. Cicéron, ce père de l'éloquence romaine, commençait toujours ſes harangues avec une ſorte de trépidation & de bégaiement enfantin. Fabius, il eſt vrai, interprète cette défaillance comme la marque d'un orateur ſenſé qui comprend le péril de la parole; mais n'eſt-ce pas un aveu que la Sageſſe eſt contraire aux

MONTESION

affaires publiques? Que feront alors, quand il s'agira d'en venir aux armes, ces gens qui ſont pâmés de peur, s'il leur faut combattre avec la ſimple parole?

Et qu'après cela l'on vienne nous redire pompeuſement cette fameuſe ſentence de Platon : « Les républiques ſeraient heureuſes ſi les philoſophes gouvernaient, ou ſi les gouvernants étaient philoſophes. » Bien au contraire : conſultez les hiſtoriens, vous trouverez que jamais les républiques n'ont ſubi de princes plus dangereux que ceux qui d'aventure s'adonnaient à la philoſophie ou aux lettres; les deux Catons ſuffiraient à le prouver : l'un, par ſes délations inſenſées, vint troubler la tranquillité de Rome; l'autre détruiſit de fond en comble la liberté du peuple romain pour la vouloir défendre trop ſagement. Ajoutez les Brutus, les Caſſius, les Gracques, & même ce fameux Cicéron qui ne fut pas moins pernicieux à la république romaine que Démoſthène à celle des Athéniens. Voyez Marcus-Antoninus : Je vous accorde qu'il ait été bon empereur, & je pourrais le retirer encore, vu que ſa qualité de grand philoſophe le rendit déplaiſant & odieux à ſes concitoyens; néanmoins je concède qu'il ait été bon prince; il n'en fut pas moins plus funeſte à la république en lui laiſſant un fils tel que le ſien, qu'il ne lui avait été ſalutaire par ſon adminiſtration. D'ailleurs,

MONTESION

cette eſpèce d'hommes qui s'adonnent à la ſageſſe ſont d'ordinaire malheureux en toute choſe, & ſurtout dans la propagation de l'eſpèce, ſans doute par un ſoin prévoyant de la nature qui empêche ce mal de la Sageſſe de ſe répandre davantage chez les mortels. C'eſt pourquoi Cicéron n'eut qu'un fils indigne de lui, & les enfants du ſage Socrate furent plus reſſemblants à leur mère qu'à leur père, c'eſt-à-dire qu'ils étaient ſots.

On ſupporterait encore ces philoſophes s'ils

MONTESION

étaient ſeulement pour les offices publics des ânes devant une lyre; mais pour toute fonction de la vie, ils ne valent guère mieux. Invitez un ſage à un feſtin : par ſon ſilence moroſe ou ſes queſtions importunes il mettra le trouble dans la compagnie. Admettez-le dans un chœur : on dirait la danſe d'un chameau. Traînez-le aux jeux publics : ſa mine ſeule gênera le plaiſir des ſpectateurs, & ce ſage Caton ſera contraint de quitter le théâtre pour ne pouvoir renoncer à ſon ſourcil refrogné. Intervient-il dans une converſation ? C'eſt comme le loup de la Fable. Faut-il acheter, faire un contrat, en un mot, accomplir un de ces actes ſans leſquels la vie quotidienne ne peut ſe paſſer, vous diriez que ce ſage eſt une ſouche & non pas un homme : tellement il ne peut être bon à rien, ni pour ſa patrie, ni pour les ſiens, ſans doute parce qu'il eſt inhabile aux uſages communs & qu'il eſt directement oppoſé à l'opinion vulgaire & aux façons de vivre de tout le monde. En conſéquence, il s'attire une haine univerſelle par ſa différence ſi prononcée de ſentiments & de manières.

En effet, parmi les mortels où ne ſe trouve la Folie, ce ſont des fous qui agiſſent avec des fous. Si un ſeul homme veut y faire réſiſtance, je lui conſeillerai d'imiter Timon & d'émigrer dans quelque déſert pour y être ſeul à jouir de ſa ſageſſe. Mais, pour revenir à ce que j'avais établi,

MONTESION

MONTESION

quelle force a pu réunir en corps de cité les hommes primitifs ſi farouches & de pierre & de chêne, ſi ce n'eſt la flatterie? En effet, la lyre d'Amphion & d'Orphée ne ſignifie pas autre choſe. Qu'eſt-ce qui a fait rentrer dans l'harmonie civique la plèbe romaine, qui ſe portait déjà aux dernières entrepriſes? Eſt-ce une harangue philoſophique? Pas du tout. Non, c'eſt un apologue plaiſant & puéril ſur le ventre & les autres parties du corps. Le même ſuccès s'attacha au diſcours de Thémiſtocle ſur le renard & le hériſſon. Quel diſcours de ſage aurait produit l'effet de la biche inventée par Sertorius, de ſa ruſe drôlatique des queues de cheval ou des deux chiens du légiſlateur de Sparte? Et je ne dis rien de Minos & de Numa, qui, tous les deux par leurs inventions fabuleuſes gouvernèrent la ſottiſe de la multitude. Ce ſont de pareilles fadaiſes qui mettent en mouvement cette grande & groſſe bête, le peuple.

Et d'ailleurs, quelle ville a jamais reçu les lois d'un Platon ou d'un Ariſtote, ou les préceptes d'un Socrate? Quelle idée a perſuadé aux Décius de ſe vouer aux dieux mânes? Quel attrait a précipité Curtius dans l'abîme ſi ce n'eſt une vaine gloire, douce ſirène, mais à coup ſûr condamnée par nos ſages? Quoi de plus ſot, à leur dire, que de voir un candidat ſuppliant flatter le peuple, acheter ſa faveur par des diſtri-

MONTESION

butions, rechercher les applaudiſſements de tant d'imbéciles, ſe complaire à des acclamations, ſe faire porter en triomphe comme une image en ſpectacle au peuple, ſe guinder dans le Forum ſous les dehors d'une ſtatue d'airain? Ajoutez les titres, les ſurnoms, ajoutez les honneurs divins proſtitués à cette petite créature humaine; ajoutez dans les cérémonies publiques l'apothéoſe décernée même aux plus infâmes tyrans. Ce ſont pures folies, à la dériſion deſquelles ne ſuffirait pas un ſeul Démocrite. Qui peut le

MONTESION

nier? De cette ſource ſont nés les exploits des héros que tant d'hommes éloquents ont élevés juſqu'au ciel. C'eſt cette folie qui fait naître les villes; c'eſt elle qui fait ſubſiſter les empires, la magiſtrature, la religion, les conſeils, les tribunaux : la vie humaine, je ne crains pas de le dire, n'eſt qu'un jeu de la folie. Il en eſt de même des beaux-arts. Qu'eſt-ce qui a porté les hommes à imaginer tant de belles inventions pour les laiſſer à leurs deſcendants, ſi ce n'eſt la ſoif de la gloire ? Ces hommes vraiment fous ont cru que toutes ces veilles, toutes ces ſueurs étaient le digne prix de la gloire, qui n'eſt au fond que la plus grande des chimères. Mais, pendant ce temps, c'eſt à la Folie que vous devez toutes les douceurs de la vie, & ce qu'il y a de plus doux au monde, la jouiſſance de la ſottiſe d'autrui.

Après avoir donc revendiqué à mon honneur la vaillance & l'activité d'eſprit, que dirait-on ſi je revendiquais la prudence ? C'eſt mêler l'eau & le feu, me répondra-t-on. Eh bien, je crois que je réuſſirais dans cette prétention ſi vous m'accordez comme auparavant la complaiſance de vos oreilles.

Si la prudence conſiſte dans l'uſage des choſes, à qui revient l'honneur de ce ſurnom, au Sage qui n'entreprend rien en partie par vergogne, en partie par timidité, ou bien au ſot qui n'eſt

MONTESION

jamais détourné de rien par la vergogne qu'il ne connaît pas, ou par le péril qu'il ne ſait point peſer ? Le Sage ſe confine dans les livres des anciens, & il va chercher de pures arguties de mots. Le Fou en eſſayant, en affrontant tous les dangers, acquiert, ſi je ne me trompe, la vraie prudence. Homère, quoique aveugle, ſemble avoir vu tout cela quand il dit : « Le Fou a bien l'expérience du fait accompli. » En effet, deux choſes empêchent principalement l'homme de bien connaître les faits, la honte qui obſcurcit l'eſprit de fumée & la crainte qui, en montrant le péril, détourne de l'action. La Folie délivre de ces ſcrupules. Peu de gens comprennent à combien de profits mènent l'abſence de pudeur & l'audace effrénée. S'ils aiment mieux cette prudence qui ſe fonde ſur la ſaine appréciation des choſes, voyez, je vous prie, comme en ſont éloignés ceux qui ſe vantent de la poſſéder.

Et d'abord on ſait que toutes les choſes humaines, comme les Silènes d'Alcibiade, ont deux viſages oppoſés : à l'extérieur mortel, hideux, miſérable, infâme, ignorant, débile, ignoble, moroſe, hoſtile, ennemi, nuiſible ; à l'intérieur, tout le contraire ; ce dont vous vous apercevrez en ouvrant le Silène. Vous ſemble-t-il que je parle trop facilement, j'aurai recours, pour m'expliquer, à une Minerve de plus franche allure.

MONTESION

Pour tout le monde un monarque eſt riche & puiſſant. Mais ſuppoſez qu'il ne poſſède aucun des biens de l'eſprit, & que rien ne le contente, il ſera pauvre entre les pauvres. S'il ſe laiſſe entraîner par les vices, il devient un vil eſclave. Sur toute choſe on peut philoſopher de la même façon. Mais cet exemple me ſuffit. A quoi cela mène-t-il ? dira-t-on. Attendez. Si quelqu'un ſe jetait ſur un comédien en ſcène pour lui arracher ſon maſque & montrer ſon viſage réel aux ſpectateurs, ne troublerait-il pas toute l'économie de la pièce, & ne ſerait-il pas digne d'être chaſſé du théâtre à coups de pierres comme un furieux ? Cependant la chute des maſques ferait voir un ſpectacle nouveau : la femme ſe trouverait être un homme, l'éphèbe un vieillard, le roi un Dama, le dieu un homme de rien. Vouloir détromper les ſpectateurs, c'eſt bouleverſer toute la repréſentation ; les ſpectateurs ſe plaiſent à ce fard, à ces impoſtures.

Qu'eſt-ce d'ailleurs que la vie humaine ? une comédie dans laquelle chacun joue ſon rôle ſous un maſque étranger juſqu'à ce que le chorége les retire de la ſcène. Ce chorége fait ſouvent paraître le même acteur en différents équipages : celui qui naguère avait repréſenté un roi chargé de pourpre fait maintenant un eſclave en haillons. Fictions ſans doute, mais cette comédie ne ſe joue pas autrement.

MONTESION

Suppoſez un Sage tombé du Ciel, apparaiſſant & ſe mettant à crier : « Cet être que vous vénérez comme dieu & votre ſeigneur n'eſt pas un homme ; comme les bêtes, il eſt guidé par ſes paſſions. C'eſt un eſclave de dernier ordre qui ſert de nombreux maîtres & de bien vilains. » Suppoſez encore que ce Sage conſeille le rire à celui qui pleure la mort de ſon père en lui diſant que ce père a ſeulement ceſſé de mourir, la vie n'étant qu'une mort continuelle. Admettez qu'il ſe fâche contre tel autre glorieux de ſa généalogie, & qu'il l'appelle roturier, bâtard, ſous le prétexte qu'il s'eſt éloigné de la vertu, ſource unique de la nobleſſe. Imaginez enfin qu'il parle à tout le monde ſur le même ton : Qu'arrivera-t-il ? C'eſt que chez tout le monde il paſſera pour fou furieux. De même que rien n'eſt plus ſot qu'une ſageſſe à contre-temps, rien auſſi n'eſt plus imprudent qu'une prudence au rebours. Celui-là eſt dans un grand travers qui ne s'accommode pas au temps préſent, & ne veut pas paraître ſur le Forum, & ne ſe reſſouvient pas au moins de cette loi des banquets : « Bois ou va-t-en » & qui demande que la comédie ne ſoit plus comédie. Au contraire, il eſt de la vraie prudence, puiſque vous êtes homme tout comme les autres, de ne pas vouloir vous relever au-deſſus de la condition humaine, mais de diſſimuler avec la multitude ou de conſentir à

MONTESION

vous tromper avec vos ſemblables. N'eſt-ce pas de la folie ? dira-t-on. Pourquoi pas ? à la condition qu'on y voie l'intention de faire ſon perſonnage dans la comédie du monde.

Au reſte, dieux immortels, dois-je parler, dois-je me taire ? Mais pourquoi me taire ? Ce que je veux dire eſt plus vrai que la vérité. Il conviendrait ſans doute en pareil objet de faire deſcendre de l'Hélicon les Muſes que ſouvent les poëtes invoquent pour de minces bagatelles. Venez donc pour un moment, filles de Jupiter.

MONTESION

Je veux montrer que cette fameuſe Sageſſe, qu'on appelle la citadelle du bonheur, n'eſt abordable que ſous les auſpices de la Folie!

Je ſoutiens d'abord que toutes les paſſions ſe rapportent à la Folie; ne diſtingue-t-on pas le fou du ſage à ce que l'un eſt guidé par la paſſion, l'autre par la raiſon: voilà pourquoi les Stoïciens écartent du ſage toutes les paſſions comme des maladies. Cependant ces paſſions ſervent de pédagogues à ceux qui veulent entrer hâtivement dans le port de la Sageſſe; ce ſont pour tous les offices de la vertu comme autant d'aiguillons & de ſtimulants qui excitent à faire le bien. Et pourtant nous trouvons ici la proteſtation de ce fieffé ſtoïcien Sénèque qui retranche abſolument toute paſſion au ſage. Mais de cette façon il ne laiſſe même pas ſubſiſter l'homme dont il nous fabrique comme un dieu de nouvelle eſpèce qui n'a jamais exiſté, qui jamais n'exiſtera. A parler clair, c'eſt un homme de marbre qu'il a érigé ſous vos yeux, ſtupide & dépourvu de tout ſens humain. En conſéquence, que ces ſtoïciens jouiſſent de leur ſage & l'aiment ſans rival, & demeurent avec lui ſoit dans la cité de Platon, ou, s'ils le préfèrent, dans la région des idées, ou bien encore dans les jardins de Tantale. Tout autre ſe dépêcherait de fuir un pareil homme comme un monſtre, comme un ſpectre; il le prendrait en horreur comme ſourd

MONTESION

à tous les ſentiments de la nature, comme inſenſible à toutes les paſſions, à la pitié comme à l'amour, auſſi bien qu'une pierre rigide ou qu'un rocher de Paros, incapable de rien laiſſer échapper, de faire le moindre écart de ſa route, lynx vraiment formé pour tout pénétrer, tout tirer au cordeau, toujours implacable, content uniquement de ſoi-même, le ſeul riche, le ſeul bien portant, le ſeul roi, le ſeul libre, ſe croyant l'être unique en toute choſe, mais ne l'étant qu'à ſon propre jugement. Pour des amis, il s'en ſoucie peu; lui-même n'eſt l'ami de perſonne, il n'héſite même pas à traiter de haut les dieux & à condamner, à tourner en dériſion comme pure folie, tout ce qui ſe fait en ce monde. Voilà pourtant l'animal qu'on nous donne pour le type du ſage accompli. Et je vous le demande, ſi la choſe ſe décidait au vote, quelle cité voudrait d'un magiſtrat de cette ſorte, quelle armée d'un tel général ? quelle femme d'un mari de cette eſpèce ? quel maître de maiſon d'un pareil convive ? quel eſclave d'un maître ainſi conformé ? Mais qui ne préférerait le premier venu tiré de la plèbe la plus abjecte qui, étant fou, ſaurait ou commander ou obéir à des fous, qui fût du goût de ſes ſemblables, c'eſt-à-dire de la plupart des hommes, doux & honnête envers ſa femme, agréable à ſes amis, beau convive, commenſal accommodant,

MONTESION

enfin ne regardant rien d'humain comme lui devant être étranger ? Mais j'en ai aſſez de ce miſérable ſage. Paſſons donc aux autres avantages de la vie.

Si l'on regardait le genre humain comme d'un obſervatoire, ainſi que Jupiter le fait, ce dit-on, à combien de calamités trouvera-t-on la vie des hommes expoſée & ſujette ? Que de miſères, que d'ordures dès la naiſſance ! que de peines dans leur éducation ! que de mauvais traitements attachés à l'enfance ! que de travaux pour la jeuneſſe ! que de chagrins pour la vieilleſſe ! quelle dure néceſſité dans la mort ! enfin, pendant toute la vie, que de maladies les attaquent & que d'accidents les menacent ! & que d'incommodités pèſent ſur eux ! rien qui ne ſoit mêlé de fiel. Je ne dénombrerai même pas les maux que l'homme cauſe à l'homme, & qui ſont la pauvreté, la priſon, l'infamie, la honte, les tourments, les embûches, la trahiſon, les outrages, les procès, les perfidies. Ce ſerait vouloir compter le ſable. Par quels crimes les hommes ont-ils mérité toutes ces diſgrâces, quel divin courroux les a fait naître dans cet abîme de miſères ? ce n'eſt pas à moi de vous le dire pour le moment. Mais, pour qui voudra examiner ce problème, certes, les filles miléſiennes ne ſeront pas à blâmer, encore que leur exemple ſoit bien douloureux.

MONTESION

Mais quels hommes ont avancé leur mort par dégoût de la vie ? N'étaient-ce pas les voiſins de la Sageſſe ? Pour ne rien dire des Diogène, des Xénocrate, des Caton, des Caſſius, des Brutus, ce fameux Chiron, qui pouvait être immortel, de ſon propre mouvement déſira la mort. Vous voyez d'ici quelle ſerait la durée du genre humain ſi la Sageſſe ſe propageait; bientôt on aurait beſoin d'une autre argile, d'un autre Prométhée. Mais je viens entretenir les hommes dans l'ignorance, dans l'inſouciance, parfois dans l'oubli des maux, d'autres fois dans l'eſpérance des biens ; je mêle aux voluptés quelque peu de mon miel, & j'allége ainſi leurs miſères. Auſſi ne ſe complaiſent-ils pas à quitter la vie, même quand la trame des Parques eſt terminée & que la vie les abandonne; moins ils ont ſujet de reſter en ce monde, plus ils s'attachent à la vie; tant s'en faut que le dégoût de l'exiſtence les atteigne. C'eſt bien à moi que l'on doit de voir des vieillards âgés comme Neſtor & qui n'ont même plus apparence humaine, bégayant, radotant, édentés, chenus, chauves, ou, pour les décrire dans le ſtyle d'Ariſtophane, ſordides, courbés, rugueux, glabres, la bouche vide, le menton défaillant, & qui pourtant font encore leurs délices de la vie, & qui jouent aux jeunes gens, au point l'un de teindre ſa blanche chevelure, l'autre de diſſimuler ſa calvitie ſous une

MONTESION

perruque, cet autre d'uſer de dents priſes peut-être à quelque pourceau, ce dernier de mourir d'amour pour une jeune fille & de dépaſſer les jeunes gens par ſes galantes inepties. Et l'on voit ces vieilles caboches, ces vieilles ruines prendre une jouvencelle pour femme, ſans dot & deſtinée à faire le plaiſir des autres, & cela ſi fréquemment qu'on en fait preſque un ſujet de louanges. Mais voici un ſpectacle plus divertiſſant. Remarquez ces vieilles femmes à demi-mortes de décrépitude, tellement cadavéreuſes

MONTESION

qu'elles ſemblent revenir des enfers, & qui pourtant ont toujours à la bouche ces mots : « la lumière eſt bonne », & qui ſont encore de vraies chèvres, & qui font les chèvres, comme diſent les Grecs, & prennent à gages un Phaon quelconque. Les voyez-vous plâtrer leur viſage de fard, ne jamais quitter leur miroir, s'épiler, étaler des mamelles flétries & ridées, & par un glouſſement tremblotant ſolliciter un déſir qui languit, & boire à fréquentes repriſes, & ſe mêler aux chœurs des jeunes filles & écrire des lettres d'amour. Tout le monde ſe moque de ces vieilles qui ſont très-folles en vérité; mais elles ont leur propre approbation, & plongées dans les délices, tout imprégnées de miel, elles ſont heureuſes par mes bienfaits.

Or, je demande à ceux qui les tournent en riſée s'il ne vaut pas mieux être fou & vivre dans les délices que d'aller chercher une poutre pour ſe pendre. Cependant cette infamie que le vulgaire attache aux amours féniles cauſe peu de ſouci à mes Fous qui ne ſentent pas ce mal, ou qui, s'ils le ſentent, n'en tiennent pas compte. Qu'un rocher tombe ſur la tête, voilà ce qui s'appelle un mal; mais la honte, l'infamie, les opprobres, les malédictions, tout cela ne bleſſe qu'autant qu'on en ſouffre. Là où il n'y a pas reſſentiment, le mal n'exiſte point. Qu'importe ſi tout le public vous ſiffle, pourvu

MONTESION

que vous vous applaudiſſiez. Et c'eſt à la Folie que l'on doit ce réſultat. Mais je crois entendre ſe récrier les philoſophes : c'eſt miſère, diſent-ils, que d'appartenir à la Folie, en proie à l'erreur, à la déception, à l'ignorance; point du tout, c'eſt être homme. Je ne vois donc pas pourquoi vous traitez mes Fous de miſérables! N'êtes-vous pas nés, formés, élevés comme eux ? Croyez-moi, c'eſt le ſort commun de l'eſpèce.

Il n'y a rien de miſérable quand on reſte dans ſon état naturel, à moins que vous ne

MONTESION

vouliez plaindre l'homme de ne pouvoir voler comme les oiſeaux, marcher à quatre pattes avec les autres animaux, être orné de cornes comme les taureaux. Auſſi bien déclarerez-vous malheureux un beau cheval parce qu'il n'aura pas appris la grammaire & ne mangera point de gâteaux, malheureux un taureau parce qu'il eſt impropre à la paleſtre. Ainſi, comme un cheval ignorant de la grammaire n'eſt pas malheureux, de même le fou n'eſt point malheureux non plus, vu que la Folie lui eſt naturelle. Mais ces diſputeurs me pourſuivent. L'homme, diſent-ils, a le privilége de connaître les ſciences & les arts, & il s'en ſert pour ſuppléer par ſon eſprit au défaut de la nature. Comme s'il était vraiſemblable que la nature qui a veillé avec tant de ſollicitude ſur le moindre moucheron, ſur les herbes & ſur les fleurs, ſe ſoit endormie pour l'homme ſeul, comme s'il avait beſoin de ces arts que Theut, mauvais génie du genre humain, inventa pour ſa plus grande perte; arts qui ſont bien loin de contribuer à ſa félicité, car ils lui ſont vraiment nuiſibles, & c'eſt le ſeul bénéfice de leur invention, comme le dit à ce ſujet dans Platon ce roi ſi ſagace.

Les arts ſont entrés dans le monde avec les autres fléaux de la vie humaine, trouvés par ces auteurs d'où proviennent tous les maux : je veux dire les démons qui ont tiré leur nom de

MONTESION

la ſcience même. A l'abri de tout cela, dans l'âge d'or, vivait une race ſimple qui ne connaiſſait pas les arts & que guidait le ſeul inſtinct de la nature. En effet, qu'était-il beſoin de grammaire, quand tous avaient la même langue, & qu'on ne parlait que pour ſe faire comprendre ? Quel beſoin de la dialectique quand il n'y avait aucune diſpute entre gens qui s'entendaient ? Quel beſoin de la rhétorique, quand perſonne ne cherchait d'affaire aux autres ? A quoi bon la ſcience des lois quand les mauvaiſes mœurs étaient inconnues, qui ſans aucun doute ont donné naiſſance aux bonnes lois ? D'ailleurs, ces mortels primitifs étaient trop religieux pour vouloir ſcruter avec une curioſité ſacrilége les arcanes de la nature, la meſure des aſtres, leurs mouvements, leurs effets, les cauſes myſtérieuſes des choſes ; ils croyaient qu'il n'était pas permis à l'homme de vouloir dépaſſer ſa condition par la ſcience. Quant à la démence de rechercher ce qui eſt au delà du Ciel, elle ne leur venait même pas à l'eſprit.

Cependant l'innocence de l'âge d'or déclinant peu à peu, d'abord de mauvais génies inventèrent les arts, mais encore en petit nombre & admis par peu de gens. Mille autres furent plus tard trouvés par la ſuperſtition des Chaldéens & par l'oiſive légèreté des Grecs, véritables ſupplices pour les eſprits, à tel point qu'une

MONTESION

ſeule grammaire ſuffit abondamment pour l'éternel tourment d'une vie entière. Pourtant, parmi tous ces objets d'étude, les plus appréciés ſont ceux qui ſe rapprochent le plus du ſens commun, c'eſt-à-dire de la Folie. Les théologiens crient famine, les phyſiciens meurent de froid, les aſtrologues ſont tournés en dériſion, on mépriſe les dialecticiens. Exceptons le médecin qui, à lui ſeul, en fait autant que les autres. Et encore dans cette profeſſion, plus un homme eſt ignorant, hardi, téméraire, plus il eſt eſtimé

MONTESION

des grands au beau collier. Cependant qu'eſt-ce que la médecine, ſurtout comme on l'exerce aujourd'hui, ſinon une dépendance de la flatterie, non moins aſſurément que la rhétorique.

Après les médecins viennent les légiſtes, & je ne ſais s'ils ne devraient pas marcher en premier : car ſans avoir à me prononcer moi-même, leur profeſſion eſt moquée de tous les philoſophes comme ſi c'était la ſcience des ânes. Et pourtant ce ſont ces ânes dont l'arbitrage décide les plus grandes & les plus petites affaires. Ce ſont eux qui accroiſſent les propriétés territoriales, tandis que le théologien, ayant retourné la divinité dans tous les ſens, eſt réduit à manger des lupins & à faire aux punaiſes & à la vermine une guerre aſſidue.

Bienheureux donc les arts qui ont plus de rapport avec la Folie! Heureux encore plus ceux qui ont jugé à propos de s'abſtenir de tout commerce avec les ſciences & de ſuivre uniquement pour guide la nature qui n'eſt défectueuſe en rien, à moins que nous ne voulions franchir l'enceinte de la deſtinée humaine. La nature hait le fard, & tout ce qu'elle produit ſans artifice vient le plus heureuſement. Ne voyez-vous pas, que parmi toutes les eſpèces d'animaux, celles-là ſont les plus heureuſes qui vivent ſans être ſoumiſes à aucune diſcipline, ſans avoir d'autre maître que la nature? Qu'y a-t-il de plus

MONTESION

heureux ou de plus admirable que les abeilles ? Elles ne poſſèdent même pas tous les ſens du corps. L'architecture a-t-elle rien trouvé d'analogue à leur art de conſtruire ? Et quel philoſophe a jamais établi une république auſſi bien ordonnée ? Le cheval, au contraire, participant des ſens de l'homme & vivant dans ſa ſociété, le cheval prend auſſi ſa part des miſères humaines. En effet, ſenſible à la honte d'être vaincu dans une bataille, il bat des flancs & cherche le triomphe; il eſt frappé & avec ſon cavalier mord la pouſſière. Je ne rappellerai pas les mors les plus raides, les éperons pointus, la priſon de l'écurie, les fouets, les bâtons, les liens, le cavalier, en un mot toute cette tragédie de la ſervitude à laquelle il s'eſt ſpontanément ſoumis, voulant imiter les grands perſonnages & ſe venger plus ſûrement de ſon ennemi. Combien préférable l'exiſtence des mouches & des petits oiſeaux qui vivent facilement d'après l'inſtinct de la nature, autant que le permettent les embûches des hommes. Si jamais enfermés en cage les oiſeaux s'habituent au langage humain, on ne ſaurait croire combien ils perdent de leurs dons matériels : tellement ce qui provient de la nature eſt ſupérieur de toute façon à ce que l'art eſt venu farder.

Ainſi je ne louerai jamais aſſez ce Pythagore métamorphoſé en coq : à lui ſeul il avait été

MONTESION

toutes choſes, philoſophe, homme, femme, roi, ſimple particulier, poiſſon, cheval, grenouille, je crois même éponge, & pourtant il déclara l'homme le plus malheureux des animaux; ſans doute parce que tous les autres êtres ſe contentaient de leurs limites naturelles, tandis que l'homme ſeul eſſayait de franchir les bornes de ſa condition. D'ailleurs, entre les hommes il préférait de beaucoup les ſimples aux doctes & aux grands. Et ce fameux Gryllus ne fut-il pas plus ſage qu'Ulyſſe fertile en ruſes quand il

MONTESION

aima mieux grogner dans une auge que de retourner avec ſon chef s'expoſer à tant de miſères ? Homère me paraît dans le même eſprit : en effet, cet inventeur des fables qui appelle tous les hommes miſérables ou malheureux, ſouvent déſigne du terme d'infortuné ſon Ulyſſe dont il a fait le modèle du Sage! Jamais il ne nomme ainſi Pâris ou bien Ajax, ou même Achille. Et pourquoi ? C'eſt que ce ſubtil artiſan de ruſes ne faiſait rien ſans le conſeil de Pallas, & qu'il était trop ſage, trop éloigné de l'inſpiration de la nature ?

Ainſi parmi les mortels, les plus loin du bonheur ſont ceux qui s'adonnent à la ſageſſe, doublement Fous, d'abord parce qu'ils ſont hommes & qu'ils oublient pourtant leur condition, en imitant la vie des dieux, & qu'à l'exemple des géants ils font la guerre à la nature avec les machines de la Science. Auſſi les moins miſérables, à mon avis, ſont bien ceux qui ſe rapprochent le plus de l'intelligence des bêtes & de leur folie, & qui ne font rien au delà de l'homme. Faiſons-en l'expérience non avec le raiſonnement des ſtoïciens, mais à l'aide d'un exemple quelconque. Par les dieux immortels ! eſt-il rien de plus heureux que ces hommes ordinairement appelés fous, inſenſés, fats, inſipides, beaux ſurnoms à mon avis ? Je dirai une choſe, à première vue ridicule & abſurde, mais cependant

MONTESION

vraie entre toutes : d'abord les Fous ſont exempts de la crainte de la mort, ce qui n'eſt point un mal médiocre, ils ſont exempts auſſi des tortures de la conſcience; ils ne ſont pas effrayés par les contes de revenants; ils ne redoutent point les ſpectres & les lémures; ils ne ſont point tourmentés par la crainte des maux imminents; ils ne ſont point tenus en ſuſpens par l'eſpérance des biens futurs. En ſomme, ils ne ſont pas déchirés par les mille ſoucis auxquels cette vie eſt en proie. Ils ne connaiſſent ni la honte, ni la crainte, ni l'intrigue, ni l'envie, ni l'amour. Enfin, ils ſe rapprochent encore plus de la ſtupidité des brutes, ils ne péchent même pas, d'après l'autorité des théologiens. Je voudrais te voir peſer, ô ſage inſenſé, tous les ſoucis qui nuit & jour déchirent ton eſprit; mets en un ſeul tas tous les déſagréments de ta vie, & alors ſeulement tu comprendras à combien de maux j'ai ſouſtrait ma clientèle. Ajoute que les Fous non-ſeulement ſont toujours à ſe réjouir, à jouer, à chantonner, à rire; de quelque côté qu'ils ſe tournent, ils apportent avec eux la volupté, le badinage, le jeu, le rire, comme ſi l'indulgence des dieux leur avait donné la miſſion d'égayer la triſteſſe de la vie humaine. Il en réſulte que, ſi les hommes ont les uns pour les autres des ſentiments bien divers, quand il s'agit des Fous, ils les reconnaiſſent tous également pour leur

MONTESION

appartenir, ils les recherchent, ils les cultivent, ils les embraſſent, ils les ſecourent en cas d'accident; bref, ils leur permettent de tout dire, de tout faire. Perſonne ne cherche à leur nuire, ſi bien que les bêtes fauves elles-mêmes s'abſtiennent de leur porter atteinte, comme par un ſentiment naturel de l'innocence. Ils ſont en effet ſacrés aux dieux, à moi ſurtout, & c'eſt bien pour cela qu'on leur rend un légitime honneur.

Ne voyez-vous pas mes Fous être chers aux plus grands rois, de telle façon que certains princes ne peuvent ſans eux ni prendre leurs repas, ni marcher, ni même vivre une heure? Ils ne ſont pas longtemps à préférer leurs ſoi-diſant inſipides à ces Sages moroſes auxquels ils accordent pourtant une part de leurs faveurs. D'où cette préférence? la choſe ne me paraît ni obſcure, ni étonnante : ces Sages, en effet, ne préſentent rien que de triſte aux regards des princes, &, forts de leur doctrine, ils ne craignent pas d'égratigner ces tendres oreilles des grands avec une vérité mordante; les Fous, au contraire, donnent aux rois les ſeules choſes qu'ils déſirent, les jeux, les ris, les ſaillies, les tranſports d'hilarité. Notez, en paſſant, ce privilége des bouffons, privilége qui n'eſt pas à dédaigner, d'être les ſeuls à uſer de franchiſe & à pouvoir dire le vrai. Or, quoi de plus eſti-

MONTESION

mable que le vrai? Bien qu'un proverbe d'Alcibiade, dans Platon, attribue la vérité au vin, cependant toute cette gloire m'eſt due particulièrement, même au témoignage d'Euripide, dont il nous reſte ce célèbre dicton: « Ce fou dit des choſes folles! » Tout ce que le Fou peut avoir dans le cœur, il l'exprime ſur le viſage & il le découvre par ſes paroles. Mais les Sages ont deux langues, au ſentiment du même Euripide: l'une dit le vrai, l'autre ne dit que les choſes qu'ils jugent convenables & opportunes. C'eſt

MONTESION

leur office de tourner le noir en blanc, & avec la même bouche de ſouffler le chaud & le froid, & d'avoir une penſée dans le cœur, une autre ſur les lèvres.

Auſſi bien, au ſein d'un ſi grand bonheur, que ces princes me paraiſſent malheureux ! Ils ne ſavent d'où entendre la vérité; ils ſont forcés d'avoir des flatteurs pour amis. Mais me dira-t-on, les oreilles princières abhorrent la vérité, & c'eſt pour cette cauſe qu'ils fuient les ſages, dans la crainte de trouver un homme trop indépendant qui leur diſe le vrai plutôt que l'agréable. Les choſes ſont pourtant ainſi : la vérité eſt odieuſe aux rois. Mais auſſi c'eſt bien l'habitude & l'honneur de mes Fous de faire entendre aux princes non-ſeulement la vérité, mais les paroles les plus offenſantes, au grand plaiſir de ces derniers. Si bien que les mêmes paroles, qui, partant de la bouche d'un philoſophe, feraient un crime capital, venant d'un bouffon engendrent un incroyable plaiſir. C'eſt que la vérité a le don de charmer, quand il ne s'y mêle rien qui bleſſe. Mais ce don n'eſt accordé par les dieux qu'aux ſeuls Fous. C'eſt pour les mêmes cauſes que les femmes ſe plaiſent particulièrement avec cette eſpèce d'hommes, vu qu'ils ſont de nature très-enclins aux bagatelles & au plaiſir aimable. Auſſi tout ce qu'elles font avec de pareilles gens, fût-ce même un peu trop

MONTESION

ſérieux, elles l'interprètent comme paſſe-temps, comme badinage; car ce ſexe eſt fort ingénieux, ſurtout pour couvrir ſes petites eſcapades.

Ainſi, pour revenir au bonheur des Fous, c'eſt avec beaucoup d'agrément qu'ils paſſent leur vie, ſans crainte de la mort, ſans même la ſentir; ils vont d'ici tout droit aux champs Elyſiens pour y divertir par leurs gentilleſſes le loiſir des âmes pieuſes. Et maintenant comparons la deſtinée de n'importe quel ſage avec le ſort de ce bouffon. Imaginez un modèle de

MONTESION

ſageſſe à lui oppoſer, un homme qui a paſſé dans l'étude approfondie toute ſon enfance, toute ſon adoleſcence, & qui a perdu la meilleure partie de ſon exiſtence dans les veilles, les ſoucis, les labeurs, & qui, dans tout le reſte de ſa vie, n'a pas même goûté à la coupe de la volupté, toujours économe, pauvre, triſte, farouche, inique & dur pour lui-même, fâcheux & odieux aux autres, accablé de pâleur, de maigreur, d'infirmités, de chaſſies, vieux & chauve bien avant le temps, & mort avant d'avoir quitté la vie. En effet, qu'importe l'époque de la mort pour cet homme qui n'a jamais vécu? Vous avez là un beau type du Sage.

Mais voici les grenouilles du portique toutes à glapir après moi. Rien de plus malheureux que la fureur, ſi on les écoutait. Une inſigne folie ſerait voiſine de la fureur ou la fureur elle-même. Qu'eſt-ce en effet d'être furieux ſinon d'avoir l'eſprit de travers? Mais ce ſont ces ſtoïciens qui mettent tout de travers. Détruiſons leur ſyllogiſme avec l'aide des Muſes. Socrate nous apprend, par l'intermédiaire de Platon, qu'on diſtinguait autrefois deux Vénus & deux Cupidons; de même il convenait à ces dialecticiens de diſtinguer la fureur de la fureur s'ils voulaient paſſer eux-mêmes pour des gens ſenſés. En effet, toute fureur n'eſt pas malheureuſe; autrement Horace n'aurait pas dit :

MONTESION

« Quelle eſt cette aimable fureur qui ſe joue de moi ? » Platon n'eût pas compté parmi les premiers biens de la vie la fureur des poëtes, des devins & des amants, & la Sibylle n'eût pas qualifié de furieux les travaux d'Énée. C'eſt qu'il y a deux genres de fureur : l'une qui vient des enfers & que nous envoient les terribles vengereſſes, toutes les fois que déchaînant leurs ſerpents, elles lancent dans le cœur de l'homme ou l'ardeur guerrière, ou la ſoif inſatiable de l'or, ou une paſſion déshonorante & coupable, ou le parricide, ou l'inceſte, ou le ſacrilége, ou toute autre peſte du même genre, ou qu'avec leurs torches elles pourſuivent l'eſprit criminel & tourmenté par le remords.

Mais il eſt une toute autre fureur qui vient de moi, & que les hommes devraient avant tout ſouhaiter. Elle ſe produit toutes les fois qu'une douce erreur de l'eſprit nous délivre de ſoins anxieux & nous enchante de nombreuſes voluptés. Auſſi bien dans une de ſes lettres à Atticus, Cicéron invoqua cette erreur de l'eſprit comme le grand bienfait des dieux qui le pourrait rendre inſenſible à tous ſes maux. Il ne penſait pas autrement, cet Argien qui pouſſait ſi loin cette aimable fureur que tous les jours il allait au théâtre, où il s'aſſeyait tout ſeul, riant, applaudiſſant, donnant les ſignes de la joie, croyant qu'on y jouait d'étonnantes tragédies

MONTESION

quand on n'y jouait rien du tout, & d'ailleurs dans tous les autres offices de la vie, honnête homme à la façon commune, bon ami, mari complaiſant, maître indulgent pour ſes eſclaves, incapable de s'emporter pour un cachet rompu mal à propos. Ses parents, à force de drogues, le guérirent de ſa maladie; revenu au bon ſens, il apoſtrophe ſes amis de cette manière : « Qu'avez-vous fait ? vous m'avez tué, vous ne m'avez pas ſauvé certes en m'enlevant cette voluptueuſe illuſion, en m'arrachant de force la délicieuſe erreur de mon imagination ! » Et cet homme avait cent fois raiſon. Les vrais Fous, les gens à qui l'ellébore faiſait le plus beſoin, c'était bien ceux qui chaſſaient à grand renfort de potions une ſi heureuſe, une ſi agréable fureur.

D'ailleurs, il eſt un point que je n'ai pas encore réſolu : Doit-on gratifier du nom de folie toute eſpèce d'erreur des ſens ou de l'intelligence ? Si quelqu'un ayant mauvaiſe vue prend un mulet pour un âne, ſi quelqu'un admire des vers mal faits comme une œuvre ſavante, il nous paraîtra vraiment fou. Si, de même, un homme eſt victime d'une erreur non plus des ſens mais de l'intelligence, erreur continuelle & contraire à toutes les idées reçues, il paraîtra petit-couſin de la Folie : tel celui qui, en entendant un âne braire, s'imaginerait ouïr d'admirables ſymphoniſtes, ou bien un pauvre

MONTESION

de baſſe extraction qui ſe croirait Créſus, roi de Lydie. Mais pour ce genre de folie, ſi d'ordinaire il tend à la volupté, il ne cauſe pas un médiocre agrément à ceux qui y ſont ſujets, à ceux auſſi qui en ſont témoins, & pourtant leur folie n'eſt pas la même. En effet, cette ſorte de délire eſt bien plus répandue que le vulgaire ne l'eſtime. Le Fou ſe moque du Fou; ils s'adminiſtrent un divertiſſement réciproque, & même il n'eſt pas rare de voir le plus fou des deux rire le plus franchement. Il n'en eſt que plus heureux, étant plus inſenſé, pourvu qu'il s'attache au genre de folie qui nous eſt propre, genre ſi vaſte d'ailleurs que je ne ſais pas ſi dans toute l'eſpèce humaine on peut trouver un homme ſage à toute heure & ſur qui la folie n'ait quelque priſe.

Où eſt la nuance? Celui qui, voyant une citrouille, s'imagine voir une femme, eſt traité de fou, parce que cette erreur n'eſt pas fréquente. Mais celui qui, partageant ſa femme avec le genre humain, ſe figure être l'époux d'une triple Pénélope, & s'applaudit de ſon ſort, heureux de ſon illuſion, alors perſonne ne l'appelle fou, ſans doute parce que cette illuſion n'eſt pas rare chez les maris. Il faut mettre dans la même catégorie ceux qui mépriſent tout en dehors de la chaſſe & diſent reſſentir une incroyable volupté quand ils entendent le ſon

MONTESION

affreux des cors ou les jappements des chiens. Même quand ils ſentent l'odeur des excréments de ces bêtes, ils croient flairer de la cinnamome. Et quelles délices pour eux quand ils aſſiſtent à la curée des fauves! On laiſſe à la canaille les bœufs & les moutons à déchirer; les bêtes ſauvages à dépecer ſont morceaux de nobles. Voyez ce chaſſeur qui, tête nue, genoux en terre, prend un glaive deſtiné pour cet office, & avec des geſtes déterminés, dans un ordre preſcrit, tranche des membres déſignés comme s'il s'agiſſait d'un rite. Ainſi que pour une cérémonie nouvelle & ſacrée, la troupe ſilencieuſe & attentive l'entoure en l'admirant, & pourtant elle a vu plus de mille fois ce ſpectacle. Celui qui a la bonne fortune de goûter à cette proie s'en tient honoré comme d'un quartier de nobleſſe. Auſſi tous ces chaſſeurs, bien qu'ils tirent pour tout avantage de cette pourſuite aſſidue des bêtes fauves, de devenir fauves eux-mêmes, ſe figurent mener une vie royale.

Je leur aſſimilerais volontiers ces bâtiſſeurs enragés qui ſans ceſſe paſſent du rond au carré ou du carré au rond. Aucune trêve, aucune limite à leur manie, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits à la dernière détreſſe & qu'il ne leur reſte plus ni toit pour les loger ni pain pour les nourrir. Qu'ont-ils donc gagné? ſinon d'avoir paſſé quelques années dans les plus vives délices.

MONTESION

MONTESION

J'en rapprocherais volontiers ces alchimiſtes qui, toujours pleins de nouveaux ſecrets, ne viſent qu'à confondre & mêler les eſpèces, & ſont comme à l'affût, & ſur terre & ſur mer, d'une quinteſſence chimérique. L'eſpoir emmiellé les capte ſi doucement que rien ne les rebute, travaux, dépenſes, merveilleuſes inventions, pour aboutir à ſe tromper, à ſe créer une aimable impoſture, juſqu'au moment où, tout étant conſumé, ils n'ont plus même de quoi ſe dreſſer un petit fourneau. Ils ne ceſſent pas pourtant de ſonger leurs ſonges flatteurs & d'exciter les autres à la pourſuite des mêmes félicités. Ont-ils perdu toute eſpérance, il leur reſte cette penſée conſolatrice qu'avoir rêvé le grand eſt déjà une ſatisfaction. Ce qu'ils accuſent, c'eſt la brièveté de la vie comme inſuffiſante pour la grandeur de leur entrepriſe.

Venons aux joueurs de profeſſion : j'héſite quelque peu à les faire entrer dans ma confrérie. Mais pourtant le ſpectacle qu'ils donnent eſt plein de déraiſon & de folie, toutes les fois que nous les voyons tellement attachés à leur jeu qu'à peine ont-ils entendu le bruit des dés, ils ſentent leur cœur bondir & palpiter. Enſuite, comme dans l'eſpérance continue de gagner ils perdent tous leurs biens, ainſi qu'en un naufrage où leur vaiſſeau vient ſe briſer ſur l'écueil du jeu, écueil plus formidable que Malée, & que

MONTESION

de ce naufrage ils ſe ſont échappés à peine & tout nus encore, ils aiment mieux frauder avec qui que ce ſoit qu'avec leur gagnant, pour ne pas paſſer pour des gens ſans foi.

Et que dirai-je de ces vieillards qui preſque aveugles jouent encore avec des lunettes ? qu'une bonne goutte leur briſe les doigts, ils loueront un remplaçant jetant pour eux les dés ſur la tour. Charmant exercice, ſi ce n'eſt qu'un tel jeu a coutume de dégénérer en rage, & par là relève des Furies & non de ma dépendance.

MONTESION

Je ramènerais à la même farine tous ceux qui ſe plaiſent aux inventions fabuleuſes, aux prodigieux menſonges, ſoit pour les ouïr, ſoit pour les raconter, & qui ne ſe raſſaſient jamais de pareilles fauſſetés, telles que ſpectres, lémures, larves, enfers, & autres viſions du même genre; plus toutes ces choſes ſont éloignées de la vérité, plus ils y croient avec complaiſance, & en flattant leurs propres oreilles comme d'un doux chatouillement. Cependant toutes ces balivernes ne ſervent pas ſeulement à diſtraire leurs ennuis, elles tendent à des profits très-matériels, ſurtout avec l'aide & des ſacrificateurs & des ſermonnaires.

Autres ſuperſtitieux encore ceux qui ſe mettent en tête telle croyance inſensée mais qui les enchante! Si par exemple ils ont pu voir une image peinte ou une ſtatue de bois de leur ſaint Chriſtophe, aſſez ſemblable à Polyphème, ils comptent bien ne point périr ce jour-là : le ſoldat qui invoque ſainte Barbe avec des paroles rituelles doit revenir ſain & ſauf de la guerre; ſupplie-t-on Eraſme de la même façon, à des jours fixes, avec des prières déterminées, on s'imagine devenir riche à courte échéance. Ils ont trouvé dans ſaint Georges un Hercule, un autre Hippolyte. Voyez-les adorer, ou peu s'en faut, le cheval du ſaint pieuſement orné de colliers & de boutons, s'acquérir auprès de lui ſans

MONTESION

ceſſe de nouveaux mérites par de petits préſents, jurer par ſon caſque, ce qui pour eux eſt un ferment ſouverain. Paſſerai-je ſous ſilence ces gens qui ſe contentent avec des fauſſes rémiſſions de leurs crimes & meſurent comme à la clepſydre les eſpaces du Purgatoire, ſa durée en ſiècles, en années, en mois, en jours, en heures, comme ſur une table de géométrie, ſans laiſſer aucune erreur de calcul? Omettrai-je ceux qui, s'appuyant ſur des petites marques de dévotion, des formules de prières, qu'un pieux impoſteur

MONTESION

a inventées comme des pratiques de magie, ſoit par extravagance, ſoit par repréſentation, ſe promettent tout en ce monde, richeſſes, honneurs, plaiſirs, ſatisfactions ſenſuelles, bonne & conſtante ſanté, longue vie, verte vieilleſſe, enfin ſéjour céleſte auprès du Chriſt? Encore ne veulent-ils obtenir ce ſéjour que le plus tard poſſible, c'eſt-à-dire quand les délices de cette vie à leur grand regret & malgré leur acharnée réſiſtance les auront quittés; car c'eſt alors ſeulement qu'ils veulent voir arriver les délices du Ciel.

Ainſi, grâce à ces indulgences, un trafiquant, un ſoldat, un juge n'ont qu'à jeter un denier, pris ſur tant de rapines, & ils s'imagineront avoir purgé le marais de Lerne de leur vie, & ils croiront que tant de parjures, de débauches, d'ivrogneries, de rixes, de meurtres, d'impoſtures, de perfidies, de trahiſons peuvent être rachetés, comme dans une ſtipulation, & tellement rachetés qu'il leur eſt permis de recommencer une nouvelle période de crimes. Qu'y a-t-il de plus fou, par ſuite de plus fortuné, que ces dévots qui ſe figurent, en répétant tous les jours ſept verſets des Pſaumes, s'aſſurer la ſuprême béatitude? Et pourtant ces verſets magiques, c'eſt un démon qui les a inventés, démon ſpirituel, mais plus préſomptueux que fin; car il les indiqua, dit-on, à ſaint Bernard,

MONTESION

dans lequel il trouva ſon maître. Ce ſont bien de grandes folies, de ſi grandes, que j'en rougis preſque, & pourtant elles ont l'approbation, non pas ſeulement du vulgaire, mais des profeſſeurs en religion.

Puiſque nous en ſommes ſur ce point, chaque région n'invoque-t-elle pas ſon patron, ſon ſaint particulier? à chacun des bienheureux on attribue des fonctions ſpéciales : l'un guérit du mal de dents, l'autre aſſiſte les femmes en couches, cet autre fait recouvrer ce qu'on a volé,

MONTESION

tel autre ſauve du naufrage ou protége les troupeaux. De même pour tout le reſte, car l'énumération en ſerait trop longue. Il y a des ſaints dont le crédit a plus de valeur, principalement la Vierge, mère de Dieu, à qui le vulgaire attribue plus de puiſſance qu'à ſon Fils. Or, ce que demandent ces hommes aux ſaints, n'eſt-il pas auſſi du reſſort de la Folie? Songez-y, parmi tant d'ex-voto dont vous voyez remplis les murs des temples & leur voûte même, a-t-on jamais vu un témoignage d'une guériſon de la folie, de la métamorphoſe d'un inſenſé en ſage? L'un s'eſt échappé à la nage; l'autre a ſurvécu à la rage d'un ennemi; tel autre, au milieu du combat, dans le fort de la mêlée, a pu s'enfuir avec autant de bonheur que de courage. Celui-ci, mis en croix, a été détaché de la potence par la faveur d'un ſaint ami des larrons, & a pu recommencer à ſoulager les gens trop ſurchargés de richeſſes. Celui-là s'eſt évadé après avoir rompu ſa priſon. Un autre, au grand courroux du médecin, eſt revenu de ſa fièvre. L'un a trouvé dans le poiſon un remède & non la mort, au vif déplaiſir de ſa femme, qui voit ſa peine & ſes frais perdus; l'autre, malgré ſa voiture verſée, a ramené ſes chevaux ſans atteinte; celui-ci, écraſé ſous des ruines, a ſurvécu à un tel accident; celui-là enfin, pris ſur le fait par un mari, a pu s'en tirer.

MONTESION

Perſonne, vous le comprenez, ne fait d'actions de grâces pour la délivrance de la folie. Il eſt ſi doux d'être fou, que les mortels éloignent de leurs vœux toutes les autres conditions plutôt que la folie même; mais, vais-je m'aventurer ſur cette mer de ſuperſtition? Non! quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer, je ne ſaurais dérouler toutes les eſpèces de la ſottiſe, dénombrer tous les noms de la Folie : tant le chriſtianiſme eſt altéré par ces extravagances ; néanmoins le clergé n'a pas

MONTESION

honte de les admettre & de les entretenir, n'ignorant pas combien ſes gains en ſont accrus.

Cependant, ſi quelque ſage odieux ſe levait & ſe mettait à dire : « Vous ferez une bonne fin à condition que vous commencerez par bien vivre. Vous racheterez vos péchés en ajoutant à votre pièce de monnaie la haine ſincère de vos fautes, les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes &, en un mot, la converſion. Vous n'obtiendrez les faveurs de tel ou tel ſaint qu'en imitant ſa vie. » Si ce moraliſte faiſait entendre un ſemblable langage, voyez de quel état heureux il tirerait les mortels, pour les ramener au trouble & au chagrin !

Je réclame pour la confrérie des fous ceux qui, de leur vivant, ſe ménagent une pompe funèbre, qui même y mettent tant de minutie qu'ils en inſcrivent nominativement toutes les torches, tous les gens en noir, tous les chantres, tous les acteurs gagés du deuil qu'ils veulent à leurs funérailles, comme s'ils devaient avoir quelque ſatisfaction perſonnelle de ce ſpectacle, ou, après leur mort, rougir de ce qui pourrait manquer en magnificence à leur enfouiſſement ; ils y donnent autant de ſoins que s'ils avaient en qualité d'édiles à diſpoſer des jeux publics ou un banquet. Malgré mon déſir de me hâter, je ne puis cependant paſſer ſous ſilence ces gens qui, ne différant en rien

MONTESION

du plus vil artiſan, ſe flattent prodigieuſement d'un vain titre de nobleſſe. L'un rapporte ſa race à Enée, l'autre à Brutus, cet autre à Arthur. De toutes parts, ils montrent des images d'ancêtres peintes & ſculptées. Ils comptent leurs aïeux & leurs biſaïeux, & ils rappellent des noms antiques, lorſqu'eux-mêmes ne diffèrent pas beaucoup d'une ſtatue muette, preſque inférieurs à ces images qu'ils étalent. Et pourtant, au gré de ce doux amour-propre (Philautia), ils mènent une vie heureuſe, & les

MONTESION

fous ne manquent pas qui regardent ces animaux comme des dieux. Mais que parlerai-je de telle ou telle eſpèce d'inſenſés, quand partout cette Philautia propage le bonheur ? quand celui-ci, plus hideux qu'un ſinge, ſe fait à lui-même l'effet d'un Nirée ; quand cet autre, pouvant à peine tracer trois lignes avec un compas, s'imagine être un Euclide ? C'eſt toujours l'hiſtoire de l'âne près de la lyre. Et voyez cet autre, il chante auſſi mal que le coq & ſe croit pourtant un nouvel Hermogène. Mais il exiſte un genre beaucoup plus doux de fureur dont quelques-uns ſont atteints ; il conſiſte à s'attribuer, comme de ſon propre domaine, les qualités des gens qui vous entourent. Tel, dans Sénèque, ce riche deux fois heureux qui, pour raconter une hiſtoire quelconque, avait ſous la main des eſclaves chargés de lui indiquer les noms ; qui était prêt à en venir au pugilat, homme d'ailleurs tellement faible, qu'il avait à peine le ſouffle & ſe repoſait ſur la force des ſerviteurs qui rempliſſaient ſa maiſon.

Faut-il ici rappeler les adeptes des arts ? ce ſont les privilégiés de Philautia, à tel point que tu les verras diſpoſés à céder ſur leur patrimoine plutôt que ſur leur eſprit. Les comédiens ſurtout, les chanteurs, les orateurs, les poëtes, plus ils ſont malhabiles, plus ils ſe figurent excel ler dans leur art, plus ils ſe vantent, plus ils

MONTESION

s'enflent. Et ils trouvent leurs complaiſants : plus un homme eſt inepte, plus il a d'admirateurs; pas de ſottiſe qui n'ait beaucoup d'adhérents; car la plus grande partie des hommes eſt vouée à la Folie. Ainſi les plus incapables ſont les plus contents d'eux-mêmes & les plus admirés; qui donc préférera le vrai mérite, lequel coûte cher puiſqu'il rend fâcheux & timide & qu'il ne plaît qu'à un petit nombre d'hommes?

La nature, je le vois bien, a comme implanté ſa Philautia chez tous les hommes, tous les

MONTESION

peuples, dans toutes les cités. Il en résulte que les Anglais recherchent par-deſſus tout la beauté, la muſique, la bonne chère; les Écoſſais la nobleſſe, la parenté royale & les arguties dialectiques; que les Français s'attribuent la civilité; les Pariſiens, preſque au détriment du reſte, la ſcience théologique; que les Italiens revendiquent la gloire des lettres & de l'éloquence, & que tous ſe payent de ce mot qu'ils ſont les ſeuls mortels à ne pas être barbares. En ce genre de ſatisfaction, les Romains ſont les plus avancés, qui continuent avec béatitude le ſonge de l'ancienne Rome. Les Vénitiens s'enchantent de l'opinion qu'ils ont de leur nobleſſe. Les Grecs, à qui la civiliſation doit ſon origine, ſe réclament des héros, leurs ancêtres. Les Turcs, ce ramas de barbares, prétendent bien à la vraie religion, & ſe raillent des chrétiens ſuperſtitieux. C'eſt avec de plus grandes délices que les Juifs s'obſtinent à attendre leur Meſſie & tiennent avec acharnement à leur Moïſe aujourd'hui même. Les Eſpagnols ne concèdent à perſonne la gloire des armes; les Germains ſe font honneur de leur ſtature & de leur ſcience magique. Et pour m'arrêter là, vous voyez ſuffiſamment combien la Philautia fait naître de délices chez tous les mortels.

La Complaiſance (*aſſentatio*) eſt ſa bonne ſœur. En effet, avec Philautia, on ſe flatte ſoi-

MONTESION

même. Flattez un autre, & voici Kolakia qui vient à la reſcouſſe. Mais, dira-t-on, la Flatterie eſt décriée? ſoit, chez ceux qui tiennent aux mots plutôt qu'aux choſes. Ils imaginent que la Flatterie & la bonne foi ne peuvent exiſter enſemble! or il en eſt tout autrement, & l'exemple des brutes ſuffit à le prouver. Quoi de plus flatteur que le chien? & en même temps de plus fidèle? quoi de plus careſſant que l'écureuil apprivoiſé? en eſt-il moins ami de l'homme? A moins que vous ne vouliez rapporter davantage

MONTESION

à la nature humaine les lions farouches, les tigres cruels, les furieux léopards. Je fais bien qu'il eſt une mauvaiſe Flatterie par laquelle les perfides, les moqueurs attirent des malheureux à leur ruine. Mais ce n'eſt pas ma Flatterie à moi; la mienne dérive d'un eſprit bienveillant & candide; elle eſt bien plus voiſine de la vertu que cette âpreté qu'on lui oppoſe, cette humeur moroſe & fâcheuſe, hoſtile à l'harmonie. Ma Flatterie relève les découragés, égaie les mélancoliques, ſtimule les pareſſeux, réveille les ſtupides, ſoulage les malades, adoucit les farouches, rapproche les amoureux & les retient unis. Ma Flatterie attire les enfants à l'étude des lettres, met l'hilarité chez les vieillards, inſtruit & enſeigne les princes ſous les couleurs de la louange & ſans les offenſer. En ſomme, elle rend chacun plus ſatisfait, plus content de lui-même, ce qui eſt une partie & la principale du vrai bonheur; qu'y a-t-il en effet de plus officieux que de voir les mulets ſe gratter mutuellement ? Je ne voudrais pas dire que c'eſt là que réſide la plus grande part de cette fameuſe éloquence, & de la médecine, & de la poéſie, que c'eſt enfin le miel & le condiment de toute la vie humaine. Mais il eſt malheureux d'être trompé, dira-t-on. Il eſt encore plus malheureux de n'être pas trompé. Ceux-là ſont inſenſés qui mettent le bonheur de l'homme

MONTESION

dans les choſes mêmes, tandis que ce bonheur réſide dans l'opinion, car il y a une telle obſcurité, une telle variété dans les choſes humaines, qu'on ne peut rien ſavoir clairement, comme il a été fort bien dit par les gens de l'Académie, mes mignons, & certes les moins hautains des philoſophes. S'il y a des choſes qu'on parvienne à ſavoir, quel trouble dans la douceur de la vie! Enfin, l'homme a été ainſi formé qu'il ſe plaît au menſonge beaucoup plus qu'à la vérité. Si l'on en voulait avoir une expérience ſenſible,

MONTESION

inconteſtable, allez à l'égliſe, au ſermon; le ſermon eſt-il ſérieux, tous de dormir, de bailler, d'avoir la naufée. Suppoſez que le crieur, pardon, je voulais dire le déclamateur, commence quelque conte de vieille femme, comme il arrive ſouvent; tous les auditeurs ſe réveillent, ſe relèvent, ont la bouche béante; de même s'il s'agit de quelque ſaint fabuleux & poétique, comme ſaint Georges, ſaint Chriſtophe, ſainte Barbe, vous trouverez une bien autre dévotion que pour fêter ſaint Pierre, ſaint Paul ou même le Chriſt. Mais il ne s'agit pas de cela. Dites-vous que ce bonheur imaginaire eſt à bon marché.

Que de peine il faut ſe donner pour obtenir les choſes, même les moindres, telles que la grammaire, tandis qu'on prend ſans effort l'opinion qui a autant & plus de relation avec le bonheur. En effet, ſuppoſez qu'un homme ſe nourriſſe de ſalaiſons pourries dont tout autre ne pourra ſupporter l'odeur, & qu'il y trouve le goût de l'ambroiſie, quelle différence entre ſon repas & celui des Olympiens? Que cet autre ait pour femme un franc laideron qui lui paraiſſe une autre Vénus, n'eſt-ce pas comme s'il avait épouſé une beauté? que cet autre poſſède une toile barbouillée & falie : s'il la contemple, s'il l'admire, s'il eſt perſuadé tenir en ſa poſſeſſion une peinture d'Apelle ou de

MONTESION

Zeuxis, ne ſera-t-il pas plus heureux que celui qui aura acheté gros le travail de ces grands artiſtes, deſtiné peut-être à goûter moins de plaiſir dans ce ſpectacle.

J'ai connu un individu qui portait mon nom, lequel à ſa nouvelle épouſe fit préſent de perles fauſſes, lui faiſant accroire, comme il était badin & diſert, que non-ſeulement ces perles étaient vraies & naturelles, mais encore d'un prix rare & ineſtimable. Je vous le demande, quelle différence y avait-il pour la jeune femme

MONTESION

quand elle avait autant de plaiſir à repaître ſes yeux & ſon eſprit de ces morceaux de verre, quand elle conſervait précieuſement ces riens comme un véritable tréſor? Le mari cependant évitait les frais & jouiſſait de l'erreur de ſon épouſe qu'il s'était attachée auſſi bien que par un préſent très-coûteux. Prenons pour exemple les hôtes de la caverne de Platon : ils admirent les ombres & les ſimulacres, ſans rien demander de plus; ils n'en ſont pas moins contents : en quoi diffèrent-ils du philoſophe qui, en dehors de la caverne, voit la vérité? Prenez le Mycille de Lucien; s'il lui eût été permis de prolonger ſon rêve opulent, ſon rêve doré, aurait-il pu ſouhaiter une félicité plus parfaite? Pas de différence donc entre les Fous & les Sages, ou, s'il en exiſte une, elle eſt à l'avantage des Fous, d'abord parce que leur bonheur leur coûte très-peu, ne réſidant qu'en la perſuaſion; enſuite parce qu'ils en jouiſſent avec beaucoup d'autres. Or il n'y a point de plaiſir à jouir d'un bien ſans compagnon. Qui de vous ignore, en effet, le petit nombre des Sages, ſi toutefois on en trouve ſeulement un? Après tant de ſiècles, les Grecs comptent ſept Sages : à compter de près, je les défie d'en pouvoir trouver la moitié d'un, à peine peut-être le tiers.

Parmi les louanges de Bacchus, on peut compter en premier lieu qu'il ôte les ſoucis de

MONTESION

l'eſprit, il eſt vrai, pour peu de temps; car, ſitôt le vin cuvé, les peines reviennent ſur leur quadrige blanc. Combien mes bienfaits ſont plus complets, plus actifs! Je produis une ivreſſe continuelle, & je remplis le cœur de joie, de délices, d'allégreſſe, & cela ſans effort. Je ne laiſſe même aucun mortel étranger à mes bienfaits, tout à l'encombre des autres divinités qui partagent leurs faveurs entre les hommes. En effet, le vin généreux & doux ne croît pas dans tous les terrains, le vin qui chaſſe les ſoucis, qui fait avec lui couler les flots d'eſpérance. Bien peu ont en partage le don de la beauté, le préſent de Vénus; un plus petit nombre l'éloquence, cadeau de Mercure. Hercule rarement concède les richeſſes. Le pouvoir eſt encore plus rarement accordé par Jupiter. Souvent Mars ne favoriſe ni l'une ni l'autre des deux armées en préſence. Bien des gens quittent attriſtés le trépied d'Apollon. Le fils de Saturne lance fréquemment la foudre; Phœbus envoie quelquefois la peſte avec ſes javelots. Neptune fait périr plus de mortels qu'il n'en ſauve. Quant à ces Jupiters impuiſſants, Pluton, Até, la Peine, la Fièvre, & à d'autres divins bourreaux de cette eſpèce, pourquoi les rappeler? Moi ſeule, la Folie, j'embraſſe tous les hommes dans ma large bienveillance. Je n'attends pas de vœux, je ne demande pas d'expia-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

MONTESION

tions, ſi quelqu'une de mes cérémonies ſe trouve omiſe. Je ne trouble pas le ciel & la terre pour châtier quelqu'un qui, imitant tous les autres dieux, me laiſſerait chez moi ſans m'admettre à la fumée de ſes victimes. En effet, les autres dieux mettent dans tous ces détails un eſprit ſi chagrin qu'il ſerait préférable & plus ſûr de les laiſſer là que de les adorer. On devrait les traiter comme certains hommes d'humeur difficile, irritables, querelleurs, qu'il vaut cent fois mieux avoir pour ennemis que pour familiers.

MONTESION

Mais, dira-t-on, perſonne ne ſacrifie en l'honneur de la Folie, perſonne ne lui érige des temples. Auſſi bien admirai-je plus d'une fois, je l'ai déjà dit, une ingratitude ſi frappante. Au reſte, je n'en prends ſouci qu'en proportion de ma facilité naturelle, & je ne regrette même pas ces honneurs. Pourquoi rechercherais-je un morceau d'encens, un gâteau de farine, un bouc, un cochon, quand chez tous les peuples tous les mortels m'offrent un culte qui reçoit l'approbation des théologiens eux-mêmes. A moins que je n'envie à Diane ſes ſacrifices de victimes humaines. Je me crois très-honorée quand de toutes parts on me porte dans le cœur, on me reproduit par les mœurs, on me repréſente par la conduite.

Ce genre de culte n'eſt pas fréquent chez les chrétiens à l'endroit des ſaints. La foule eſt nombreuſe des gens qui attachent une chandelle de cire aux pieds de la Vierge, & cela en plein midi, ſans nul beſoin. En revanche, combien peu de gens imitent ces mêmes ſaints dans leur vie chaſte, modeſte, épriſe du divin? Voilà quel ſerait le vrai culte, le plus agréable aux habitants du ciel. D'ailleurs ai-je affaire d'un temple quand tout l'univers m'eſt un temple, &, ſi je ne me trompe, le plus beau de tous. Certes les prêtres ne manquent pas, excepté là où il n'y a plus d'hommes. Je ne ſuis pas

MONTESION

d'ailleurs aſſez extravagante pour réclamer des images ſculptées en pierre ou fardées de couleurs qui bien ſouvent ſont nuiſibles à notre culte, quand ces mêmes images ſont adorées comme les ſaints en perſonne par des eſprits ſtupides & groſſiers. Alors il arrive ce qui ſe produit pour ceux qui ſont ſupplantés par leurs procurateurs. Je conſidère tous les mortels comme autant de ſtatues qui me ſont érigées, vivantes images de moi, quand même ils ne le voudraient pas. Je n'ai donc rien à envier aux autres

MONTESION

dieux, s'ils ſont honorés dans tel ou tel coin de la terre, à tel ou tel jour férié. Adorez Phœbus à Rhodes, Vénus à Cypre, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter à Olympie, Neptune à Tarente, Priape à Lampſaque, pourvu que le genre humain me fourniſſe aſſidûment un nombre bien plus étendu de victimes. J'ai l'air de mentir impudemment : voyez donc la vie des hommes & vous ſaiſirez ce qu'ils me doivent & l'eſtime qu'ils ont pour moi. Nous n'irons point paſſer en revue chaque condition, car ce ſerait un trop long recenſement. Contentons-nous des principales dont nous pourrons juger le reſte.

Eſt-il néceſſaire de rappeler le vulgaire, le bas peuple, pour ſavoir que ſans controverſe il eſt tout à moi ? En effet, il abonde en tant de formes d'extravagance, il invente tant d'abſurdités quotidiennes que pour en rire mille Démocrites ne ſuffiraient pas. Encore ces Démocrites auraient-ils beſoin d'un autre Démocrite pour rire d'eux. On ne ſaurait croire combien de riſées, de jeux, de divertiſſements chaque jour tous ces petits humains ſuggèrent aux dieux. Les dieux, en effet, emploient les heures qui précèdent midi, les heures ſobres à entendre les prières des mortels ou leurs débats querelleurs. Au reſte, quand ils ſont humides de nectar & qu'il ne leur plaît plus de rien faire

MONTESION

de ſérieux, ils ſe réuniſſent au plus haut du ciel & regardent en bas la comédie des mortels. Aucun ſpectacle ne leur plaît davantage. Bon Dieu, quel théâtre que ce tumulte ſi divers des Fous! Car bien ſouvent moi-même j'y aſſiſte dans les rangs des dieux de la Fable.

Celui-ci ſe meurt d'amour pour une femmelette, & moins il eſt aimé plus il l'aime avec frénéſie. Celui-là recherche une dot et non une femme. Cet autre proſtitue ſon épouſe. Ce jaloux eſt aux aguets comme Argus. Pour un deuil que de ſottiſes ne dit-on pas, ne fait-on pas? on va juſqu'à louer des hiſtrions qui jouent la comédie de la douleur. Voyez cet homme pleurer ſur la tombe de ſa marâtre. Celui-ci donne à ſon ventre tout ce qu'il peut ramaſſer, ſans crainte de mourir de faim après; celui-là n'eſtime rien de préférable au ſommeil & au loiſir. Il eſt des gens qui, pour les affaires d'autrui, ſe mettent activement en campagne & qui négligent leurs propres affaires. Tel homme ſe croit riche en ne faiſant que changer de créancier & quand il a mangé tout ſon bien. Tel autre, vraiment pauvre, ne conçoit pas de plus grand bonheur que d'enrichir ſon héritier. Celui-ci, pour un profit médiocre & incertain, s'envole ſur toutes les mers, confiant ſa vie aux ondes & aux vents, ſa vie qu'aucune ſomme d'argent ne

MONTESION

lui rendra. Celui-là aime mieux chercher à s'enrichir par la guerre que de paſſer à la maiſon des jours paiſibles. Il y a des individus qui penſent arriver très-avantageuſement à la fortune en captant la ſucceſſion de vieillards ſans enfants. Il n'en manque pas qui pourſuivent le même réſultat en s'attachant à de vieilles opulentes. Les uns & les autres donnent de bons ſujets de riſées aux dieux ſpectateurs, quand ils ſont trompés adroitement par ceux-là même qu'ils cherchent à ſéduire.

MONTESION

Les plus fous, les plus miſérables de tous, ſont encore les trafiquants : rien de plus miſérable en effet que leur profeſſion & que la manière dont ils la pratiquent ; à tout propos ils mentent, ſe parjurent, volent, fraudent, & pourtant ſe regardent comme les premiers des hommes, ſans doute parce qu'ils ont les mains pleines d'or. Il ne manque pas de moinillons adulateurs pour admirer ces trafiquants, les qualifier de vénérables, ſans doute pour attirer à eux une portion de ces biens mal acquis. Ailleurs vous verrez de ces pythagoriciens pour qui tout eſt commun, à tel point qu'ils s'approprient d'une âme ſereine comme leur propre patrimoine tout ce qu'ils trouvent abandonné. Certaines gens ne ſont riches qu'en eſpérance & ſe créent des ſonges flatteurs qui leur ſuffiſent pour leur félicité. Quelques-uns ſe réjouiſſent de paſſer pour riches, tandis qu'ils vivent pauvrement. Celui-ci ſe hâte de ſe ruiner, cet autre amaſſe à tout prix. Ce candidat brigue les honneurs populaires, ce nonchalant ſe délecte au coin du feu. Beaucoup d'hommes ſe démènent en procès interminables, &, de part & d'autre, ſe créent beaucoup de tracas pour enrichir un juge qui veut prolonger l'affaire & un avocat ſon complice. Tel individu ne rêve qu'innovations, tel autre que grandes entrepriſes. Tel va à

MONTESION

Jérusalem, à Rome, au pèlerinage de Saint-Jacques, où il n'a rien à faire, pendant qu'il laisse au logis femmes & marmots.

Enfin, si du monde de la lune vous pouviez, comme autrefois Ménippe, découvrir les tumultes humains, vous croiriez voir un tourbillon de mouches ou de moucherons se querellant, se combattant, se tendant des piéges, se pillant, se jouant entre eux, folâtrant, & qui grandissent, & qui tombent, & qui meurent. Non ! vous ne pourriez vous

MONTESION

imaginer les mouvements perpétuels, les perpétuelles tragédies de ce petit animal qui doit ſi tôt périr. Et encore, pour le faire diſparaître, que faut-il, une guerre, une peſte, mille autres accidents ? Moi-même, je ſerais extravagante au dernier degré, digne de toutes les riſées d'un Démocrite, ſi je voulais énumérer toutes les ſottiſes, toutes les infamies du vulgaire. Venons donc aux hommes qui gardent ici-bas l'apparence de la ſageſſe & qui prétendent au fameux rameau d'or.

Les premiers qui s'offrent à moi ſont les pédants, l'eſpèce la plus lamentable, la plus déplorable, la plus haïe des dieux, ſi je n'adouciſſais les peines de leur profeſſion par un petit grain de folie. Ce n'eſt pas à cinq Furies, c'eſt à mille qu'ils ſont livrés, comme l'indique une épigramme grecque ; toujours faméliques, toujours ſordides dans leurs écoles : je dis leurs écoles, je devrais dire leurs moulins, leurs lieux de ſupplice. Là, parmi des troupes d'enfants, ils vieilliſſent dans le labeur, s'aſſourdiſſent à force de criailleries, ſèchent de puanteur & de faleté : pourtant, grâce à mes illuſions bienfaiſantes, ils ſe figurent être les premiers des mortels. Ils ſont ſi contents d'eux-mêmes, quand ils terrifient une troupe écolière par les menaces de leur viſage & de leur voix ; lorſqu'ils déchirent ces pauvres diables avec

MONTESION

des férules, des lanières, des verges, & qu'ils infligent deſpotiquement les punitions les plus diverſes, fiers d'eux-mêmes comme l'âne de Cumes. Pendant ce temps-là, leur craſſe leur paraît une coquetterie, leur puanteur embaume à leur gré ; leur répugnante ſervitude leur ſemble une royauté, ſi bien qu'ils ne changeraient pas leur tyrannie contre l'empire de Phalaris ou de Denys. Mais ce qui fait ſurtout leur bonheur, c'eſt la bonne opinion où ils ſont de leur ſcience. Ils ont beau n'inculquer aux

MONTESION

enfants que des fadaiſes : quel eſt le Palœmon, le Donat qu'ils ne mépriſent point ? Je ne ſais quels preſtiges ils emploient : mais cette haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, ils l'inſpirent à de ſottes mamans, à des pères idiots. Ajoutez ces délices qu'ils goûtent toutes les fois qu'un d'entre eux ſurprend le nom de la mère d'Anchiſe ou un mot ignoré dans un livre poudreux. S'ils trouvent *bubſequa*, *bovinator*, *mantinator;* s'ils découvrent un fragment de vieille pierre avec une inſcription mutilée, ô Jupiter ! quelle exultation, quels triomphes, quelles félicitations enthouſiaſtes ! on dirait qu'ils ont vaincu l'Afrique ou pris Babylone. Mais qu'eſt-ce donc quand ils montrent avec étalage leurs vers inſipides & glacés, non ſans trouver des admirateurs ? ils croient que l'âme de Maron a paſſé dans leur poitrine. Rien ne vaut encore leurs éloges mutuels, leurs congratulations réciproques, pour ſe déchirer enſuite, tout cela comme par une loi de talion. Si l'un d'eux s'eſt trompé ſur un mot, & que ſon confrère plus clairvoyant ait eu la bonne fortune de s'en apercevoir, par Hercule, quelles tragédies, quelles luttes de gladiateurs, quel déchaînement d'injures & d'invectives ! Je veux avoir tous les pédants contre moi, ſi je dis rien qui ſoit contraire à la vérité. Je connais un homme habile dans tous les arts, helléniſte,

MONTESION

latiniſte, mathématicien, philoſophe, médecin, & de façon royale, déjà ſexagénaire, qui, laiſſant tout autre ſoin de côté, depuis plus de vingt ans ſe tourmente, ſe conſume ſur la grammaire, heureux à fin de compte s'il lui eſt donné de vivre aſſez pour déterminer les huit parties du diſcours, ce que n'a pu complétement faire aucun Grec, aucun Latin. Comme ſi c'était un ſujet de guerre de prendre une conjonction pour un adverbe. Et, de cette manière, comme il y a autant de grammaires que de grammairiens,

MONTESION

vu que mon cher Alde à lui ſeul a publié plus de cinq ouvrages de ce genre, mon homme ne laiſſe jamais aucune grammaire, même écrite dans un ſtyle pénible ou barbare, ſans la feuilleter, la retourner en tous ſens : il porte envie à quiconque, dans cet ordre de travaux, fait paraître la moindre ineptie ; il vit en de douloureuſes alarmes, craignant toujours qu'on ne lui raviſſe cette gloire & que les labeurs de tant d'années ne ſoient ſtériles pour lui. Comment voulez-vous qualifier ſa conduite ? de folie ou de ſottiſe ? A votre choix, pourvu que vous m'accordiez que, grâce à mes bienfaits, ce malheureux animal de pédant s'eſt élevé à un tel faîte de bonheur que, pour rien au monde, il ne permuterait avec les rois des Perſes.

Les poëtes me ſont moins redevables, bien que, par profeſſion, ils ſoient de ma clientèle. C'eſt en effet une race libre, ſelon l'adage, dont tout le travail ne tend qu'à flatter les oreilles des Fous avec de pures babioles & des fables ridicules. Et cependant, à l'aide & de ces fables & de ces babioles, il eſt prodigieux de voir comme ils ſe promettent l'immortalité, comme ils la promettent aux autres. C'eſt bien cette race qui a pour familières ma Philautia (l'Amour-propre) & ma Kolakia (la Flatterie) ; car aucune eſpèce de mortels ne témoigne pour moi un culte plus franc ni plus conſtant.

MONTESION

Les rhéteurs relèvent encore de moi : je ſais bien qu'ils me font des traits & s'entendent avec les philoſophes : cependant ce qui les fait reconnaître comme mes clients, c'eſt qu'outre leurs propres ſottiſes ils ont ſérieuſement écrit ſur la manière de plaiſanter. Auſſi bien la Folie eſt-elle comptée parmi les différentes eſpèces de la raillerie par celui qui a compoſé la *Rhétorique à Hérennius.* Quintilien, le maître de l'Ecole, n'a-t-il pas fait ſur le rire un chapitre plus ample que l'Iliade ? Enfin ces rhéteurs attribuent un tel prix à la Folie que, ſouvent, à leur dire, quand on ne trouve point d'aſſez bons raiſonnements, on ſort d'un mauvais pas à l'aide du rire. Rien de plus ſûr, à moins qu'on ne prétende que l'art de provoquer le rire par la bouffonnerie ne reſſort pas de mon domaine.

Rangez encore dans la même catégorie tous ces gens qui pourſuivent la renommée en publiant des livres. Ces gens-là me doivent tout, principalement ceux qui n'impriment que des ſottiſes. En effet, ceux qui s'ingénient à n'écrire que pour l'élite des doctes & ſelon les exigences du goût, ceux qui ne récuſent le jugement ni d'un Perſe ni d'un Lélius, me ſemblent plutôt à plaindre qu'à féliciter ; car ils ſe mettent à tout propos l'eſprit à la torture. Ils ajoutent, changent, retranchent, replacent, reforgent,

MONTESION

montrent leurs ouvrages, les tiennent enfermés pour neuf ans & jamais ne ſont contents d'eux; ils achètent le plus frivole des avantages, la gloire, privilége encore d'un bien petit nombre d'hommes, au prix des veilles, de toutes les douceurs de la vie, au prix des ſueurs & des tourments. Ajoutez maintenant la perte de la ſanté, la perte de la beauté, la chaſſie, parfois même la cécité, la pauvreté, l'envie, l'abſtinence des voluptés, la vieilleſſe hâtive, la mort prématurée & tout le cortége des diſgrâces. Voilà pourtant par quels maux le ſage achète l'eſtime de deux ou trois chaſſieux de ſon eſpèce.

Parlez-moi d'un auteur qui me prend pour inſpiratrice! comme il eſt heureux dans ſon délire, lorſque ſans méditation, d'après ce qui lui vient à l'eſprit, ſelon le caprice de ſa plume, il confie au papier, ſans y avoir regret, ſes rêves tels quels: il n'ignore pas ſans doute que, plus il écrit d'abſurdités, plus il aura d'approbateurs, à ſavoir tous les ignorants & tous les Fous. Que lui importe maintenant le dédain des deux ou trois fameux ſavants qui viendront à lire ſon ouvrage? Quel ſera le poids d'un ſi petit nombre de ſages au milieu d'une immenſe foule prête à proteſter en ſa faveur? Plus aviſés ſont les plagiaires qui donnent pour leur l'œuvre d'autrui, &, avec de ſimples ſubſtitutions de mots, font paſſer ſur leur tête une gloire acquiſe à

MONTESION

grand'peine ; ils comptent ſans doute que ſi leurs larcins un jour ou l'autre ſont reconnus, ils en auront tiré profit pendant quelque temps. Voyez leur air ſatisfait, quand on les livre en public, lorſque dans la foule on les montre du doigt : « C'eſt bien lui, c'eſt bien cet homme ! » qu'ils ſont en vue chez tous les libraires, qu'à la tête de chaque page s'étalent leurs noms, au nombre de trois pour le moins, & des noms étrangers ſemblables à des mots magiques. Et pourtant ce ne ſont que des mots. Et ces noms, qui les connaîtra, en regard de la vaſte étendue de l'univers ? Combien en feront cas ! chez les ignorants eux-mêmes les goûts ſont ſi divers. Ces noms mêmes le plus ſouvent ils ſont forgés ou pris aux livres des Anciens. Celui-ci ſe fait appeler Télémaque ; celui-là Sthénélus ou Laerte ; cet autre Polycrate, cet autre enfin Thraſymaque. Auſſi bien pourraient-ils ſe faire appeler caméléons, citrouilles, ou, ſelon la coutume de quelques philoſophes, donner à leurs livres le titre d'*alpha* ou de *bêta*. Mais ce qui eſt le plus charmant, c'eſt de les voir ſe louer mutuellement avec des épîtres, des poëmes, des éloges, ſots qui s'adreſſent à des ſots, ignorants à des ignorants. Ils ſe diſent réciproquement : « Vous l'emportez ſur Alcée, vous dépaſſez Callimaque, vous éclipſez Cicéron, vous effacez Platon. » Quelquefois même ils

MONTESION

entrent en lice pour augmenter leur renom par ces ſortes de tournois. De là chez le vulgaire une attentive curioſité, un partage de ſentiments; mais les deux antagoniſtes ſortent du champ clos avec les allures de la victoire & l'aſſurance du triomphe. Les ſages en rient comme d'une inſigne folie. Nul ne ſonge à le nier. Mais pendant ce temps, par mon bienfait, ces plagiaires mènent une vie délicieuſe, & n'échangeraient pas leurs triomphes contre ceux des Scipions.

MONTESION

Cependant les doctes eux-mêmes qui ſe moquent de pareils auteurs avec complaiſance, & ſemblent jouir de l'inſanité d'autrui, ont encore des dettes envers moi; ce qu'ils ne ſauraient conteſter à moins d'être les plus ingrats de tous les hommes. Parmi les érudits ce ſont les juriſconſultes qui réclament le premier rang & qui ſont le plus contents d'eux-mêmes; cependant qu'ils roulent le rocher de Siſyphe d'une main aſſidue, & que d'une ſeule haleine ils trament le tiſſu de mille lois plus ou moins concordantes avec les choſes, accumulant gloſes ſur gloſes, opinions ſur opinions, ils font de leur étude la plus malaiſée de toutes. En effet, ils ne tiennent en honneur que ce qui coûte beaucoup de peines. Nous pouvons adjoindre à leur confrérie les dialecticiens & les ſophiſtes, plus bavards que l'airain de Dodone; n'importe lequel d'entre eux pourrait lutter en babillage avec vingt femmes bien choiſies; mieux vaudrait pourtant qu'ils fuſſent ſeulement jaſeurs & non querelleurs par ſurplus! pour des poils de chèvre ils ſe diſputeront avec acharnement, & dans ces altercations prolongées ils perdront la plupart du temps le ſens du vrai. Mais c'eſt encore Philautia qui fait leur bonheur : armés de trois ſyllogiſmes, ſans la moindre héſitation, ils ſont prêts à en venir aux mains avec le premier venu; leur entêtement les rend nvin-

MONTESION

cibles, quand bien même on leur oppoſerait un Stentor.

Viendront enſuite les philoſophes, vénérables par leur barbe & leur manteau, qui s'attribuent le monopole de la ſageſſe & aſſimilent à des ombres le reſte des mortels. Quel charmant délire, quand ils conſtruiſent des mondes innombrables ; qu'ils meſurent comme avec le pouce ou avec un fil le ſoleil, la lune, les étoiles ; qu'ils donnent ſans jamais héſiter les cauſes de la foudre, des vents, des éclipſes & d'autres

MONTESION

phénomènes inexplicables, comme s'ils avaient été dans les ſecrets de la nature ouvrière, comme s'ils nous venaient tout droit du conſeil des dieux. Pendant ce temps, la nature ſe moque d'eux avec leurs hypothèſes. En effet, ils n'ont aucune connaiſſance certaine; ce qui le prouve bien, ce ſont leurs diſcuſſions ſans réſultat ſur toutes les queſtions. En réalité, ils ne ſavent rien & prétendent tout ſavoir. Remarquez qu'ils ne ſe connaiſſent pas eux-mêmes & ne diſtinguent point ſous leurs pieds une foſſe ou un rocher devant eux, ſoit qu'ils n'y voient pas clair, ſoit que leur eſprit voyage; cependant ils prétendent bien diſcerner les idées, les univerſaux, les formes ſubſtantielles, la matière premiére, les quiddités, les entités, choſes tellement ſubtiles qu'à mon avis Lyncée ne pourrait pas les démêler. Où leur mépris éclate pour le profane vulgaire, c'eſt bien dans les mathématiques, lorſqu'avec leurs triangles, leurs carrés, leurs cercles & autres figures du même genre tracées les unes ſur les autres & mêlées en forme de labyrinthe, avec leurs lettres diſpoſées en ordre de bataille & ramenées encore à d'autres combinaiſons, ils jettent des ténèbres ſur les yeux des ignorants. J'aurais garde d'omettre auſſi ces aſtrologues qui prédiſent l'avenir après avoir conſulté les aſtres, & annoncent des merveilles ſurnaturelles,

MONTESION

trouvant encore des gens assez simples pour y croire.

Il serait peut-être opportun de passer sous silence les théologiens &, comme Apollon l'a dit, de ne pas remuer Camarine, de ne pas toucher à cette herbe d'Anagyre : c'est, en effet, une race d'hommes étrangement sourcilleuse & irritable, qui, s'ils ne m'attaquent pas en troupe avec mille conclusions, s'ils ne me contraignent pas à la palinodie, devant mes refus, crieront sur-le-champ à l'hérétique. Car

MONTESION

telle eſt la foudre qu'ils accoutument de brandir, quand ils voient quelqu'un d'un mauvais œil. Il n'y a pas de gens qui reconnaiſſent de moins bonne grâce mes bienfaits à leur endroit : cependant ils ne me ſont pas attachés à de médiocres titres. Ils ont auſſi leur Philautia pour les rendre heureux, leur faire habiter comme un troiſième ciel & regarder de haut le reſte des mortels, ainſi qu'animaux rampant ſur le ſol & qu'ils traitent en pitié. Avec leur cortége de définitions magiſtrales, de conclu-

MONTESION

ſions, de corollaires, de propoſitions explicites & implicites, ils ont tant d'échappatoires qu'avec leurs fameuſes diſtinctions ils ſe tireraient du filet même de Vulcain : c'eſt ainſi qu'ils tranchent ſi facilement tous les nœuds que la hache de Ténédos ne ferait pas mieux : tant ils ont en abondance des vocables inventés & des termes prodigieux. N'expliquent-ils pas d'ailleurs tous les myſtères au gré de leurs fantaiſies, comment le monde a été créé, diviſé, de quelle façon la tache originelle du péché eſt venue juſqu'à nous de nos premiers parents, de quelle manière, dans quelles limites, combien de temps le Chriſt s'eſt renfermé dans le ſein d'une vierge, comment s'accomplit le myſtère de l'Euchariſtie ? Mais ce ſont là queſtions banales. Voilà celles qu'ils jugent dignes de grands théologiens &, comme ils le diſent, de théologiens illuminés : voilà les thèmes qui les réveillent s'ils ont quelque défaillance : « Y a-t-il un inſtant dans la génération divine ? y a-t-il eu pluſieurs filiations dans le Chriſt ? Cette propoſition, Dieu le père hait ſon fils, eſt-elle poſſible ? Dieu aurait-il pu s'unir avec une femme, avec le diable, avec un âne, une citrouille, une pierre ? Une citrouille aurait-elle pu prononcer des diſcours, faire des miracles, être crucifiée ? Qu'eſt-ce que Pierre aurait conſacré, s'il avait eu à accomplir la conſécration,

MONTESION

au moment où le corps du Chriſt pendait à la croix? Au même moment pouvait-on appeler le Chriſt un homme? Après la réſurrection, ſera-t-il permis de boire & de manger? car déjà nos théologiens prennent d'avance les intérêts de leur faim, le ſouci de leur ſoif. Il y a d'innombrables niaiſeries, plus ſubtiles encore que tout cela, ſur les notions, les relations, les inſtants, les formalités, les quiddités, les eccéités, que perſonne ne peut ſuivre même du regard, à moins d'être un Lyncée; car il lui faudrait diſ-

MONTESION

tinguer à travers les plus épaiſſes ténèbres des objets qui n'exiſtent pas. Ajoutez une morale ſi contraire à la raiſon que ces oracles des Stoïciens qu'on appelle paradoxes n'étaient en comparaiſon que du gros bon ſens fait pour courir les rues. Par exemple, cette opinion que le crime eſt moins grand d'égorger mille hommes que de raccommoder le ſoulier d'un pauvre le dimanche, & de même qu'il faut riſquer plutôt de voir périr le monde entier avec tout ce qui en dépend que de dire le plus léger menſonge. Ces ſubtilités ſi ſubtiles ſont encore plus ſubtiliſées par toutes les voies de la philoſophie. Vous vous tireriez plus promptement du labyrinthe que des voiles étendus par les Réaliſtes, les Nominaux, les Thomiſtes, les Albertiſtes, les Occaniſtes, les Scotiſtes : encore n'ai-je pas indiqué toutes les ſectes, mais ſeulement les principales. Il y a, du reſte, dans toutes tant de fatras d'érudition, tant de difficultés épineuſes qu'à mon avis les Apôtres eux-mêmes auraient beſoin d'une nouvelle viſite du Saint-Eſprit s'ils étaient forcés d'en venir aux mains ſur toutes ces queſtions avec cette nouvelle race de théologiens. Saint Paul a pu donner la foi aux autres; mais ce même ſaint Paul, quand il dit : « La foi eſt la ſubſtance des choſes à eſpérer, l'argument des choſes qui ne paraiſſent point », a fait là pour nos théologiens une définition

MONTESION

peu magiſtrale. D'après les mêmes données, s'il a d'exemple prêché la charité, il la détermine, la définit en médiocre dialecticien, dans ſa première épître aux Corinthiens, au chapitre treizième.

Certes les Apôtres conſacraient pieuſement l'Euchariſtie, & pourtant, ſi on leur avait demandé les différents termes de ce myſtère, la nature de la tranſſubſtantiation, la manière dont un même corps peut être en divers lieux, la façon différente dont le corps du Chriſt eſt au ciel, a été ſur la croix, ſe trouve dans le ſacrement de l'Euchariſtie; à quel inſtant la tranſſubſtantiation peut ſe faire; quand les paroles qui la provoquent diviſées en ſyllabes ſont néceſſairement ſucceſſives; ces mêmes Apôtres, à ce que je crois, n'euſſent pas répondu avec tant de fineſſe que les ſcolaſtiques en mettent à differter ſur ces matières ou à les définir. Ces Apôtres encore connaiſſaient la mère de Jéſus, mais lequel d'entre eux a démontré dialectiquement par quel privilége Marie a été préſervée de la tache originelle comme l'ont fait nos théologiens?

Saint Pierre a reçu les clefs & les a reçues de Celui qui ne les eût pas confiées à un indigne, & pourtant je ne ſais s'il eſt arrivé à cette hauteur de ſubtilité où l'on comprend comment celui qui n'a pas la ſcience peut avoir la clef de

MONTESION

la ſcience. Les Apôtres baptiſaient aſſez fréquemment, ce ſemble, & pourtant jamais ils n'ont enſeigné quelle eſt la cauſe formelle, efficiente, matérielle & finale du baptême; ils n'ont fait aucune mention de ſes caractères effaçables ou ineffaçables. Ils adoraient, ſans doute, mais en eſprit, ne ſuivant pas d'autre règle que cette parole de l'Evangile : « Dieu eſt eſprit & ceux qui l'adorent doivent l'adorer en eſprit & en vérité. » Cependant il ne ſemble pas qu'on leur ait révélé la néceſſité de confondre dans une même adoration le Chriſt & ſon image deſſinée ſur le mur avec du charbon, pourvu que cette image offre deux doigts étendus, une chevelure bouclée, & ſur le haut de la tête trois rayons. Qui peut arriver à comprendre toutes ces ſubtilités s'il n'a paſſé trente-ſix ans à uſer ſon eſprit ſur les traités phyſiques & métaphyſiques d'Ariſtote & de Scot ?

De même les Apôtres font pénétrer la grâce dans les âmes, mais jamais ils ne diſtinguent la grâce gratuite de la grâce gratifiante. Ils exhortent aux bonnes œuvres, mais ſans diſcerner l'action opérante & l'action opérée. Ils inculquent la charité, mais ſans ſéparer la charité infuſe de la charité acquiſe, & ils n'expliquent pas ſi elle eſt accident ou ſubſtance, choſe créée ou incréée. Ils déteſtent le péché, mais que je meure s'ils peuvent définir ſcientifiquement la

MONTESION

nature du péché, n'ayant pas été à l'école du Saint-Eſprit des Scotiſtes! Si ſaint Paul, dont le génie doit faire juger de celui de tous les autres, avait bien connu ces théories du péché, certes il n'eût pas tant de fois condamné les contentions, les queſtions, les filiations d'arguments, &, comme il le dit, la « logomachie » : d'ailleurs toutes les diſcuſſions, toutes les controverſes de ces temps primitifs étaient ruſtiques, groſſières, en comparaiſon des ſubtilités par leſquelles nos maîtres ſcolaſtiques ont dépaſſé Chryſippe. Et pourtant nos théologiens ſont encore modeſtes : s'ils trouvent dans les Apôtres quelque paſſage par trop raboteux & pas aſſez magiſtral, ils ne le condamnent point, mais l'interprètent à leur manière : c'eſt une conceſſion qu'il leur plaît de faire en partie à l'antiquité, en partie au nom apoſtolique. En effet, il ne ſerait guère équitable d'exiger de telles connaiſſances des Apôtres, quand leur divin Maître ne leur en avait pas dit le premier mot.

S'ils trouvent de pareilles bévues dans les Chryſoſtome, les Baſile, les Jérôme, ils ſe contentent d'inſcrire : « Cela n'eſt pas reçu. » En effet, ces docteurs ont réfuté les philoſophes païens & les Juifs, gens très-opiniâtres de leur nature, mais ils les ont réfutés plutôt par leur vie & leurs mœurs que par des ſyllogiſmes : d'ailleurs leurs adverſaires n'euſſent pu atteindre

MONTESION

aux raiſonnements de Scot. Aujourd'hui quel païen, quel hérétique ne céderait immédiatement à ces ſubtilités ſi ténues à moins d'être aſſez groſſier pour ne les point ſaiſir, ou aſſez impudent pour les railler, ou bien encore aſſez armé pour ſoutenir la bataille. Alors ce ſerait mettre aux priſes un magicien avec un magicien, ou faire combattre un homme avec un autre homme étant tous deux pourvus d'une épée enchantée; on dirait le travail de la toile de Pénélope! A ce propos les Chrétiens auraient

MONTESION

grandement raiſon ſi aux lieu & place de ces belliqueuſes cohortes qu'ils envoient en guerre contre les Turcs & les Sarraſins depuis ſi long-temps & avec des chances ſi incertaines, ils dépêchaient dans la même intention une croiſade de Scotiſtes criards, d'Occaniſtes entêtés, & d'invincibles Albertiſtes, des Sophiſtes brochant ſur le tout. Ce ſerait une bien belle bataille, une victoire ſans précédent. Qui ſerait aſſez de glace pour ne pas s'enflammer à un tel feu? aſſez peſant pour ne point ſentir un tel éperon? aſſez clairvoyant pour n'être pas ébloui par de telles illuminations?

J'ai l'air de badiner, ne vous en étonnez pas. Parmi les théologiens il y a des gens d'un ſavoir plus ſolide à qui ces arguties, frivoles à leur avis, ne font que donner la nauſée. Il en eſt qui exècrent ces ſubtilités comme une manière de ſacrilége, & qui regardent comme une impiété de diſcourir à bouche que veux-tu ſur des myſtères plutôt faits pour être adorés que pour être expliqués, de diſcuter à leur ſujet avec des arguties profanes & païennes, de définir avec tant d'arrogance les plus hautes vérités & d'altérer la majeſté de la divine théologie par des ſentences & des paroles qui n'ont rien que de froid & de bas.

Il eſt vrai que, malgré tout, ces diſputeurs continueront à être enchantés d'eux-mêmes

MONTESION

& à s'applaudir, ſi bien qu'occupés jour & nuit à ces ſuaves nénies ils ne gardent pas le moindre loiſir pour daigner même une fois lire l'Evangile ou les épîtres de ſaint Paul. Cependant, appliqués à ces bagatelles dans leurs écoles, ils s'imaginent que l'Egliſe entière tomberait ſi leurs ſyllogiſmes n'étaient là pour la ſoutenir : tel Atlas chez les poëtes ſupporte le ciel ſur ſes épaules. Quelle félicité pour eux de manier les ſaintes Ecritures comme de la cire, de les façonner, de les transformer à leur fantaiſie! Ils

MONTESION

oſent bien ſoutenir que leurs déciſions auxquelles pluſieurs ſcolaſtiques ont déjà ſouſcrit ſont plus reſpectables que les lois de Solon, plus vénérables que les ordonnances des Papes; puis, tandis qu'à l'inſtar des cenſeurs ils appellent le genre humain à ſe rétracter, ſitôt que quelque choſe ne cadre pas exactement avec leurs concluſions, ils vont prononcer d'un ton d'oracle : « Cette propoſition eſt ſcandaleuſe, cette autre peu révérencieuſe, celle-ci ſent l'héréſie, celle-là ſonne mal. »

Ainſi ni le baptême, ni l'Evangile, ni ſaint Paul, ni ſaint Pierre, ni ſaint Jérôme, ni ſaint Auguſtin, ni même Thomas d'Aquin, le grand ariſtotélique, ne peuvent faire un chrétien, ſi les bacheliers ne s'en mêlent : telle eſt leur ſubtilité en fait d'orthodoxie. Qui jamais aurait cru que l'on n'était pas chrétien en diſant que « Socrate tu cours » & « Socrate court » ont la même valeur? il a fallu ces ſcolaſtiques pour nous l'apprendre. Qui donc aurait purgé l'Egliſe de telles erreurs puiſqu'on n'eût jamais lu de pareilles propoſitions, s'ils ne les avaient dénoncées eux-mêmes par leurs grands cachets ? Ne ſont-ce pas des gens bien heureux? Ils vous dépeignent dans les moindres détails l'intérieur de l'Enfer, comme s'ils avaient vécu pluſieurs années dans la république des diables. En outre, ils font à leur gré des cieux nouveaux; ils y

ajoutent par ſurcroît un ciel ſuprême, le plus large, le plus beau, ſans doute pour fournir aux âmes des bienheureux un ſéjour où ſe promener, ſe donner des feſtins, jouer même à la paume.

Tous nos ergoteurs ont tant de balivernes dans la tête que le cerveau de Jupiter n'était pas auſſi gros quand pour accoucher de Minerve il implorait la hache de Vulcain. Ne vous étonnez donc pas, ſi dans les diſcuſſions publiques vous voyez leurs têtes enveloppées d'un ſi

MONTESION

grand nombre de bandes! car autrement leurs cervelles ſauteraient. Je ne puis m'empêcher d'en rire. Ces individus ne ſe croient théologiens que s'ils parlent un jargon hideux & barbare, & encore bégaient-ils tellement qu'ils ne peuvent être compris que par un bègue! n'appellent-ils pas génie ce que le vulgaire n'entend point? En effet, ils prétendent qu'on ravilit la dignité des ſaintes Ecritures quand on les ſoumet aux lois de la grammaire. Etrange majeſté des théologiens à qui ſeulement il eſt permis de parler contre la pureté du langage; il eſt vrai que la canaille partage avec eux cette prérogative. Enfin ils ſe placent immédiatement au-deſſous des dieux; car, toutes les fois qu'avec une ſorte de piété on les ſalue du nom de maîtres, ils croient attachée à ce nom une vertu comme aux quatre lettres des Juifs; auſſi regarderaient-ils comme ſacrilége de ne pas écrire *Magiſter noſter* en gros caractères. Si quelqu'un s'aviſait d'intervertir ainſi: « *Noſter magiſter* », il leur paraîtrait renverſer toute la majeſté du nom théologique.

Viennent enſuite des gens non moins fortunés, ceux qui s'intitulent ordinairement religieux & moines, deux noms uſurpés, car la plus grande partie d'entre eux eſt très-éloignée de la religion, & je ne connais pas de gens moins ſolitaires. Je ne vois rien de plus à plaindre que

MONTÉSION

cette eſpèce, ſi je ne lui étais pas ſecourable de cent façons. En effet, ils ſont tellement haïs des hommes que leur rencontre eſt réputée de mauvais augure; & pourtant ils vivent enchantés d'eux-mêmes. Et d'abord leur plus grande dévotion conſiſte à ne pas connaître les lettres, à ne pas ſavoir lire. Enſuite, ſans comprendre leurs pſaumes, dont ils retiennent uniquement la meſure, ils les débitent au chœur avec des voix d'ânes : auſſi bien s'imaginent-ils donner au ciel un divin concert. Il en eſt dans le

MONTESION

nombre qui font grand profit de leur faleté, de leur mendicité : aux portes des maiſons ils demandent leur pain en mugiſſant ; point d'auberges, de voitures, de vaiſſeaux qu'ils n'importunent, & cela tout au détriment des mendiants ordinaires. C'eſt ainſi que ces dignes gens, par leur craſſe, leur ignorance, leur ruſticité, leur impudence, prétendent nous rappeler les Apôtres. Quoi de plus divertiſſant que toutes leurs actions réglées, comme ſoumiſes à des calculs mathématiques dont l'omiſſion ferait

MONTESION

ſacrilége : tant de nœuds au ſoulier, la ſangle d'une couleur prévue, la robe bigarrée d'une certaine façon; une matière, une largeur déterminées pour la ceinture; une forme, une ampleur ſpéciales pour le capuchon; une étendue de tant de doigts pour la tonſure, un nombre d'heures invariable pour le ſommeil. Jugez combien cette uniformité eſt en diſſidence avec une telle variété de corps & d'eſprit. Et c'eſt pour cette puérile réglementation que les moines non-ſeulement mépriſent le reſte du clergé, mais encore ſe conſpuent les uns les autres; que des hommes qui font profeſſion de charité apoſtolique, pour une différence d'habit, pour une couleur plus ou moins ſombre, nous donnent le ſpectacle de querelles vraiment tragiques.

Vous en verrez parmi ces moines ſi rigides dans leurs ſcrupules qu'ils portent au dehors le cilice, mais en deſſous ils ont bien ſoin d'avoir le tiſſu de Milet; d'autres, au contraire, nous montrent le lin en deſſus, la laine en deſſous. Il en eſt d'autres qui fuient comme l'aconit le contact de la monnaie, ſans ſavoir ſe préſerver du contact des femmes & du vin. Tous d'ailleurs mettent leur étude à ſe diſtinguer. Ils ne cherchent pas à ſe rendre ſemblables au Chriſt, mais très-diſſemblables entre eux. Tout leur plaiſir repoſe ſur la diverſité de leurs noms. Les uns s'honorent d'être appelés Cordeliers, & c'eſt

MONTESION

d'eux que dérivent les Récollets, les Mineurs, les Minimes, les Bulliſtes. Les uns ſont bénédictins, les autres bernardins, ceux-ci de Sainte-Brigitte, ceux-là de Saint-Auguſtin, les uns guillemins, les autres jacobins. Ne leur ſuffirait-il pas d'être appelés chrétiens ?

La plupart de ces moines font un tel état de leurs cérémonies & des petites traditions humaines, que le ciel leur paraît à peine digne de tous leurs mérites ; ils ne ſongent pas que le Chriſt, au mépris de toutes leurs puérilités,

MONTESION

jugera d'après ſon précepte qui eſt la Charité. Alors l'un pourra montrer à ce juge ſa panſe engraiſſée par toute ſorte de poiſſons. L'autre étalera des pſaumes par boiſſeaux; celui-ci énumérera des myriades de jeûnes & imputera les diſgrâces de ſon eſtomac au repas unique qu'il s'eſt impoſé de prendre tant de fois; celui-là apportera un tel monceau de cérémonies qu'à peine ſept vaiſſeaux le pourraient tranſporter. Cet autre ſe glorifiera d'être reſté ſoixante ans ſans toucher de l'argent, ſinon avec deux doigts enveloppés. Tel autre produira ſon capuchon tellement ſordide & craſſeux qu'un batelier n'en voudrait pas; celui-ci rappellera que pendant onze luſtres il a toujours vécu à la même place comme une éponge; celui-là ſe vantera d'avoir enroué ſa voix à chanter continuellement; cet autre ſe glorifiera d'avoir épaiſſi ſon cerveau dans la ſolitude, & ce dernier enfin d'avoir engourdi ſa langue dans la perpétuité du ſilence.

Cependant le Chriſt, interrompant ces interminables accès de gloriole, s'écriera : « D'où vient cette nouvelle eſpèce de Phariſiens? Je ne reconnais qu'une ſeule loi, la mienne, dont je ne vous entends point parler. Et autrefois ſans détour, ſans aucune enveloppe de paraboles, j'ai promis l'héritage de mon Père non pas à des frocs, à des oraiſons, à des abſtinences, mais

MONTESION

aux œuvres de la Foi & de la Charité. Je n'avoue point pour les miens ceux qui s'en font trop accroire ſur leurs mérites, ceux qui veulent paraître plus ſaints que moi. Qu'ils aillent, s'ils le veulent, occuper le ciel des Abraxaſiens, ou qu'ils ſe faſſent conſtruire un paradis ſpécial par ceux dont ils ont préféré les traditions frivoles à mes préceptes. » Quand ils entendront cette ſentence & qu'ils verront élus avant eux des matelots & des cochers, de quel viſage ſe regarderont-ils? Mais, en attendant, ils ſont

MONTESION

heureux de par leurs eſpérances & grâce à mes bienfaits.

Encore que tous ces moines ſoient à l'écart de la république, perſonne pourtant n'oſe les dépriſer, ſurtout les mendiants, parce qu'ils tiennent tous les ſecrets par la confeſſion; ſans doute ils ſe feraient un crime de la révéler, à moins qu'ils ne veuillent ſe délecter à de bons contes; alors ils indiquent les choſes en les laiſſant deviner, ne gardant de myſtère que pour les noms. Si l'on irrite ces frelons, ils ſe vengent de la bonne manière dans les aſſemblées publiques, & ils marquent leur ennemi d'alluſions en viſant ſi bien que tous comprennent, ſauf celui qui ne comprend jamais rien; d'ailleurs ils ne ceſſent d'aboyer que la bouche fermée par un gâteau. Eſt-il du reſte un comédien, un charlatan qui vous donnerait un ſpectacle auſſi riſible que ces rhéteurs dans leurs ſermons, ſinges admirables de toutes les règles, de toutes les traditions de la rhétorique. Bon Dieu! comme ils geſticulent, comme ils ſont habiles à changer de voix, comme ils chantonnent, comme ils ſe remuent, comme ils transforment leurs phyſionomies, comme ils font retentir toute l'enceinte de leurs clameurs! Ce genre de faconde, ils ſe le paſſent de main en main, de frère en frère, comme un rite myſtérieux. Quoique n'y étant pas

MONTESION

initiée, j'eſſaierai de m'en rendre compte par conjectures.

Ils commencent par une invocation, habitude priſe aux poëtes; enſuite, ayant à parler de la Charité, ils puiſent leur exorde dans le fleuve du Nil. Ont-ils à traiter du myſtère de la Croix, ils débutent par Bel, ce dragon de Babylone. Eſt-ce le Carême qu'ils doivent expoſer : ils ouvriront leur diſcours par les douze ſignes du Zodiaque; un ſermon ſur la Foi s'inaugurera par la quadrature du cercle. J'ai entendu moi-

MONTESION

même un de ces moines, ſot perſonnage, pardon, je voulais dire docte, qui devait élucider le myſtère de la Sainte-Trinité devant une nombreuſe aſſemblée de fidèles : or, pour étaler la rareté de ſa doctrine, pour ſatisfaire les oreilles théologiques, il entra dans une voie nouvelle. Voyez-le débuter par les lettres de l'alphabet; de là il paſſe aux ſyllabes, puis aux mots, puis à la concordance du nom & du verbe, de l'adjectif & du ſubſtantif. Tout l'auditoire était ſtupéfait : quelques-uns murmuraient déjà le vers d'Horace : « Où viennent aboutir autant d'abſurdités ? » Enfin notre prédicateur arrive à démontrer que les éléments de la grammaire offraient le ſimulacre de la Trinité toute entière; jamais géomètre n'eût fait ſur le ſable démonſtration plus évidente. Auſſi bien pour compoſer ce ſermon notre fameux théologien avait ſué ſang & eau huit grands mois; il en eſt aujourd'hui devenu plus aveugle qu'une taupe, ayant détourné vers la pointe de ſon eſprit toute la force de ſa vue; cependant il n'a pas regret à ſa cécité; car il trouve qu'il a vraiment acquis ſa gloire à trop bas prix.

J'ai entendu encore un octogénaire, théologien de la même farine, & ſi théologien qu'on eût dit Scot Erigène reſſuſcité. Pour expliquer le myſtère du nom de Jéſus, il démontre avec une prodigieuſe ſubtilité que tout ce qu'on

MONTESION

pouvait dire du Sauveur ſe trouvait dans les lettres de ſon nom. Ce nom ne préſente que trois cas, & voilà pourquoi il ſignifie le divin ternaire. Le premier de ces trois cas, *Jéſus*, ne finit-il pas par une S, le deuxième *Jeſum* par une M, le troiſième *Jeſu* par un U, c'eſt là que réſide l'inexprimable myſtère. Ces lettres indiquent en effet que le Chriſt eſt à la fois au faîte, au milieu, au plus infime degré. Reſtait une ſubtilité encore plus épineuſe : en vertu de ſes calculs mathématiques, le moine diviſa le nom de Jéſus en deux parties égales, de façon à ce que la cinquième lettre S demeurât iſolée au milieu du mot. Enſuite il nous apprit que cette lettre en hébreu s'appelait ſyn; or ſyn en langue de Scotiſte veut ſans doute dire péché; il en concluait que Jéſus enlevait les péchés du monde.

A cet exorde ſi nouveau, les auditeurs reſtèrent béants d'admiration, ſurtout les théologiens; peu s'en fallut qu'il leur arrivât la méſaventure de Niobé, & à moi l'accident de Priape qui, à ſon grand dommage, aſſiſta aux nocturnes horreurs de Sagane & de Canidie. Aurais-je eu ſi grand tort ? Jamais le grec Démoſthène ou le latin Cicéron ſe ſont-ils ſervis d'un pareil détour ? Chez eux l'exorde était réputé vicieux, toutes les fois qu'il s'éloignait du ſujet, comme ſi les bouviers eux-mêmes qui n'ont que la nature pour maîtreſſe n'allaient aux exordes

MONTESION

MONTESION

les plus directs. Mais nos doctes moines ne regarderaient par leur préambule comme vraiment à la hauteur de la rhétorique, s'il avait quelque affinité avec le reſte du ſujet, & ſi l'auditeur tout en admirant ne devait ſe dire à part ſoi : « Mais où va-t-il donc par ces détours ! »

En troiſième lieu, ils vont chercher quelque paſſage de l'Evangile, en guiſe de narration, mais curſivement & comme à la dérobée, tandis qu'ils devraient y inſiſter. Quatrièmement, comme s'ils jouaient un nouveau perſonnage, ils remuent une queſtion théologique, qui n'a rien à voir avec la terre & le ciel. Ils croient encore par là ſe retrouver dans le domaine de leur art. C'eſt là qu'ils redreſſent leurs ſourcils théologiques & qu'ils font entrer dans les oreilles des noms magnifiques, docteurs ſolennels, docteurs ſubtils, docteurs très-ſubtils, docteurs ſéraphiques, docteurs ſanctiſſimes, docteurs chérubins, docteurs irréfragables. C'eſt alors que devant la foule ignorante ils font tomber comme la pluie froide de la ſcolaſtique leurs ſyllogiſmes, majeures, mineures, concluſions, corollaires, ſuppoſitions.

Reſte le cinquième acte où l'acteur doit ſe ſurpaſſer. Alors ils produiſent un conte inepte & ſot, tiré du *Miroir hiſtorial* ou des *Geſtes des Romains*, & l'interprètent *allégoriquement, tropologiquement, anagogiquement !* De cette

MONTESION

manière ils terminent leur Chimère pire que celle dont Horace a eu l'idée en écrivant : « *Humano capiti.* » C'eſt que nos prédicateurs ont appris de je ne ſais qui, que dans un diſcours l'entrée en matière doit être calme & exempte de cris; auſſi dans leur exorde parlent-ils ſi bas qu'ils n'entendent même pas leur propre voix, comme s'ils ne voulaient point être compris. Ils ont encore entendu dire que pour remuer les ſentiments, il fallait uſer d'exclamations; en conſéquence, au moment où ils par-

MONTESION

laient poſément, tout à coup ils élèvent la voix, comme des furieux, même ſans raiſon. Vous jugeriez qu'ils ont beſoin d'ellébore, comme ſi l'on devait crier pour crier. En outre, ayant encore entendu dire que l'orateur devait s'échauffer dans le progrès du diſcours, après chaque partie ils récitent aſſez tranquillement les premières phraſes, puis donnent de la voix à plein goſier, même dans les paſſages les plus froids, & finiſſent de telle ſorte qu'on les croirait à moitié morts. Enfin ils ont appris, toujours dans les rhéteurs, qu'il faut faire une part au rire, & ils ſe mêlent auſſi de répandre des traits plaiſants, & quels traits, ô chère Aphrodite! Comme ils ſont à leur place. On dirait l'âne près de la lyre. Nos prêcheurs mordent bien quelquefois, mais plutôt pour chatouiller que pour bleſſer. Jamais ils ne ſont plus impudemment flatteurs que s'ils veulent faire le plus montre de franchiſe. Enfin toute leur action les fait reſſembler à des bateleurs qui ſont encore leurs maîtres. Cependant les uns & les autres ſe reſſemblent à tel point qu'ils ont l'air de s'être mutuellement enſeigné la rhétorique.

Et, avec tout cela, ils trouvent des auditeurs qui en les entendant croient ouïr des Démoſthène & des Cicéron. De cette eſpèce ſont les marchands & les femmes; ce ſont deux genres de clients que nos moines recherchent, les uns

MONTESION

parce qu'ils leur tranſmettent une portion du bien mal acquis contre échange de flatteries, les autres comme étant favorables à leur ordre, parce qu'elles y cherchent d'habitude les confidents des récriminations féminines contre les maris. Vous voyez bien tout ce que me doit cette race d'hommes qui avec de vaines cérémonies, des pratiques dériſoires, des hurlements, exercent ſur les mortels une ſorte d'empire tyrannique en prétendant marcher ſur les traces de Paul & d'Antoine. Mais il eſt temps de laiſſer

MONTESION

avec grand plaiſir ces manières d'hiſtrions, ingrats qui diſſimulent mes bienfaits, méchants qui ſimulent la piété.

Il y a longtemps déjà que je ſuis tentée d'en venir aux rois & aux princes; ils ſont franchement mes adeptes & me cultivent avec l'aiſance qui ſied à leur rang. S'ils avaient ſeulement une demi-once de ſageſſe, qu'y aurait-il de plus triſte, de plus repouſſant que leur vie ? perſonne ne voudrait ſe procurer une couronne au prix du parjure & de l'aſſaſſinat, ſi l'on ſavait quel poids un véritable ſouverain ſupporte ſur ſes épaules. Celui qui tient le gouvernail d'un État doit aſſumer les affaires publiques & non les ſiennes, ne ſonger qu'à l'intérêt général; il ne peut, même de la longueur d'un doigt, s'écarter de ces lois dont il eſt l'auteur & l'exécuteur; il lui faut préſerver l'intégrité de tous les officiers & de tous les magiſtrats; il eſt lui-même expoſé en ſpectacle devant tous les yeux, tel qu'un aſtre ſalutaire. Par l'influence de ſes bonnes mœurs il eſt en meſure de porter remède aux choſes humaines, ou de leur cauſer de grands maux ainſi qu'une comète meurtrière; il doit enfin ſavoir que les vices des autres n'ont pas une action auſſi ſenſible, une contagion auſſi profonde. Le Prince eſt dans un poſte élevé où, pour peu qu'il s'éloigne du droit chemin, le fléau pénétrera profondément dans la plupart des

MONTESION

cœurs. N'oublions pas pourtant que la Fortune a l'habitude de détourner de ce chemin nos monarques, & qu'ils ſont fourvoyés par l'orgueil, les délices, l'impunité, l'adulation, le luxe; auſſi faut-il veiller avec ſollicitude afin de ne pas ſe laiſſer tromper. Diſons auſſi, même en omettant les embûches, les haines, tous les périls & toutes les alarmes qui menacent les rois, qu'ils ſont encore deſtinés à comparaître devant le Souverain par excellence, auquel ils rendront compte de leurs moindres péchés, & cela avec d'autant plus de rigueur qu'ils auront diſpoſé d'un pouvoir plus conſidérable. Si un roi peſait toutes ces conſidérations, comme il le devrait faire s'il était ſage, il ne pourrait prendre avec quelque douceur ni ſommeil ni nourriture. Mais je ſuis là, & par mon office les princes laiſſent tous ces ſoucis aux dieux, & ne ſongent qu'à ſe donner du bon temps; ils n'admettent auprès d'eux que des gens aux paroles de miel, ſans laiſſer le moindre accès à la moindre inquiétude. Ils croient rempiir ſuffiſamment le rôle d'un vrai chef d'État, s'ils chaſſent aſſidûment, s'ils nourriſſent de beaux chevaux, s'ils vendent à leur profit les charges & les emplois; ſi chaque jour ils inventent de nouveaux expédients pour épuiſer les reſſources de leurs ſujets & les faire paſſer dans leur fiſc. Ils trouvent à tout cela de ſpécieux prétextes, même à la

MONTESION

meſure la plus inique, de façon à la colorer encore de quelque dehors d'équité. Ils ajoutent quelques flatteries à l'adreſſe du peuple pour ſe l'attacher.

Figurez-vous maintenant ſur le trône, comme il arrive quelquefois, un homme ignorant des lois, preſque ennemi de l'intérêt public, attentif à l'utilité privée, eſclave de ſes plaiſirs, haïſſant l'érudition, haïſſant la liberté & la vérité, ne penſant rien moins qu'au ſalut de la république, mais meſurant tout à ſes paſſions & à ſes propres intérêts. Ajoutez enſuite un collier d'or, ſymbole de toutes les vertus en harmonie, une couronne rehauſſée de pierres précieuſes, qui lui puiſſe rappeler comme il doit ſurpaſſer les autres en vertus héroïques ; enfin un ſceptre, le ſigne de la juſtice & de l'intégrité du cœur, en dernier lieu la pourpre, cet indice d'un amour ardent pour l'État. Si un tel prince comparait ces ornements avec ſon exiſtence privée, je crois qu'il aurait honte de ſa parure & craindrait de voir un railleur au nez fin tourner en dériſion & en jeu tout cet appareil tragique.

Que dirai-je des grands, des courtiſans ? La plupart ſont inféodés, les plus ſerviles, les plus inſipides, les plus abjects des êtres, & cependant ils ſe croient les premiers des mortels. Ils ne ſont modeſtes que ſur un point : c'eſt que, ſe contentant de porter ſur leur corps l'or, les

MONTESION

pierres précieuſes, la pourpre & les autres inſignes de vertus & de la ſageſſe, ils laiſſent aux autres le ſoin d'être en réalité ſages & vertueux. Cela ſuffit amplement à leur félicité de pouvoir appeler le roi leur maître, d'avoir appris à le ſaluer en trois mots, à lui décerner les titres les plus courtois, tels que Votre Sérénité, Votre Domination, Votre Magnificence, de leur chatouiller agréablement le viſage par des flatteries délicates. Voilà toute l'induſtrie des courtiſans. Si, du reſte, vous dirigez vos regards ſur leur

MONTESION

genre de vie, ce ne ſont que de purs Phéaciens, des prétendants de Pénélope; vous reconnaiſſez la fin du vers qu'Echo ſaura mieux achever que moi. Le courtiſan dormira juſqu'au milieu du jour; il a même un chapelain mercenaire qui lui expédie une meſſe mercenaire ſans qu'il ſoit encore bien éveillé. De là ils vont au déjeuner; à peine ce repas terminé, le dîner ſuit de près. Au ſortir de table ſe ſuccèdent les dés, les aigre-fins, les diſeurs de bonne aventure, les bouffons, les fous, les courtiſanes, les folâtreries & tous

MONTESION

les autres paſſe-temps. Dans l'intervalle une ou deux collations pour le moins. Puis le ſouper, puis les libations & des libations réitérées, par Jupiter. De cette façon, ſans aucun dégoût de la vie, les heures s'envolent, & avec les heures les jours, les mois, les années, les ſiècles. Pour moi, il me ſemble que je ſuis raſſaſiée, ſi je les vois avec leur air d'oſtentation, ſi devant moi cette nymphe s'eſtime la ſœur des déeſſes, parce qu'elle traîne une plus longue queue; ſi ce ſeigneur écarte les autres à coups de coude, pour être plus rapproché de Jupiter; ſi ce courtiſan ſe rengorge de ce qu'il porte une chaîne plus peſante à ſon cou pour faire étalage non-ſeulement de ſa richeſſe, mais auſſi de ſa force.

Venons à l'ordre des Papes, des Cardinaux & des Evêques : il y a longtemps que ceux-ci ſe mêlent d'imiter bravement la vie des princes & des grands, s'ils ne les ont pas ſurpaſſés. Je voudrais qu'un de ces Evêques étudiât ce que ſignifie ſon rochet de lin, éclatant d'une blancheur neigeuſe, ſymbole d'une vie ſans tache; ce que veut dire cette mitre à deux cornes rattachées d'un ſeul nœud, emblème de la connaiſſance accomplie des deux Teſtaments; ces mains gantées qui repréſentent un cœur épuré de toute contagion mondaine dans l'adminiſtration des ſacrements; cette croſſe où s'attache l'idée de la vigilance ſur le troupeau confié; cette croix

MONTESION

qui vient atteſter la pleine victoire ſur toutes les paſſions humaines. Ah ! ſi notre Evêque mettait ces penſées devant ſes yeux & beaucoup d'autres du même ordre, il mènerait certes une exiſtence anxieuſe & ſoucieuſe ! Mais nos prélats ne vivent que pour leur agrément. Du reſte, ils confient le ſouci de leurs brebis au Chriſt lui-même ou s'en déchargent ſur leurs grands vicaires. Or ils ne ſe ſouviennent même pas de leur nom qui implique le travail, le ſoin, la ſollicitude paternelle. Mais, pour attirer de

MONTESION

l'argent, ils s'en ſouviennent fort bien. « Et ce n'eſt pas une vaine ſpéculation. »

Dans le même genre, les Cardinaux ſe vantent bien d'être les ſucceſſeurs des apôtres : s'ils penſaient qu'on doit avoir pour eux les mêmes exigences, qu'ils ne ſont pas des maîtres, mais des adminiſtrateurs quant aux biens ſpirituels, & qu'ils doivent rendre à échéance rapprochée le compte de cette adminiſtration ! Suppoſons qu'ils s'interrogent auſſi à propos de leur équipage. Que ſignifie, devront-ils ſe dire, cette

MONTESION

blancheur du rochet? ſi ce n'eſt l'entière & ſuprême innocence. Et cette ſoutane de pourpre? ſinon l'ardent amour de Dieu. Pourquoi cette cape, à l'extérieur ſi large, aux plis ſinueux, enveloppant même la mule du révérendiſſime, & qui ſuffirait encore à couvrir un chameau? n'eſt-ce pas l'emblème d'une charité étendue, prête à ſecourir tous les êtres, c'eſt-à-dire à inſtruire, à exhorter, à conſoler, à reprendre, à conſeiller, à calmer la furie de la guerre, à réſiſter aux mauvais princes & à répandre

MONTESION

volontiers ſon ſang, auſſi bien que ſes richeſſes, pour le troupeau de l'Égliſe. Alors pourquoi tous ces revenus dans les mains de nos ſucceſſeurs des apôtres ? Ah ! ſi les Cardinaux faiſaient de telles réflexions, ils ne brigueraient pas cette dignité ou bien ils s'empreſſeraient de s'en démettre, ou bien encore ils mèneraient une vie de labeur & d'anxiété, telle que l'exiſtence des premiers apôtres.

Arrivons aux Papes qui tiennent la place du Chriſt : s'ils s'appliquaient à rivaliſer la vie de leur maître, en imitant ſa pauvreté, ſes travaux, ſa doctrine, ſa croix, ſon mépris de l'exiſtence ; s'ils penſaient ſeulement à ce nom de Pape, c'eſt-à-dire de Père, le plus ſacré de tous, quels gens ſeraient plus affligés ſur terre ? qui voudrait acheter ce rang ſuprême au prix de tous ſes biens ? ou le conſerver avec le glaive, le poiſon & tous les procédés de la violence ? qu'ils perdraient de leurs avantages, ſi la ſageſſe s'emparait une fois de leur eſprit, que dis-je la ſageſſe ! s'ils avaient ſeulement un grain de ce ſel dont parle le Sauveur. Ils abandonneraient tant de richeſſes, tant d'honneurs, tant de puiſſance, tant de victoires, tant d'offices, tant de diſpenſes & d'indulgences, tant de chevaux, de mules, de gardes, de délices de toute ſorte. Vous voyez quelle moiſſon de biens, quels flots d'honneurs ils ſacrifieraient, & à la place il

MONTESION

leur faudrait ſubſtituer les veilles, les jeûnes, les larmes, les oraiſons, les prédications, les études, les ſoupirs & mille autres exercices de même nature. Ne négligeons pas tant d'écrivains, de copiſtes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de ſecrétaires, de muletiers, d'écuyers, d'officiers de table, d'entremetteurs (j'adoucis la choſe par reſpect pour les oreilles tendres), enfin une telle foule de paraſites qui maintenant ſurcharge la cour de Rome & qui ſerait réduite à mourir de faim. Ce ſerait un acte barbare, abominable, encore plus déteſtable de rappeler à la beſace & au bâton apoſtoliques ces princes ſouverains de l'Égliſe, vrais flambeaux du monde. En effet, c'était à Pierre, à Paul, de vivre de labeur; pour leur part, nos Papes revendiquent l'éclat & la volupté.

Auſſi nulle eſpèce de gens ne vit davantage dans la molleſſe & dans l'inſouciance que ces Pontifes qui croient avoir aſſez fait pour le Chriſt, s'ils jouent leur rôle épiſcopal avec des ornements myſtiques & preſque ſcéniques, au milieu des cérémonies, parmi les titres de béatiſſime, de ſanctiſſime, de révérendiſſime, au milieu des bénédictions & des malédictions. Faire des miracles, ce ſerait choſe obſolète, ſurannée, manquant d'actualité ; enſeigner le peuple, quelle fatigue ! expliquer l'Écriture ſainte, cela ſent l'école; prier, il faudrait avoir

MONTESION

du loiſir ; pleurer, c'eſt un acte piteux & de femmelette ; être pauvre, quelle horreur ! ſe laiſſer vaincre, quelle honte & quelle indignité pour un homme qui daigne à peine admettre à lui baiſer les pieds l'élite des monarques ! Enfin mourir, c'eſt de toutes choſes la moins aimable. Je ne parle pas du martyre ſur la croix, ce ſerait s'encanailler !

Il reſte donc aux papes, en guiſe d'armes, ces douces bénédictions dont parle ſaint Paul & dont ils ne ſont pas ménagers, les interdictions, les ſuſpenſions, les aggravations, les anathèmes, les peintures vengereſſes & ce foudre terrible par lequel, d'un ſeul geſte, ils envoient les âmes des mortels au-delà du Tartare. Cependant nos très-ſaints pères en Chriſt, nos vicaires en Chriſt, n'emploient jamais avec plus d'âpreté ces inſtruments de ruine que contre ceux qui, à l'inſtigation du diable, s'efforcent de diminuer & de rogner le patrimoine de ſaint Pierre. Ce dernier diſait à ſon Maître : « Nous avons tout abandonné pour te ſuivre. » Et voilà que le patrimoine de ſaint Pierre ſe compoſe de champs, de villes, d'impôts, de douanes, de domaines. C'eſt pour défendre tous ces tréſors qu'embraſés du zèle de Jéſus-Chriſt nos papes combattent avec le fer & le feu, non ſans effuſion du ſang chrétien ; alors ſeulement ils croient ſoutenir apoſtoliquement la cauſe de l'Égliſe en

MONTESION

combattant juſqu'au bout ſes ennemis. Comme ſi l'Égliſe avait de pires ennemis que ces pontifes impies, qui laiſſent s'abolir dans le ſilence la doctrine du Chriſt, qui la tiennent enchaînée par des lois vénales, l'altèrent par des interprétations forcées, & enfin l'anéantiſſent par la peſtilence de leurs exemples !

D'ailleurs, comme l'Égliſe chrétienne eſt née dans le ſang, a été confirmée par le ſang, accrue par le ſang, les papes la gouvernent auſſi par le ſang, comme s'il n'y avait plus de Chriſt

MONTESION

pour la protéger; ils en appellent à la guerre. La guerre eſt de ſa nature une choſe tellement monſtrueuſe qu'elle convient mieux aux fauves qu'aux hommes, tellement furieuſe que les poëtes en attribuent l'origine aux Furies, tellement contagieuſe qu'elle infecte les mœurs partout ſur ſon paſſage, tellement injuſte que les plus grands ſcélérats y ſont les plus capables, tellement ſacrilége qu'elle n'a aucun rapport avec le Chriſt! & pourtant voilà ce qui, au détriment de tout autre ſoin, eſt la grande occupation de certains Papes.

Dans le nombre vous voyez des vieillards qui déploient l'énergie des jeunes gens & ne ſe laiſſent pas arrêter par les dépenſes, ni fatiguer par les labeurs, & qui ne ſe font pas le moindre ſcrupule de bouleverſer les lois, la religion, la paix & toutes les choſes humaines. Il ne leur manque pas de doctes adulateurs prêts à qualifier cette fureur manifeſte de zèle, de piété, de vaillance; ils trouvent des arguments pour juſtifier celui qui tire le glaive meurtrier & l'enfonce dans la poitrine de ſon frère, ſans enfreindre, diſent-ils, la charité, qui eſt le grand commandement du Chriſt. Au reſte, je me demande de qui vient l'exemple, des papes ou de certains évêques allemands, qui, ſans ſouci du culte, des bénédictions, des cérémonies, ouvertement font les ſatrapes, à tel point qu'ils eſtiment digne d'un

MONTESION

lâche & indigne d'un évêque de rendre à Dieu, ailleurs que ſur un champ de bataille, leur âme belliqueuſe. Le commun des prêtres, dans leur grande crainte de ne pas ſuivre l'exemple de leurs prélats, combattent avec une aſſurance toute militaire pour la revendication de leurs dîmes; épées, javelots, pierres, toute eſpèce d'armes, rien ne leur fait défaut. Comme ils ont les yeux grand ouverts quand ils peuvent extraire certains paſſages des anciens, dont ils alarment le populaire, pour lui perſuader qu'il

MONTESION

leur doit la dîme & plus encore ! Mais il ne leur vient pas à l'eſprit de lire tout ce qui eſt écrit au ſujet de leurs devoirs envers ce même peuple. Leur tonſure ne les avertit pas qu'un prêtre doit être libre de tous les déſirs du monde, & ne ſonger qu'aux choſes céleſtes. Bien au contraire, ces voluptueux ſe croient quittes de leurs devoirs s'ils ont marmonné leur bréviaire. Et de quelle façon? aucun dieu ne ſaurait les entendre ni les comprendre : eux-mêmes ne s'entendent pas & ne ſe comprennent point, mâchonnant tout entre les dents. Au moins ont-ils cela de commun avec les laïques que, pour leur récolte d'argent, ils ſont pleins de vigilance & qu'ils ne laiſſent ignorer à perſonne les obligations à leur endroit. Eſt-il une fonction pénible? ils ſe la renvoient l'un à l'autre, comme au jeu de la raquette. Beaucoup d'entre eux reſſemblent à ces princes laïques, leſquels délèguent à des procurateurs une partie de leur royaume à adminiſtrer : ceux-ci repaſſent la délégation à des inférieurs. Tels ces prêtres ſe déchargent ſur leurs ouailles du poids de la dévotion & de la piété. Leurs ouailles le leur renvoient à ces gens que l'on appelle eccléſiaſtiques, comme ſi les fidèles n'avaient rien de commun avec l'Égliſe, comme ſi les vœux du baptême n'étaient qu'une vaine cérémonie. Bien des prêtres ſe font appeler ſéculiers, comme s'ils

MONTESION

étaient initiés au monde et non au Chriſt; alors ils rejettent leur charge pieuſe ſur les réguliers, ceux-ci ſur les moines, les moines relâchés ſur les moines ſtricts, & tous ſur les mendiants, et les mendiants ſur les chartreux, chez qui la piété eſt bien enſevelie, ſi cachée qu'à peine peut-on l'y découvrir. De même les papes, très-diligents pour la moiſſon pécuniaire, renvoient les travaux apoſtoliques aux évêques, ceux-ci aux curés, ceux-là aux vicaires, les vicaires aux frères mendiants, & ceux-ci enfin aux gens qui ſavent bien tondre la laine des brebis.

Cependant il n'eſt pas dans mon ſujet d'examiner à fond la vie des Papes & des prêtres : je ne voudrais point avoir l'air de tramer une ſatire au lieu de développer mon propre éloge; n'allez pas croire qu'en louant les mauvais princes je cenſure les bons. J'ai touché chaque état à la ſurface pour démontrer qu'aucun homme ne peut vivre heureux s'il n'eſt initié à mes rites, s'il n'eſt favoriſé par moi. En effet, la déeſſe de Rhamnunte, la diſpenſatrice du bonheur & du malheur, eſt tellement d'accord avec moi qu'elle a toujours été l'ennemie des Sages, prodiguant ſes biens aux Fous pendant leur ſommeil. Vous connaiſſez un certain Timothée qui avait comme deviſe : « Tout vient à mon filet de dormeur », & cette autre encore : « Le hibou de Minerve

MONTESION

vole pour moi ». On dit, au contraire, des Sages : « Ils ſont nés au quatrième jour de la lune » ; ou bien : « Ils ſont montés ſur le cheval de Séjan, ils ont de l'or de Touloufe ». Mais je m'arrête pour ne point paraître atteinte de la manie des proverbes; on dirait que j'ai pillé les commentaires de mon Eraſme.

Allons au fait, la Fortune aime les gens irréfléchis; elle ſeconde les téméraires, ceux qui diſent : « Les dés ſont jetés. » La Sageſſe ne fait que des timides; auſſi voyez-vous généralement

MONTESION

les Sages enfoncés dans la pauvreté, dans la faim, dans la fumée; les Fous, au contraire, regorger de richeſſes, être appelés au gouvernail de l'État, enfin devenir floriſſants de toute manière. En effet, ſi l'on fait conſiſter le bonheur à plaire aux princes & à obtenir ſa place parmi les idoles de pierreries & d'or, quoi de plus inutile que la ſageſſe, quoi même de plus déprisé dans les cours? Voulez-vous acquérir des richeſſes? Quel ſera le gain d'un trafiquant ſi, par fidélité à la ſageſſe, il s'offenſe d'un par-

MONTESION

jure; s'il rougit, pris en flagrant délit de menſonge; s'il approuve quelque peu les ſcrupules anxieux des Sages, ſes confrères, ſur la fraude & ſur l'uſure? Convoitez-vous les dignités, les biens eccléſiaſtiques? Un âne ou un brutal y arrivera plus tôt qu'un philoſophe. Seriez-vous ravi par les voluptés amoureuſes? Les femmes qui en ſont l'objet ſont de tout leur cœur avec les Fous; elles haïſſent & fuient le Sage comme des ſcorpions. Enfin, quiconque veut jouir de la vie doit d'abord exclure les Sages & fréquen-

MONTESION

ter plutôt le premier animal venu. En un mot, de quelque côté que vous vous tourniez, princes, juges, magiſtrats, amis, ennemis, grands, petits, tous n'en veulent qu'à l'argent comptant; le Sage mépriſe l'argent : on a donc grand ſoin de le fuir.

Cependant, quoique mon éloge ſoit inépuiſable, il ſied qu'un diſcours ait une fin : auſſi m'arrêterai-je bientôt; mais je veux d'abord vous faire connaître de grands auteurs qui m'ont illuſtrée par leurs écrits & leurs actions; les Sages ne diront point que je ne plais qu'à moi ſeule, & les légiſtes ne prétendront pas que je ne puis trouver de citations en ma faveur. Citons donc comme eux, c'eſt-à-dire à tort & à travers.

D'abord ce proverbe eſt univerſellement reçu : « Quand la choſe eſt abſente, le ſimulacre eſt excellent. » C'eſt avec raiſon qu'on enſeigne aux enfants cette maxime : « C'eſt une grande ſageſſe que de ſavoir ſimuler la folie. » Vous jugerez par là que la Folie eſt un grand bien, puiſque ſon ombre trompeuſe, ſes dehors reproduits obtiennent tant de louanges des ſavants. Horace, qui lui-même s'aſſimile au gras & luiſant troupeau d'Épicure, preſcrit de mêler à la ſageſſe une folie, il eſt vrai paſſagère, a-t-il finement ajouté. De même il a dit ailleurs : « Une courte folie eſt charmante. » Ailleurs encore,

MONTESION

il aime mieux paraître inſenſé & ignorant que d'être ſage & enragé. Homère loue de cent façons Télémaque, & pourtant il ne laiſſe pas de l'appeler quelquefois « ſot enfant, » & quelquefois, comme de bon augure, cette épithète eſt affectée par les tragiques aux jeunes gens, aux adoleſcents. Quel eſt le thème de la ſainte Iliade ? ſinon les fureurs des rois & des peuples. Cicéron n'a jamais mieux parlé qu'en diſant : « Tout eſt plein de folie. » Or, perſonne n'ignore que plus un bien eſt étendu, plus il a d'excellence.

MONTESION

Mais l'autorité de tels écrivains peut être médiocre chez des chrétiens. Je fonderai donc mon éloge ſur le témoignage des ſaintes Écritures, je l'établirai très-logiquement. Choſe malaiſée, direz-vous, & tâche pénible pour laquelle il faudrait rappeler les muſes de l'Hélicon; mais ce ſerait un grand voyage pour une choſe ſi étrangère aux neuf Sœurs. Peut-être me conviendrait-il davantage, puiſque je fais la théologienne & que je m'aventure dans les épines, d'évoquer l'eſprit de Scot & de le

MONTESION

faire émigrer de la Sorbonne dans mon âme : car cet eſprit eſt plus pointu que le porc-épic & le hériſſon. Puiſſe-t-il enſuite s'en aller où il voudra, même « chez les corbeaux ». Plût au ciel que je puſſe auſſi changer de viſage & revêtir un habit à la théologique. Je crains pourtant que l'on ne m'accuſe de larcin, comme ſi j'avais pillé furtivement le tréſor de nos maîtres en ſcolaſtique, quand on me verra ſi ſavante en théologie. Mais il n'eſt pas ſi étonnant, en raiſon de mes relations ſi longues & ſi étroites avec les théologiens, que j'aie pris quelque choſe de leur ſcience. Pourquoi pas? Priape, ce dieu des jardins, a bien appris & retenu quelques mots grecs en écoutant ſon maître qui liſait. Et ce coq de Lucien? n'a-t-il pas, dans la longue ſociété des hommes, réuſſi à attraper la voix humaine? Mais venons au ſujet ſous de favorables auſpices.

L'Eccléſiaſte a écrit en ſon premier chapitre : « Le nombre des Fous eſt infini. » Or ce nombre infini embraſſe tous les mortels, ſauf quelques-uns : je ne ſais même pas ſi on les a jamais connus. Jérémie avoue la choſe plus ingénuement au chapitre dixième : « L'homme, dit-il, eſt devenu fou par excès de ſageſſe. » A Dieu ſeul il attribue la ſageſſe & laiſſe à tous les hommes la folie en partage. Et il dit un peu plus loin : « Que l'homme ne ſe glorifie point

MONTESION

en ſa ſageſſe. » Pourquoi ne veux-tu pas, mon brave Jérémie, que l'homme tire gloire de cette fameuſe ſageſſe? C'eſt, me répondra-t-il, que l'homme n'a point de ſageſſe. Mais revenons à l'Eccléſiaſte : « Vanité des vanités & tout eſt vanité! » Quel eſt le ſens de cette exclamation, ſinon, comme nous l'avons dit, que la vie humaine n'eſt qu'un jeu de la Folie? Cicéron n'ajoute-t-il pas « un caillou blanc » à mes louanges, quand il fait entendre cette grande parole par moi déjà rapportée : « Tout eſt plein

MONTESION

de folie. » Et cet habile Eccléſiaſte ne dit-il pas encore : « Le Fou change comme la lune, le Sage eſt conſtant comme le ſoleil. » Qu'entend-il, ſinon que toute la race humaine eſt folle & qu'à Dieu ſeul appartient le titre de ſage. En effet, les interprètes traduiſent la lune par la nature humaine, & le ſoleil, ſource de toute lumière, par Dieu. Le Chriſt vient les corroborer, quand il réſerve dans ſon Evangile pour Dieu ſeul le titre de bon. Si donc ſage & bon ſont deux termes identiques, au dire des Stoïciens, & ſi la folie exclut la ſageſſe, comme de juſte, il en réſulte que tout ce qui eſt mortel & en dehors de Dieu doit être englobé dans la folie.

Écoutons encore Salomon en ſon chapitre dixième : « La Folie, dit-il, eſt joie pour le fou. » Il avoue par là que, ſans la Folie, il n'y a rien d'agréable en ce monde. Il dit ailleurs dans le même ſens : « Celui qui augmente ſa ſageſſe augmente ſes douleurs, &, plus on ſent, plus on ſouffre. » N'eſt-ce pas encore la même penſée au chapitre ſeptième ? « La triſteſſe habite le cœur des Sages & la joie le cœur des Fous. » Non content d'apprendre à fond la ſageſſe, il a voulu auſſi me bien connaître. Si vous en doutez, voici les paroles qu'il a inſcrites en ſon premier chapitre : « J'ai appliqué mon eſprit à connaître la prudence & la doctrine,

MONTESION

les erreurs & la Folie. » Remarquez qu'il fait mon éloge en me nommant la dernière. Voilà ce qu'écrit l'Eccléſiaſte. Or, dans l'ordre eccléſiaſtique, le premier en dignité eſt le dernier par le rang, conformément à l'Évangile. Mais que la Folie ſoit de plus haut prix que la ſageſſe, l'Eccléſiaſte le fait bien comprendre en ſon chapitre quatrième. Cependant je ne riſquerai pas cette citation avant de vous prier de répondre favorablement à mes queſtions, comme chez Platon ceux qui diſputent avec Socrate.

MONTESION

Vaut-il mieux mettre de côté ce qui eſt rare & précieux ou bien ce qui eſt vulgaire & vil? Vous vous taiſez. Ce proverbe grec me répond à votre place : « On laiſſe la cruche à la porte. » De peur que vous ne rejetiez cette ſentence avec une promptitude ſacrilége, je vous avertis qu'elle eſt d'Ariſtote, le dieu de nos maîtres. Voyons encore. Quelqu'un d'entre vous ſerait-il aſſez inconſidéré pour laiſſer ſur le grand chemin or & bijoux? Je n'en crois rien. Vous dépoſez ces objets précieux dans les endroits les plus retirés, au coin le plus ſecret du coffre-fort, &, ce qui ne vaut rien, vous l'expoſez à tous les allants & venants. Si donc la prudence met en réſerve les choſes de prix, ſi l'on abandonne au haſard ce qui n'a pas de valeur, n'eſt-il pas évident que la ſageſſe qui défend de diſſimuler vaut moins que la Folie qui ordonne de cacher? Écoutez ſes propres paroles : « L'homme qui recèle ſa folie vaut mieux que l'homme qui cache ſa ſageſſe. » Bien mieux, la candeur d'âme eſt attribuée au Fou par les ſaintes Écritures, cependant que le Sage ſe croit ſupérieur à tous les autres. C'eſt ainſi que j'entends ce paſſage de l'Eccléſiaſte, au chapitre dixième : « Quand le Fou ſe promène, il s'imagine que tous ſont Fous comme lui. » N'eſt-ce pas l'indice d'une rare candeur de s'aſſimiler à tous les hommes, tandis que chacun ſe met

MONTESION

à part d'après ſon opinion de lui-même, & d'être diſpoſé à communiquer aux autres ſes propres mérites ?

Salomon lui-même n'a pas rougi de la Folie : en ſon troiſième chapitre ne ſe proclame-t-il pas le plus fou des hommes ? Et ce ſaint Paul, ce grand docteur des Gentils, dans ſes épîtres aux Corinthiens, aſſume volontiers le ſurnom de fou : « Fou, dit-il, je le ſuis plus qu'eux, comme ſi c'était une honte d'être ſurpaſſé en folie. » Mais voici tous ces petits Grecs qui bourdonnent contre moi, cherchant à crever les yeux même aux corneilles de la théologie, répandant leurs brouillards, leurs fumées ! Si je n'ai pas pour moi l'alpha, le bêta de cette bande, je revendique Eraſme que ſouvent je rappelle pour m'en faire honneur. « Citation vraiment ſotte », répètent-ils, & bien digne de la fameuſe Moria. La penſée de l'apôtre n'eſt pas telle que tu le rêves. Il ne ſe propoſe pas, dans ces paroles, de paſſer pour plus fou que les autres, mais après avoir dit : « Ils ſont miniſtres du Chriſt & moi également » ; après s'être égalé ſur ce point aux autres, il ajoute en manière de correction : « & je le ſuis davantage », car il comprenait que non-ſeulement il était l'égal des autres apôtres dans le miniſtère de l'Evangile, mais en quelque ſorte leur ſupérieur. Auſſi comme il voulait dire la vérité,

MONTESION

ſans choquer les oreilles par aucune déclaration arrogante, il s'eſt prémuni du prétexte de la Folie : il ſe diſait fou, parce que les fous ont ſeuls le privilége de parler ſans offenſer.

Quel que ſoit le ſens que ſaint Paul ait viſé dans ce paſſage, je l'abandonne aux ergoteurs pour m'attacher à ces grands, gros & gras théologiens avec qui la plupart des docteurs préféreraient errer plutôt que d'être dans le vrai avec ces gens à triple idiome. Ces Grécules on n'en fait pas plus de cas que des geais. Je pourrais invoquer un glorieux théologien dont je ſupprime prudemment le nom pour que nos petits geais ne le pourſuivent pas de leurs invectives grecques en rappelant « l'âne près de la lyre ». C'eſt en maître de théologie que notre homme explique ce paſſage : « Je le dis avec moins de ſageſſe, je le ſuis plus qu'eux. » Il en fait un nouveau chapitre &, ce qui demande une dialectique conſommée, il ajoute une nouvelle ſection ; je citerai ſes paroles en forme comme en matière : « Je vous le dis moins ſagement, c'eſt-à-dire, ſi je vous parais fou, en m'égalant aux faux apôtres, je vous paraîtrai encore moins ſage en me préférant à eux. » Puis le docteur, comme par oubli, ſe jette ſur une autre matière. Mais pourquoi me tourmenter ſur l'interprétation d'un ſeul théologien ? quand tous les théologiens ont comme un droit

MONTESION

public d'étendre le Ciel, c'eſt-à-dire l'Écriture, comme une peau; quand, chez ſaint Paul, certaines paroles ſemblent contraires aux ſaintes Écritures qui, à leur place, ne s'en écartent plus. S'il faut en croire ſaint Jérôme, l'homme aux cinq langues, Paul avait vu à Athènes un autel avec une inſcription qu'il tortura à l'avantage de la foi chrétienne, &, tronquant dans cette inſcription tout ce qui pouvait nuire à ſa cauſe, il en détacha ſeulement les derniers mots, c'eſt-à-dire « Au Dieu inconnu ». Encore

MONTESION

les changea-t-il quelque peu, car voici l'inſcription dans ſon intégrité : « Aux dieux de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, aux dieux inconnus & étrangers. » C'eſt à cet exemple, je penſe, que nos « fils de théologiens », arrachant quatre ou cinq mots par ci par là, altérant le ſens des phraſes, les accommodent à leurs beſoins, quand même ce qui précède & ce qui ſuit n'a aucun rapport avec ce qu'ils veulent faire entendre ou même ſe trouve en abſolue contradiction. Et ils font néanmoins cette falſification avec une telle impudence que ſouvent les juriſconſultes leur portent envie.

Pourquoi cela ne leur réuſſirait-il pas quand ce grand théologien (j'avais failli lâcher ſon nom, mais je crains encore « l'âne à la lyre »), a interprété dans l'Evangile ſelon ſaint Luc un paſſage où il s'accorde avec l'eſprit du Chriſt comme l'eau avec le feu. En effet, ſous la menace des périls ſuprêmes, dans un de ces moments où d'habitude les clients ſe mettent à la diſpoſition de leurs patrons & les aſſiſtent comme des combattants de toutes leurs forces, le Chriſt, ayant en vue d'élever ſes apôtres au-deſſus de la confiance des ſecours humains, leur demanda ſi rien leur avait jamais manqué, lorſqu'il les avait envoyés quelque part. Cependant ils n'avaient ni reſſources de voyages, ni chauſſures pour ſe protéger des épines & des

MONTESION

pierres, ni ſac de proviſions en l'encontre de la faim. « Rien ne nous a manqué » répondirent-ils. Alors le Chriſt ajouta : « Que celui d'entre vous qui a un ſac ou un biſſac les dépoſe ; & que celui qui n'a pas de glaive, pour en acheter un, vende ſa tunique. » Toute la doctrine évangélique n'inculquant pas autre choſe que la manſuétude, la tolérance, le mépris de la vie, qui ne pénétrera pas la penſée du Chriſt en cet endroit ? Il veut ſans doute armer de plus en plus ſes lieutenants, de façon à ce

MONTESION

qu'ils rejettent non-ſeulement ſouliers & biſſac, mais leur tunique même pour courir nus & dégagés au ſervice de l'Évangile : il veut qu'ils ſe procurent ſeulement un glaive, mais quel glaive ? non pas celui dont les brigands ſe ſervent pour leurs crimes, mais le glaive de l'Eſprit-Saint qui pénètre dans les intimes replis du cœur, qui tranche toutes les paſſions de manière à ne laiſſer que la piété dans ces profondeurs de l'âme.

Or, voyez comme notre fameux théologien met ce paſſage à la torture. Par glaive il entend le droit de ſe défendre contre la perſécution ; par petit ſac la proviſion de vivres ſuffiſante, comme ſi le Chriſt avait ſubitement changé d'avis, en s'apercevant qu'il avait mis en route ſes prédicateurs dans un appareil peu royal ; comme ſi le Chriſt chantait la palinodie. Il aurait donc oublié tous ſes enſeignements, la promeſſe du bonheur garantie aux apôtres pour les temps d'épreuves outrageantes, d'affronts & de ſupplices, & ſa défenſe de réſiſter aux méchants : car le bonheur était pour les doux, non pour les hautains. Il aurait oublié l'exemple cité des paſſereaux & des lis ! Et il ne veut pourtant pas que ſes apôtres partent ſans glaive, puiſqu'il leur recommande d'échanger au beſoin une tunique contre une épée & d'aller plutôt nus que ſans cette épée. En outre, comme dans

MONTESION

ce nom d'épée notre théologien comprend tout ce qui peut ſervir à repouſſer une attaque, il comprend ſous le nom de bourſe tout ce qui renferme les commodités de la vie. Et ainſi cet interprète de l'eſprit divin nous montre les apôtres munis de lances, de baliſtes, de frondes & de bombardes, pour aller prêcher un Crucifié; il les ſurcharge auſſi de bourſes, de valiſes, de bagages, de manière à ne jamais ſortir de l'auberge ſinon bien raſſaſiés.

Notre homme ne s'eſt pas davantage ému de

MONTESION

ce que Jéſus-Chriſt ordonne bientôt après ſur un ton d'adjuration de remettre dans le fourreau l'épée qu'il avait fait acheter. Et les apôtres pourtant ne s'étaient pas ſervi d'épées ou de boucliers contre la violence des Païens. Ils euſſent dû s'en ſervir ſi telle avait été la penſée du Chriſt, ſuivant l'interprétation de ce caſuiſte. Or, il eſt un autre docteur, que par reſpect je ne nomme pas, & cependant nullement des derniers, qui de ce verſet d'Habacuc relatif aux Madianites : « les peaux de la terre de Madian ſeront troublées » a fait la peau de ſaint Barthélemy l'écorché. J'ai moi-même aſſiſté, ce que je fais ſouvent, à une controverſe théologique. Quelqu'un recherchait d'après quel témoignage des ſaintes Écritures on ordonnait de brûler les hérétiques plutôt que de les convaincre par la diſcuſſion. Un barbon, d'aſpect refrogné, qu'à ſon ſourcil on eût reconnu pour théologien, répondit avec un grand emportement que cette loi avait été portée par l'apôtre Paul qui avait dit en propres termes : « Évitez l'hérétique après l'avoir repris une & deux fois. » Il faiſait tonner ces mots, & tous le croyaient atteint de frénéſie : enfin il expliqua de cette façon la parole de l'Apôtre : « Il faut retrancher l'hérétique de la vie » confondant *de vita* avec *devita*. Il ſe trouva des auditeurs pour rire, mais il n'en manqua

MONTESION

pas pour eſtimer ce commentaire d'une rare profondeur théologique. Cependant, comme tout le monde n'était pas du même avis, notre théologien prit la hache de Ténédos & s'écria : « Écoutez la parole ; il eſt écrit de ne pas laiſſer vivre le malfaiſant : or tout hérétique eſt malfaiſant : concluez. » Pour le coup on admira l'ingénieux barbon & l'on ſe rangea d'enthouſiaſme à ſon avis en faiſant réſonner de lourdes chauſſures. Or, il ne vint à l'eſprit de perſonne que cette loi atteignait uniquement

MONTESION

les ſorciers, enchanteurs & magiciens qu'en langue hébraïque on appelle malfaiſants : autrement il faudrait punir de mort la fornication & l'ivreſſe. Mais je m'arrête à des niaiſeries dont le nombre eſt ſi grand que les ouvrages de Chryſippe, de Didyme ne pourraient les comprendre. Voilà ſeulement ce que je veux rappeler : ſi l'on accorde tant de licences à ces *divins Maîtres*, vous me concéderez bien quelque inexactitude dans les citations, à moi théologienne de figuier.

Je reviens enfin à ſaint Paul. Il nous dit encore, en parlant de lui-même : « Vous ſupportez aiſément les fous. » Et plus loin : « Accueillez-moi comme fou, » & auſſi : « Je ne parle pas ſelon Dieu, mais comme ſi j'étais fou ; » &, dans un autre endroit : « Nous ſommes fous pour Jéſus-Chriſt. » Voyez, dans la bouche de quel témoin, quel éloge de la Folie! Eh quoi! ne preſcrit-il pas la Folie comme une choſe néceſſaire avant tout au ſalut? « Celui d'entre vous qui veut être ſage, qu'il embraſſe la folie pour devenir ſage. » Et, dans ſaint Luc, Jéſus-Chriſt n'appelle-t-il pas Fous les deux diſciples qu'il avait rejoints ſur le chemin? Mais, ce qui vous paraîtra ſans doute étrange, c'eſt qu'à la divinité même ſaint Paul attribue un grain de folie. Ne dit-il pas : « La folie de Dieu eſt plus ſage que la ſageſſe hu-

MONTESION

maine. » Or, ſuivant l'explication d'Origène, on ne peut ramener cette folie à l'opinion des hommes, pas plus que cet autre paſſage : « Le myſtère de la croix eſt folie pour ceux qui périſſent. » Pourquoi me fatiguer par toutes ces recherches ? Le Chriſt, dans ſes pſaumes, dit à ſon Père : « Tu connais ma folie. » Et ce n'eſt pas ſans raiſon que les fous ont toujours été chers à Dieu. Je crois en ſavoir la cauſe. De même que les princes ont en ſuſpicion & en haine les gens trop raiſonnables, comme, par exemple, Jules Céſar à l'endroit de Brutus & de Caſſius, cependant qu'il ne redoutait rien de l'ivrogne Antoine ; comme Néron à l'égard de Sénèque, Denys vis-à-vis de Platon, tous tyrans faiſant leur ſociété des eſprits épais & groſſiers ; de même le Chriſt abomine toujours & réprouve ces *ſages* qui mettent leur ſeul appui dans leur philoſophie. Voilà bien ce qu'atteſte ſaint Paul, ſans la moindre obſcurité, quand il dit : « Dieu a choiſi dans le monde ce qu'il y a de fou, » & qu'il ajoute : « Dieu a jugé à propos de ſauver le monde par la Folie, » voulant faire entendre qu'il ne pouvait le rétablir par la ſageſſe. Dieu lui-même nous dit, par la bouche du prophète Iſaïe : « Je perdrai la ſageſſe des ſages & je réprouverai la prudence des prudents. » Ne rend-il pas grâces à lui-même d'avoir caché le myſtère du ſalut aux Sages & de

MONTESION

l'avoir découvert aux petits, c'eſt-à-dire aux Fous. Car en termes grecs, pour indiquer les petits, il oppoſe νηπίοις (inſenſés) à σοφοῖς (ſages). Rapportons encore à cela tous les paſſages épars dans l'Evangile, où le Sauveur, attentif à protéger la foule, eſt ſans ceſſe à pourſuivre les phariſiens, les ſcribes & les docteurs de la loi. Autrement, que voudraient dire ces paroles : « Malheur à vous, ſcribes & phariſiens, » ſinon : « Malheur à vous, ô ſages ! » Jéſus-Chriſt paraît avoir fait ſes délices des gens de rien, des femmes

MONTESION

& des pêcheurs. Bien plus, parmi tant d'eſpèces de bêtes, celles-là ſont le plus agréables au Chriſt qui s'éloignent le plus de la prudence du renard. Auſſi préféra-t-il monter ſur un âne quand il aurait pu, s'il l'avait voulu, s'avancer ſur un lion. Le Saint-Eſprit eſt deſcendu ſous la forme de colombe & non ſous les dehors d'un aigle ou d'un milan. De plus, il eſt fréquemment parlé dans les ſaintes Écritures, de cerfs, de faons, d'agneaux. Ajoutez que le Sauveur appelle ſes brebis ceux qu'il deſtine à la vie éternelle. Or, rien n'eſt plus ſot que la brebis. Un proverbe d'Ariſtote l'atteſte : « Tête de brebis », proverbe qui, puiſé dans la ſtupidité de cet animal, s'applique à tous les ineptes, à tous les barbares avec une portée injurieuſe. Voilà le troupeau dont le Chriſt ſe proclame le paſteur ! Lui-même a volontiers reçu le nom d'agneau. C'eſt ainſi que Jean-Baptiſte le déſigne : « Voici l'agneau de Dieu. » C'eſt ſous cette figure qu'il eſt le plus ſouvent indiqué dans l'Apocalypſe.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire? ſinon que tous les mortels ſont fous, même les zélateurs de la piété. Car le Chriſt lui-même, pour venir en aide à la folie humaine, le Chriſt, la Sageſſe du Père, s'eſt rendu en quelque ſorte fou, en s'uniſſant à la nature humaine, de même qu'il s'eſt fait péché pour remédier au péché. Pour

MONTESION

guérir le monde, il n'a pas employé d'autre méthode que la folie de la croix, d'autres inſtruments que des apôtres idiots & groſſiers. A ſes apôtres il recommande la Folie, en les détournant de la ſageſſe : il leur propoſe en exemple les lis, les enfants, les paſſereaux, le grain de ſénevé, tous êtres ſans raiſon & ſans malice, guidés dans leur exiſtence par l'inſtinct de la nature, exempts d'artifice & même de tous ſoucis. Ne leur défend-il pas de s'inquiéter d'avance quand ils auront à parler devant les

MONTESION

grands ? ne leur interdit-il point d'obſerver la meſure des temps ? Il voulait ſans doute les empêcher de prendre ſur leur propre ſageſſe un point d'appui, au lieu de dépendre entièrement de lui ſeul. Voilà pourquoi le divin Architecte défendit à nos premiers pères de rien toucher à l'arbre de ſcience, comme ſi la ſcience était le poiſon de la félicité. Or, ſaint Paul rejette la ſcience comme pernicieuſe & faite pour enfler le cœur. Saint Bernard ſuivait les mêmes principes lorſqu'il qualifie de « montagne de la ſcience » le mont où Lucifer avait fixé ſon ſéjour.

Preuve qui n'eſt pas à dédaigner : je dois avoir du crédit dans le ciel, puiſqu'on n'y obtient que ſous mon nom grâce pour les péchés, tandis qu'il n'y a point de pardon pour le Sage : de là ceux qui demandent grâce, même ayant péché à bon eſcient, prennent le prétexte & le patronage de la Folie. C'eſt ainſi qu'au douzième livre des Nombres Aaron prie ainſi pour ſa ſœur : « Seigneur, je t'en ſupplie, ne fais point peſer ſur nous un péché que nous avons follement commis. » C'eſt ainſi que Saül ſe repent à l'égard de David : « Il paraît bien, dit-il, que j'ai agi en fou. » David, lui-même, fléchit de la ſorte le Seigneur : « Je t'en prie, mon Dieu, enlève cette iniquité du compte de ton ſerviteur, car nous avons agi follement. »

MONTESION

Il penſait donc bien ne pas obtenir grâce s'il ne mettait en avant ſa folie & ſon ignorance. Mais ce qui me paraît le plus preſſant, c'eſt le langage du Chriſt ſur la croix, priant pour ſes amis : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font. » Ce fut là toute l'excuſe invoquée, l'ignorance. De même, ſaint Paul à Timothée : « J'ai obtenu la miſéricorde de Dieu parce que j'ai agi dans l'ignorance, cauſe de mon incrédulité. » Qu'était cette ignorance? ſinon la folie & non la malice? Que veut dire :

MONTESION

« Voilà pourquoi Dieu m'a fait miſéricorde, » ſinon que je n'euſſe pas obtenu cette miſéricorde ſi le patronage de la Folie ne m'eût recommandé. Le Pſalmiſte était des nôtres, ſans que j'aie penſé à le citer, quand il s'écriait : « Daigne oublier, Seigneur, les fautes de ma jeuneſſe & mes ignorances. » Il s'excuſe, remarquez-le, ſur ſa jeuneſſe, âge dont je ſuis l'aſſidue compagne, & par les ignorances, au pluriel, notez-le, pour montrer toute l'étendue de ſa folie.

Pour en finir avec ce qui ſerait infini, pour tout abréger, la religion chrétienne, en ſon enſemble, paraît avoir une certaine parenté avec la Folie & nul rapport avec la ſageſſe. Voulez-vous des arguments à l'appui ? Remarquez d'abord que les enfants, les vieillards, les femmes, les ſots prennent le plus de plaiſir aux ſacrifices, aux cérémonies du culte; qu'ils ſe rapprochent toujours des autels, par la ſeule impulſion de la nature. Voyez, en ſecond lieu, que tous les fondateurs des religions, faiſant profeſſion d'une ſimplicité merveilleuſe, ont été les plus acharnés ennemis des belles-lettres. Enfin, il n'eſt point de fous plus extravagants que ceux qui ont été ſaiſis tout entiers par l'ardeur de la piété chrétienne; tellement ils répandent leur argent à profuſion, ils négligent leurs injures, ils ſe laiſſent tromper, ils ne font

MONTESION

aucune distinction de leurs amis & de leurs ennemis; ils ont la volupté en horreur; ils s'engraissent de jeûnes, de veilles, de labeurs, de larmes, d'opprobres; ils n'ont que dégoût pour la vie & qu'impatience de la mort; en un mot, on dirait qu'ils sont privés de sens commun, comme si leur esprit avait ailleurs élu domicile & non dans leur propre corps. Que sont-ils donc, sinon des Fous? Nous nous étonnerons donc d'autant moins que les apôtres aient pu paraître aux Juifs avoir une pointe de

MONTESION

vin, & qu'au juge Feſtus ſaint Paul ait produit l'effet d'un Fou fieffé.

Cependant, puiſque nous avons une fois pris la peau du lion, nous pouvons ſóutenir que la félicité convoitée par les chrétiens, au prix de tant de travaux, n'eſt pas autre choſe qu'une eſpèce de folie & de fureur. Ne prenez pas mes paroles à contre-ſens. Je vais m'expliquer ſur le fond des choſes : La doctrine des chrétiens eſt preſque la même que la théorie platonicienne : l'eſprit eſt enfoncé, enveloppé dans les liens du corps, tellement enchaîné par ſa lourdeur qu'il a grand'peine à contempler le vrai, grand'peine à en jouir : auſſi définit-on la philoſophie une méditation de la mort, parce que la philoſophie ſépare l'âme des objets viſibles & corporels comme le fait la mort. C'eſt pourquoi, tant que l'âme emploie d'une façon normale les organes du corps, on l'appelle ſaine & ſage; mais lorſque l'âme, rompant ſes liens, s'efforce de ſe mettre en liberté & médite une évaſion hors de ſa priſon corporelle, alors on traite de folie cette manière d'agir. Et ſi cette tentative ſe produit par maladie ou défaut des organes, c'eſt du conſentement général une fureur déclarée. Et pourtant nous voyons des hommes de cette eſpèce prédire l'avenir, ſavoir des langues, connaître des littératures qu'auparavant ils n'avaient pas étudiées & manifeſter en eux je ne

MONTESION

ſais quoi de divin. Ne doutez pas qu'en cette circonſtance l'âme, plus libre de la contagion du corps, ne commence à déployer ſa native énergie. C'eſt pour la même raiſon, je penſe, que les mourants ſemblent montrer des facultés analogues & parler comme en prophètes & en inſpirés. Si la piété provoque de pareils phénomènes, ce n'eſt point ſans doute d'après le même genre de folie, mais cela en approche tellement que la plus grande partie des hommes n'y voit que pure folie, ſurtout quand un très-petit nombre de mortels par leur conduite ſe mettent en dehors de tout le genre humain. Rappelons-nous, à ce propos, le mythe de Platon, la caverne, où des individus enchaînés admirent de pures ombres : un de ces captifs s'enfuit &, de retour dans cet antre, il déroule le tableau des réalités : il ſignale l'erreur de ceux qui ne croient à l'exiſtence de rien en dehors de ces miſérables ombres. Devenu ſage il plaint, il déplore la folie de ces malheureux en proie à de telles illuſions : ceux-ci à leur tour ſe rient du fugitif comme d'un homme en délire & chaſſent ce beau diſeur de vérités.

Il en eſt de même du commun des hommes : ils donnent leur plus grand ſoin aux choſes corporelles & croient à peu près qu'elles exiſtent uniquement. Au contraire, les gens pieux négligent d'autant plus tout ce qui touche au corps

MONTESION

& ſont tout entiers ravis à la contemplation des choſes inviſibles. Car ceux-ci accordent le premier rang aux richeſſes, le ſecond aux jouiſſances du corps, le dernier à l'eſprit : quelques-uns même n'ont pas foi dans l'eſprit, ne pouvant l'apercevoir avec leurs yeux. C'eſt une route tout oppoſée que prennent les gens qui s'appuient ſur Dieu, le plus ſimple de tous les êtres : après lui ils penſent à la choſe la plus voiſine de Dieu, à leur âme ; ils ſont inſoucieux du corps, ils mépriſent & rejettent la fortune

MONTESION

comme un objet de rebut. Ou, s'ils ſont obligés de s'occuper de ces intérêts matériels, ils le font à regret & avec dégoût, parce qu'ils ont comme s'ils n'avaient point, qu'ils poſſèdent comme s'ils ne poſſédaient point. Il y a encore pluſieurs degrés de différence entre ces hommes.

D'abord, quoique tous les ſentiments aient une liaiſon avec le corps, cependant il y en a d'eſpèces diverſes, de plus groſſiers comme le tact, l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût. Il en eſt de moins corporels, tels que la mémoire, l'entendement, la volonté. L'âme a donc d'autant plus de force qu'elle s'applique plus ou moins. Les hommes pieux, attendu que toute la force de leur âme ſe dirige vers les choſes étrangères aux ſens groſſiers, deviennent, à l'endroit de ces mêmes ſens, émouſſés & ſtupides. Le vulgaire, au contraire, eſt toute énergie pour ces ſortes de ſens & pour les autres toute faibleſſe. Voilà comment nous entendons dire que des ſaints ont bu de l'huile pour du vin. En outre, parmi les paſſions de l'âme, s'il en eſt qui aient des affinités avec le corps, comme le déſir amoureux, l'appétence du ſommeil & de la nourriture, la colère, l'orgueil, l'envie, avec ces paſſions les dévots ſont irréconciliables, tandis que le vulgaire les eſtime indiſpenſables à la vie. Il eſt enſuite des paſſions comme intermédiaires & naturelles, telles que l'amour de la patrie, la

MONTESION

tendreſſe pour les enfants, les parents, les amis. Le commun des hommes leur accorde quelque choſe, mais les gens de piété travaillent à ſe les arracher, ou bien ils les ſpiritualiſent au point d'aimer leurs pères comme s'ils n'étaient pas leurs pères, ou qu'ils ne leur doivent que le corps qui peut encore ſe reporter au Père divin, mais comme s'ils étaient des gens de bien dans leſquels ſe reflète l'image de cette ſuprême intelligence qu'ils appellent le ſouverain bien & en dehors de laquelle ils n'admettent rien

MONTESION

d'aimable ni de déſirable. C'eſt d'après cette même règle que nos ſaintes perſonnes meſurent tous les devoirs de la vie, de telle façon que les choſes viſibles, s'ils ne les mépriſent pas ſommairement, leur ſemblent bien inférieures aux choſes inviſibles. Ils diſent que dans les ſacrements & les offices de la piété la différence du corps & de l'eſprit ſe retrouve. Dans le jeûne, par exemple, ils n'eſtiment pas beaucoup la ſeule abſtinence de la chair & du ſouper, ce qui, pour le vulgaire, conſtitue l'obligation du jeûne : il leur faut encore retrancher quelque choſe à leurs paſſions, moins accorder que de coutume à l'emportement, à la ſuperbe, de telle ſorte que moins ſurchargé par la maſſe du corps, l'eſprit parvient au goût & à la jouiſſance des biens céleſtes.

Il en eſt de même de la meſſe : bien qu'ils ne mépriſent pas de leur aveu la partie intérieure de ce ſacrifice, ils la regardent comme inutile & même pernicieuſe, s'il ne s'y mêle pas un élément ſpirituel, repréſenté par des ſignes viſibles. Or, la mort du Chriſt y étant figurée, les fidèles doivent la reproduire en domptant, en éteignant, en mettant leurs paſſions au ſépulcre, pour reſſuſciter dans une exiſtence renouvelée, de façon à ne faire qu'un avec le Chriſt & tous leurs frères en Jéſus-Chriſt. Tel eſt l'état d'eſprit des dévots aſſiſtant

MONTESION

à la meſſe. La foule, au contraire, n'y voit rien que la préſence auprès des autels & le plus près poſſible, que des chants à entendre & des cérémonies à contempler.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les choſes que nous avons propoſées en exemple, c'eſt dans toute leur vie que nos modèles de piété ſe ſéparent de tout ce qui peut toucher au corps, ravis par leur eſſor vers l'Éternel, l'inviſible, la pure ſpiritualité. Puiſqu'il y a donc ce dé-
ſaccord en toute choſe entre les hommes pieux

MONTESION

& ceux qui ne le ſont pas, vous devez penſer que mutuellement ils ſe font l'effet de véritables fous. Mais ce vocable, à mon avis, convient bien mieux aux dévots qu'au commun des mortels. Cela vous fera beaucoup plus évident ſi, comme je l'ai promis, je démontre en peu de mots que cette ſouveraine récompenſe à laquelle ils aſpirent n'eſt pas autre choſe qu'une ſorte de fureur.

Dites-vous d'abord que Platon a conçu un rêve ſemblable quand il écrivait que la fureur des amants était de toutes la plus heureuſe. En effet, celui qui aime avec paſſion, ne vit plus en lui, mais dans la perſonne qu'il aime, &, plus il ſort de lui-même, plus il ſe tranſforme en l'être aimé, plus il éprouve de délices. Ainſi, quand l'eſprit d'un dévot ſonge à quitter ce corps en répudiant l'uſage de ſes organes, vous appellerez cela de la fureur. Autrement que ſignifieraient ces locutions d'uſage commun? « Il eſt hors de lui, reviens en toi-même; il eſt rentré en lui-même. » En outre, plus l'amour eſt parfait, plus la fureur eſt éperdue & enthouſiaſte. Quelle ſera donc la vie des habitants du ciel vers laquelle ſoupirent ſi paſſionnément tant d'âmes pieuſes? L'eſprit, ſans doute plus fort & vainqueur, abſorbera le corps. Et il le fera d'autant plus aiſément que déjà dans la vie d'ici-bas il aura abſorbé & exténué

MONTESION

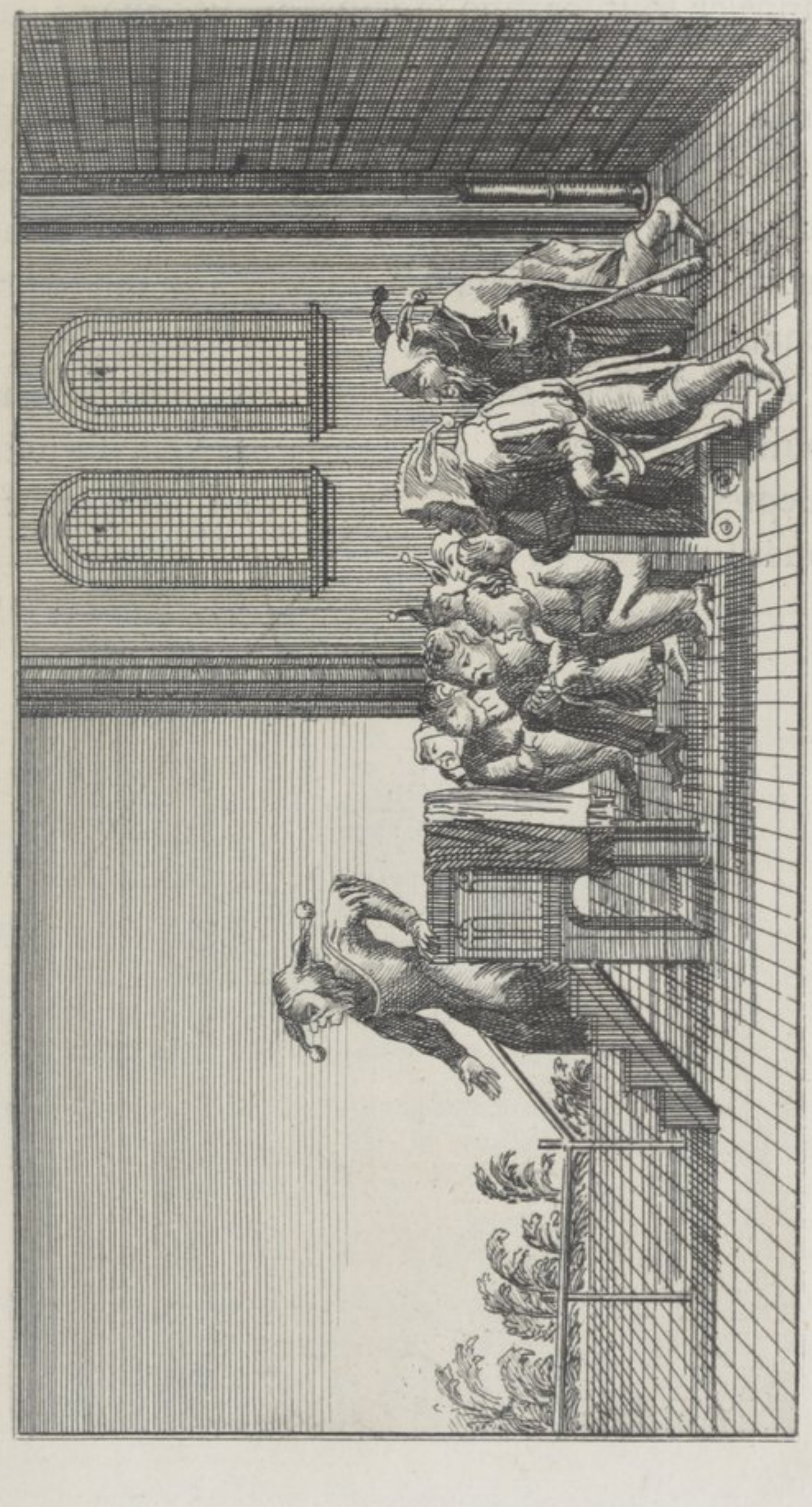
le corps. Enſuite l'eſprit ſera abſorbé par la ſuprême intelligence qui le dépaſſe infiniment : ſi bien que l'homme tout entier ſera hors de lui & ſeulement bienheureux, parce que, détaché de ſoi-même, il ſentira je ne ſais quel raviſſement ineffable de ce ſouverain bien qui attire tout à lui. Au reſte, quoique cette félicité ne doive être parfaite qu'au moment où les eſprits partageront l'immortalité avec le corps recouvré, cependant comme la vie de nos hommes pieux n'eſt pas autre choſe que la méditation de la vie éternelle, que l'ombre du paradis, il ſe peut qu'en ce monde ils en reſſentent quelque avant goût, ils en perçoivent quelque parfum. Ce n'eſt pourtant qu'une petite goutte auprès de cette ſource d'éternelle félicité & pourtant cette goutte eſt préférable à toutes les voluptés du corps, même ſi toutes les délices des mortels étaient confondues en un réſervoir. Tellement les choſes ſpirituelles ſont au-deſſus des choſes matérielles, les inviſibles biens au-deſſus des biens viſibles ! Auſſi trouvons-nous cette promeſſe en un prophète : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, & vers le cœur de l'homme n'eſt point monté ce que Dieu a ménagé pour ceux qui l'aiment. » C'eſt là ce genre de Folie qui ne ſe perd pas, mais qui ſe conſomme en paſſant de la terre au ciel.

MONTESION

Ceux donc qui ont traverſé de pareils ſentiments, & le nombre en eſt bien petit, éprouvent une ſorte de démence; ils diſent des mots incohérents, font entendre des ſons indiſtincts, changent de viſage à tout moment. Tantôt gais, tantôt abattus, on les voit pleurer, rire, ſoupirer, toujours aux extrêmes, hors d'eux-mêmes. Enfin, quand ils ſont rentrés dans leur bon ſens, ils aſſurent ne pas ſavoir où ils ont été, s'ils ont voyagé en corps ou en eſprit, dans le ſommeil ou en état de veille. Qu'ont-ils entendu, vu, dit, fait? ils n'en ont nul ſouvenir, ſi ce n'eſt comme à travers une nuée ou dans un ſonge; ils ſavent ſeulement que dans leur folie ils étaient très-heureux. Auſſi déplorent-ils leur récipiſcence & ils donneraient tout pour être toujours fous de ce genre de folie, & c'eſt encore pour eux une mince portion de l'éternelle béatitude.

Cependant, depuis longtemps je m'oublie & je cours en dehors des limites. Si quelqu'un de mes diſcours vous paraît empreint de pétulance ou de loquacité, ſongez que je ſuis la Folie &, qui plus eſt, femme. Cependant ſouvenez-vous de ce proverbe, que : « Souvent l'homme fou a parlé mal à propos, » à moins que vous ne penſiez que ce dicton ne concerne en rien les femmes. Je vous vois attendre une concluſion. Mais vous êtes bien fous vous-

MONTESION



mêmes, ſi vous vous imaginez que je puiſſe me rappeler tout ce que je vous ai dit, quand j'ai répandu un tel fatras. Voici deux ſentences en guiſe de concluſion, l'une fort vieille : « Je n'aime pas un compagnon de bouteille bien pourvu de mémoire, » & l'autre, de fraîche provenance : « Je hais l'auditeur aux ſouvenirs tenaces. »

Allez donc en paix, applaudiſſez-moi, je vous ſouhaite graſſe vie & bonne ſanté, illuſtres adeptes de la Folie ; & maintenant la farce eſt jouée !

MONTESION

MONTESION

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

NOTES

AVANT-PROPOS ET INTRODUCTION

Page I. *Traduire l'Éloge de la Folie.* — De cet *Éloge de la Folie* on peut rapprocher avec agrément & profit un charmant opuſcule de Louiſe Labé, reproduit dans l'édition définitive de M. Proſper Blanchemain. C'eſt une fantaiſie dialoguée, partagée en cinq « diſcours » & portant pour titre : *Débat d'Amour & de Folie.* L'apologie de la cliente d'Eraſme eſt faite cette fois par Mercure en plein tribunal olympien.

Page II. *Le rire bienheureux de la Renaiſſance.* — Taine, dans ſa *Philoſophie de l'art en Italie*, a fort bien dit pour caractériſer cette époque : « L'homme va au grand rire comme l'eau coule ſur la pente. »

Page III. *La dame au vert chaperon.* — Paſſerat, dans ſon ſonnet au Roi ſur la mort du fou Thulène, montre ce dernier bien & dûment

. . . . . couvert
D'un joli chaperon fait de jaune & de vert.

Page VI. *Comme Shakeſpeare traite ſon Malvolio.*—Avec ce métaphoriſme parfois bizarre du grand poëte anglais, Olivia fait entendre à ce Malvolio ce qu'elle penſe de lui & de toute l'eſpèce des hypocrites toujours prêts à ſe récrier : « Quand on eſt généralement ſans remords & de franche nature, on prend pour des

MONTESION

flèches à moineau ce que vous tenez pour des boulets de canon. » (*Le Soir des Rois*, trad. F.-V. Hugo.)

Page VIII. *Atellanes.* — Conſulter ſur cette queſtion un excellent réſumé de M. Paul Albert, dans ſon *Hiſtoire de la littérature romaine.* (Ch. Delagrave, 1870, p. 182 & ſuiv.) : « Les fables atellanes (d'Atella, capitale des Oſques) étaient de véritables fables ſatiriques. Leurs perſonnages devinrent de bonne heure des types qui pouvaient recevoir les modifications les plus diverſes ſans perdre leur caractère original. » Ainſi, M. Paul Albert voit dans l'*atellane* la forme primitive de la *Commedia dell' Arte;* dans ſes héros Maccus, Bucco, Pappus, Dorſennus, les prototypes de l'Arlechino, du Pulcinella, du Pantalon, du Docteur bolonais.... Sylla lui-même ſe plut à compoſer des atellanes. M. Paul Albert nous renvoie du reſte à la monographie des *Atellanes*, par Munck (*de Fabulis atellanis*).

Page XVIII. *La ſcolaſtique épaiſſie de ténèbres...* — « C'eſt aſſez vécu en ténèbres », s'écriait Dolet.

Page XIX. *Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Rutebeuf, Alain Chartier.* — L'excellent ouvrage de M. Charles Lenient, *la Satire en France*, vous rendra toute cette ironie des vieux trouvères, plus libres que ne le pourraient être nos contemporains.

Page XXX. *Les Adages.* — La publication des *Adages*, en 1500, fut le grand ſuccès de l'époque. L'illuſtre helléniſte Budé diſait de ce livre, compilation de toute la ſageſſe antique : « C'eſt le magaſin de Minerve, tout le monde y a recours, comme aux feuilles de la ſibylle. »

Page XXXI. *Les honneurs.* — « Holbein, le grand peintre de Bâle, peignit Eraſme en habit de triomphateur, paſſant, couronné de lauriers, ſous un arc romain & comme entraînant le monde par cette *via ſacra* de l'antiquité. » (Michelet, *la Renaiſſance*, p. 376.)

Page XXXIII. *L'inſiſtance de Léon X.* — Voici un fragment d'une lettre de Léon X à Henri VIII, où, à propos d'Eraſme, le pape athénien dit entre autres choſes : « J'ai toujours aimé les hommes doctes & les

MONTESION

bonnes lettres : cet amour eſt né avec moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que les lettres ſont l'ornement & la gloire de l'Egliſe chrétienne. »

Page XXXIV. *Budé.* — Rechercher à propos de Budé non-ſeulement l'*Eſſai hiſtorique* de M. Rebitté (1846), mais les pages de Bayle, un mémoire de Boivin le jeune (5e volume du *Recueil de l'Académie des Inſcriptions*); un article d'Andrieux (*Œuvres*, 4e vol.); un chapitre de M. Charpentier (*Hiſtoire de la Renaiſſance des Lettres en Europe*); une étude de Léon Feugère, dans les chapitres qui ſervent d'appendice à ſon *Eſſai ſur les Femmes poëtes au* XVIe *ſiècle* (Didier).

Page XXXVI. *Avec l'Eloge de la Folie.* — Il eſt curieux de ſavoir l'opinion de Luther ſur ce livre, quand il ſe fut tourné contre Eraſme. Les *Propos de table* nous l'apprendront : « En écrivant ſon livre ſur la Folie, Eraſme a engendré une fille telle que lui. Il veut badiner, ricaner & railler; mais c'eſt un bouffon & un extravagant, & le livre de ce fou eſt pure folie. »

Page XXXVII. *Bedda.* — Ce Bedda, cuiſtre fanatique, oſa bien s'attaquer au bon génie de la Renaiſſance, à la fleur des Valois, à Marguerite d'Angoulême, ducheſſe d'Alençon, reine de Navarre. Il la fit jouer en *furie d'Enfer* par les écoliers du collége de Navarre. Bedda fut ſans doute pourſuivi, condamné à l'amende honorable, relégué au mont Saint-Michel. Mais après ſa diſgrâce ſes outrances fanatiques n'en eurent pas moins gain de cauſe.

Page XXXVIII. (Note.) *Clément Marot a traduit deux de ces colloques.* — Ce même Marot a fait, en quatre vers aſſez mauvais du reſte, une épitaphe du « grand Eraſme ». (Coll. Jannet, t. II, p. 237.)

Page XLVI. *Le Caton dont parle Sénèque.* — Voir le traité *de Conſtantia ſapientis.* Sénèque y diviniſe Caton. Les paroles auxquelles je fais alluſion ſont celles-ci : *Stetit ſolus & cadentem rempublicam, quantum modo una retrahi manu poterat, retinuit.*

Page LX. *Quelle eſt la Pallas qui t'a mis cela en tête?*

MONTESION

—L'auteur fait alluſion aux interventions fréquentes d'Athéné dans l'*Iliade* & dans l'*Odyſſée*; « perpétuelle conſeillère d'Ulyſſe & de Pénélope », guide de Télémaque, elle eſt devenue, par une conſéquence logique, le *Mentor* de Fénelon.

— *Tu fais le perſonnage de Démocrite.*— Voir Juvénal (IVe ſatire) : « Comment ne pas approuver ces deux philoſophes dont l'un partait invariablement d'un éclat de rire au premier pas qu'il faiſait hors de chez lui, tandis que l'autre, au contraire, larmoyait toujours. Rire, du reſte, eſt une façon de ſatire à la portée de tout le monde; ce qui m'étonne, c'eſt qu'Héraclite ait eu autant de larmes à ſa diſpoſition; Démocrite, lui, riait à ſe rompre les côtes ». (Trad. Deſpois.)

— *L'homme de toutes les heures.* — Expreſſion attribuée à Tibère par Suétone, dans la *Vie* de ce prince.

— *Un ſouvenir de ton ami* — Il y a dans le texte μνημόσυνον *tui ſodalis.* — C'eſt un hémiſtiche de Catulle. (12, 13.)

— *Chicaneurs.* — *Vitiligatores*, dit le texte latin, mot énergique pour déſigner la manie, la maladie de plaider. Caton l'a introduit dans la langue latine. Chez nous Racine a dit :

Des chicaneurs viendront nous manger juſqu'à l'âme...
Racine (*les Plaideurs*, act. I, ſc. VIII).

Page LXI. *L'ancienne Comédie.* — La Comédie grecque, on le ſait, dérive, comme la tragédie, des ſolennités dionyſiaques, des fêtes du Kômos. Elle eut de toute antiquité la parabaſe, défilé du chœur comique venant chanter une tirade lyrique devant les ſpectateurs, & la danſe du cordace. A cette danſe hardie et quelquefois obſcène, à cette parabaſe qui n'eſt qu'une longue apoſtrophe coupée d'élans & de réflexions, les lecteurs plus ou moins bienveillants pourraient en quelque manière comparer l'opuſcule d'Eraſme. Mais cette comparaiſon n'aurait rien de déſobligeant pour lui. La « vieille » ou « ancienne » Comédie s'eſt incarnée dans Ariſtophane; mais nous ſavons que ſes plus grandes audaces n'étaient rien auprès des intempérances de ſes devanciers, Cratinos & Cratès. Ariſtophane joua en réalité vis à vis de ſes prédéceſſeurs,

MONTESION

comme plus tard Shakeſpeare & Molière, un rôle de modérateur.

— *La Batrachomyomachie.*— On a ceſſé depuis longtemps d'attribuer à Homère ce petit poëme tragi-comique dont l'honneur eſt fort arbitrairement revendiqué pour Pigrès, frère d'Artémiſe.

— *Le Culex*, *le Moretum.* — Ces deux petits poëmes ſont réclamés, comme la *Copa*, pour la jeuneſſe de Virgile.

— *Buſiris.* — Ce tyran, mis à mort par Hercule, était le plus ſouvent un perſonnage de comédie. Antiphane, Ephippos, Mnéſimaque l'avaient pris à partie. A ſon ſujet, dans notre *Hercule grec* (p. 122), nous avons dit : « Ce ſpectacle des tyrans groteſques était politique à l'égard des rois ou des uſurpateurs populaires. Pour ceux qui réfléchiſſaient dans les libres cités grecques, rien ne devait être plus pitoyable & par ſuite plus riſible que l'être doué de toutes les puiſſances pour le mal. Contre Denys & ſes émules le rire était une des revanches de la juſtice & de la liberté! Buſiris a, du reſte, ſouvent occupé les poëtes de l'antiquité. Ces vers fameux de Virgile en portent témoignage :

Quis aut Euryſthea durum
Aut illaudati neſcit Buſiridis aras. »

— *Glaucon a loué publiquement l'injuſtice.* — Ce trait de Glaucon eſt emprunté à la *République* de Platon (liv. II).

— *Favorinus*, *Therſite & la fièvre quarte.* — C'eſt Aulu-Gelle (liv. XVII, chap. XII), qui nous dénonce ce Favorinus comme un homme habitué à traiter d'abſurdes paradoxes. Il était d'ailleurs apprécié de ſon temps. Ce rhéteur fut l'ami d'Adrien, l'émule de Polémon, le familier de Plutarque, après avoir été l'élève de Dion Chryſoſtome. Therſite nous eſt connu par Homère, qui le met en ſcène au IIe chant de l'*Iliade* (212-277). D'après le témoignage de la *Chreſtomathie* de Proclus, conſervée dans la bibliothèque de Photius, Arctinos de Milet, un des poëtes du cycle épique, auteur d'une *Ethiopide*, faiſait tuer Therſite par Achille. Therſite ſe ſerait attiré le courroux du

MONTESION

héros en lui reprochant, après ſa lutte victorieuſe contre Penthéſilée, l'amour inſpiré par la vue de l'amazone morte. Achille aurait été obligé d'aller chercher une expiation à Lesbos, ſous les auſpices d'Artémis & de Léto, par l'intermédiaire d'Ulyſſe.

— *Synéſius.* — Ce fut un de ces hommes à l'imagination demi-chrétienne, demi-païenne, qui abondèrent dans les premiers ſiècles de l'Égliſe triomphante. Il fut poëte & évêque de Ptolémaïs.

— *Sénèque a exercé ſa verve ſur l'apothéoſe de Claude.* — Cette apothéoſe dériſoire de Claude porta le titre d'*Apocoloquintoſe* ou *Métamorphoſe de Claude en citrouille.* Ce pamphlet a fourni la matière d'une des meilleures leçons rédigées par M. C. Martha, cet écrivain exquis, ce fin connaiſſeur de la littérature latine.

— *Le dialogue d'Ulyſſe & de Gryllus.* — On ſait avec quelle ſimplicité enjouée Fénelon a repris dans ſes *Dialogues* ce vieux thème de l'antiquité.

— *Chevauché ſur un long bâton.* — Réminiſcence d'Horace : *Equitare in arundine longa.*

Page LXII. *Combine des queſtions ſur la laine des chèvres.* — Le commentateur Gerardus Liſtrius comprend ſous ce titre en propres termes l'Immaculée Conception, la toute-puiſſance du ſaint-père, la précellence de Pierre ou de Paul, matières où il entre, dit-il, « plus d'argumentation litigieuſe que de vraie piété ».

Page LXIII. *Pour ce qui regarde la farine.* — Réminiſcence d'Ariſtophane dans les *Nuées* : « Et que me ſerviront vos nombres pour la farine! »

— *Nous n'avons pas été, comme Juvénal, remuer la ſentine ſecrète des crimes.* — Relire à l'appui ces trois poëmes du Maître, qui réſument la décadence romaine: « *L'Eſprit de Rome* (Châtiments); la *Statue* (Contemplations, Ier volume); *au Lion d'Androclès* (Légende des ſiècles) :

Tous les vices de Rome, égoût du genre humain,
Suintent comme en un crible à travers cette voûte,
Et l'immonde univers y filtre goutte à goutte. »

MONTESION

TRADUCTION

Page 1. *C'eſt la Folie qui parle.*—Cette entrée en ſcène d'un être allégorique, à moitié abſtrait, à moitié divin, nous rappelle l'apologie bien moins étendue mais non moins curieuſe que la Fortune prononce dans la *Conſolation* de Boèce (liv. II). Le début offre quelque analogie avec les premières lignes de l'opuſcule éraſmien. La Fortune ſe plaint auſſi d'être méconnue :

> Quid tu, o homo, ream me quotidianis agis querelis?
> Quam tibi fecimus injuriam? quæ tua tibi detraximus bona?

Page 2. *Comme des dieux d'Homère.* — Les dieux d'Homère étaient bons convives. Ils ne dédaignaient pas de quitter l'Olympe pour les banquets terreſtres. L'*Iliade* (ch. 1, v. 423 & ſuiv.), les attable chez les « irréprochables » Ethiopiens.

— *Népenthès.* — Boiſſon qui ſuggérait l'oubli de la douleur. La formation du mot l'indique, aſſociant πένθος, douleur au ν privatif. Dans l'*Odyſſée* (ch. 11, v. 219 & ſuiv.), Hélène hoſpitalière offre à Télémaque comme à Ménélas, ſon époux réconcilié, le breuvage du népenthès, qui inſinue l'oubli des maux & tarit pour un jour la ſource des larmes.

— *L'antre de Trophonius.* — L'oracle de Trophonius, perſonnage myſtérieux, réſidait dans une caverne de Béotie. Vous trouverez à ce ſujet la deſcription la plus complète dans *Pauſanias* (IX, 39). Déjà Hérodote en a fait mention (*Clio*, chap. XLVI); dans les *Nuées* d'Ariſtophane (v. 508), Strepſiade ſe dit ſaiſi de crainte devant la maiſon de Socrate comme s'il avait à deſcendre dans l'antre de Trophonius. Conſultez encore Plutarque (*de Oraculorum defectu; — de Deo Socratis; — Athénée*, liv. XIV), où il rapporte l'hiſtoire d'un certain Parméniſcos qui était revenu de l'antre de Trophoniùs, à jamais incapable de rire, ἀγέλαστος; — Lucien (*Dial. des morts*, III); — Philoſtrate (*Apoll. Tyan.*, VIII, 39); — Cicéron (*Tuſcul.* I, 47; *de Nat. deor.*, III, 19).

MONTESION

— *Celle que jadis notre Midas a départie au dieu Pan.* —Le jugement de Midas eſt trop connu pour y inſiſter. Le rôle non plus fabuleux mais hiſtorique de Midas eſt atteſté par Hérodote (liv. Ier, chap. XIV).

Page 3. *Ce nom de ſophiſtes.* — Les ſophiſtes ont ſi mauvais renom qu'on ne peut les réhabiliter qu'à demi. Cependant il n'eſt plus permis de nier l'utilité de leur apparition, l'efficacité de leur enſeignement, quand on apprend ſoit l'hiſtoire, ſoit la philoſophie grecque avec MM. Perrot ou Girard, Chaignet ou Fouillée.

— *Un éloge non d'Hercule.*—Alluſion au grand nombre des panégyriques d'Hercule qui avaient été prononcés.

Page 4. *Habille la corneille de plumes étrangères.* — Cette locution répond à une formule d'apologue très-ancienne. Eſope & Phèdre ont indiqué à notre la Fontaine le *Geai paré des plumes du Paon.*

Page 5. *Phalaris.* — Lucien a écrit l'apologie de Phalaris. C'eſt une pure déclamation que le ſatirique prête à un Dorien venant juſtifier Phalaris devant les Agrigentins, & faiſant retomber les crimes du tyran sur Périlaüs qui n'en peut mais.

Page 8. *Anes ſous la peau du lion.* — (V. Eſope, fable V; — La Fontaine, liv. V, fable XXI, l'*Ane vêtu de la peau du lion.*)

— *Leurs oreilles proéminentes ſignalent en eux des Midas.* — Le ſouvenir de ces oreilles légendaires provoque des exclamations plaiſantes dans une farce de la ducheſſe d'Alençon. (V. les *Marguerites de la Marguerite des Princeſſes*, t. IV.) Trop & Prou, perſonnages allégoriques, ſont à leur grand ennui pourvus d'oreilles démeſurées. Et ils ſe récrient fréquemment & s'en prennent ſurtout au roi de Phrygie, leur devancier :

Midas, Midas, Midas, Midas!
Nos triſteſſes ſont nonpareilles. . . .
. . . . . .
. . . . . .
Midas, Midas, Midas, Midas !
Que pour vous nous avons de peine

MONTESION

. . . . . .
. . . . . .
Midas, Midas, Midas, Midas !
Pour nous très-mal vous fûtes né,
. . . . . .
. . . . . .

Page 9. *Et cela eſt comme cela.* — Paroles prêtées avec une intention dériſoire à l'eſclave Carion par Ariſtophane, dans le *Plutus*.

Page 10. *Le Chaos*, *Orcus*, *Saturne*, *Japet*. — Eraſme, en bon helléniſte, rappelle ici les divinités primitives, telles qu'Héſiode les a dénombrées dans ſa *Théogonie*. Il n'omet d'y joindre que l'Amour, l'Erèbe, la Nuit. « Avant toutes choſes fut le Chaos », dit Héſiode (v. 116). Japet arrive au vers 134, à côté d'Hypérion. Saturne ou Chronos eſt plus jeune, « Chronos à l'eſprit recourbé » (v. 137). Orcus eſt un nom latin qui répond à l'Hadès des Grecs. Orcus, chez les Romains, nous repréſente le dieu des ferments; par métonymie, ce vocable ſignifie la demeure ſouterraine. Voici deux exemples différents du même mot pris dans une double & diverſe acception :

Dives in ignava lucidus Orcus aqua.
Tibulle (III, III, 38).

Stygioque caput damnaverat Orco.
Virgile.

Une troiſième ſignification vient s'y ajouter, celle de *mort :*

Horriferis accibant vocibus Orcum,

dit Lucrèce en parlant de nos ancêtres des âges préhiſtoriques. (*De Nat. rer.*, v. 993.)

Milton, ſi pénétré de mythologie, n'a pas manqué de ſe ſouvenir de tous ces dieux des premiers âges. Il inſère dans ſa hiérarchie infernale, au Ier chant de ſon poëme, Saturne lui-même; au IIe chant, il range autour du Chaos comme deux êtres diſtincts, Orcus & Hadès, & place auprès d'eux Démogorgon « au nom redouté », qui ſemblerait plus primitif & plus myſtérieux encore.

— *Mon père c'eſt Plutus.* — Reportons-nous à l'œuvre brillante qui, chez Ariſtophane, ſert de tranſition

MONTESION

entre la vieille & la moyenne Comédie. Rappelons-nous la cécité de Plutus, dont deux adroits compères veulent faire leur profit, & l'éloquente proteſtation de la Pauvreté qui s'annonce déjà comme la mère féconde des héros.

Page 11. *La farouche Pallas.* — Pallas & Athéné qu'Eraſme confond d'après la tradition de toute l'antiquité, primitivement conſtituaient deux déeſſes ſéparées, comme les plus anciens monuments en font foi.

— *Ce boiteux artiſan.* — Cette épithète, qui s'applique à Vulcain, éveille le ſouvenir de la jolie odelette de Ronſard :

Le boiteux mari de Vénus,
Le maiſtre des Cyclopes nus.

— *L'errante Délos.* — La deſtinée mythologique de Délos remplit la première partie de l'hymne homérique en l'honneur d'Apollon. Callimaque a chanté « Délos ». Tibulle, au déclin des ferveurs païennes, s'écriait :

Delos, ubi nunc
Phœbe tua eſt.

Tibulle (II, III, 30).

— *La mer onduleuſe.* — Alluſion à la naiſſance d'Aphrodite-Vénus, ſi ſouvent célébrée par les poëtes dans ſon apparition d'Anadyomène. Toutes les mémoires réſonnent des beaux vers de Muſſet, déparés malheureuſement par un non-ſens : « Vénus *Aſtarté* ». L'Aſtarté phénicienne n'a rien à démêler avec les divinités de l'Hellade & de l'Ionie. Sully-Prud'homme, après Muſſet, a glorifié « *la naiſſance de Vénus* » (*Stances & Poëmes*, édit. Lemerre, 1872) :

Je parais pour changer, reine des harmonies,
Les rages du chaos en flottantes langueurs,
Car je ſuis la beauté; des chaînes infinies
Gliſſent de mes doigts blancs au plus profond des cœurs.

— *Les creuſes cavernes.* — « Creuſes », épithète homérique.

— *Iles Fortunées.* — Horace avait invoqué les îles Fortunées, ſéjour des bienheureux :

Arva, beata
Petamus arva, divites & inſulas &c.

(*Epodes* XVI, 42.)

MONTESION

De même dans l'ode VIIIe du livre IV, nous liſons :

Ereptum ſtygiis fluctibus Æacum
Virtus & favor & lingua potentium
. . . .divitibus conſecrat inſulis.

— *Champs d'aſphodèle.* — L'aſphodèle avait peu de prix pour les anciens & quelque triſteſſe à leur eſtimation. Car c'eſt en des champs d'aſphodèle que ſe menait la danſe des morts, comme a pu le dire Leconte de Liſle en ſes Imitations anacréontiques.

Page 12. *Moly.* — Herbe fabuleuſe dont Hermès fait préſent à Ulyſſe dans le Xe chant de l'*Odyſſée* (v. 302 & ſuiv.), pour le préſerver des philtres vénéneux de Circé : « Ayant ainſi parlé, le tueur d'Argus me préſenta une plante arrachée à la terre & m'en apprit les vertus; elle était noire par la racine, par la fleur d'une blancheur lactée; les dieux l'appellent moly. »

— *Les jardins d'Adonis.* — Rechercher la deſcription d'un jardin d'Adonis dans les *Syracuſaines*. (Théocrite, Idylle XV.)

— *Je n'ai nullement commencé la vie par les pleurs, mais par un doux ſourire à l'adreſſe de ma mère.* — Phénomène exceptionnel, don de nature. C'eſt à un enfant divin promis à de miraculeuſes deſtinées que Virgile a pu dire ſeulement :

Incipe, parve puer, riſu cognoſcere matrem.

Page 13. *Philautia, Kolakia, &c.* — Ces abſtractions perſonnifiées étaient dans le goût latin; le moyen âge les a tranſmiſes fidèlement à la Renaiſſance.

Page 14. *Aſſembleur de nuages.* — Auparavant nous avons vu Pallas *douée de la force paternelle*. Les expreſſions homériques abondent chez Eraſme.

Page 16. *En dépit de Lucrèce.* — Alluſion au début du beau poëme de l'ami de Memmius.

Page 17. *A ne rien penſer conſiſte le bonheur de la vie.* — La Folie force un peu les textes. Dans Sophocle, ces paroles ſont prononcées par Ajax, bleſſé d'amertume & de mélancolie, lorſqu'il ſe fait amener ſon jeune enfant par ſa captive & concubine Tecmeſſe.

MONTESION

Page 20. *Je hais un enfant d'une précoce ſageſſe.* — Adage cité par Apulée.

— *Plus doux que miel.* — Epithète ſouvent attribuée à Neſtor dans Homère.

— *La voix douce comme le lis.* — C'eſt ainſi qu'Homère qualifie la voix grêle & douce de ces vieillards rangés ſous les murs d'Ilion, & « ſemblables à des cigales », auxquels il fut donné de voir & d'admirer Hélène, tout en déplorant ſon ſéjour à Troie. (*Iliade*, ch. III, v. 149 & ſuiv.)

Page 23. *La jeuneſſe de Tithon.* —

Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Virgile.

Malherbe, dans ſa *Conſolation à du Périer*, a fixé bien mal à propos, du reſte, ce ſouvenir mythologique :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale.

Page 24. *Morychos.* — Une des épithètes appliquées à Dionyſos. — Bacchus, littéralement « l'enluminé ».

— *La vieille Comédie.* — La vieille Comédie à tout moment ſe jouait aux dépens de Bacchus, comme elle s'exerçait à moindre droit au préjudice d'Hercule. L'exemple le plus fameux d'un Bacchus livré aux riſées ſe trouve dans les *Grenouilles* d'Ariſtophane.

Page 25. *Vénus belle comme l'or.* — Epithète très-fréquente chez Homère & dans tous les vieux poëtes. L'éclat de l'or ſuffit à la juſtifier. De même « elle rit toujours » (p. 26), répond à l'épithète homérique φιλομειδὴς, amie du rire.

Page 26. *Momus qui jadis avait coutume de les traiter de la ſorte.* — D'abord pris au ſérieux comme un divin cenſeur, Momus eſt devenu chez Lucien & dans les polygraphes de la décadence le railleur de l'Olympe, une ſorte de Ménippe céleſte.

— *Précipité ſur la terre avec Até.* — Até, déeſſe de l'égarement & de la punition auſſi, nous repréſente un des plus anciens perſonnages myſtiques. Elle nous eſt déſignée par Héſiode (*Théogonie.*, v. 230), comme la fille d'Eris (la Diſcorde), & citée par Homère à deux

MONTESION

repriſes. Au chant IX (v. 504 & ſuiv.), Até donne lieu au beau mythe des Prières marchant ſur ſes pas pour réparer les dommages qu'elle a cauſés. Au chant XIX (v. 910 & ſuiv.), non-ſeulement elle eſt décrite par le poëte, mais Homère nous raconte ſa complicité avec Héra pour retarder l'accouchement d'Alcmène. Alors Zeus ſaiſit Até par ſes cheveux « luiſants », & s'engagea par ſerment à ne la jamais laiſſer revenir dans l'Olympe & « le ciel étoilé ». M. Jules Girard, dans ſon beau livre ſur le *Sentiment religieux en Grèce*, a rendu avec ſa fineſſe & ſa profondeur accoutumées ce type étrange d'Até (p. 113) :

« Chaſſée du ciel, elle tourmente & afflige les hommes.
« Elle les abuſe, & par l'erreur les pouſſe au mal qui
« appelle ſur le coupable la punition. Ce qui l'aide le
« plus dans ſon œuvre malfaiſante, c'eſt la paſſion
« inſolente & hardie toujours prête à franchir les
« bornes légitimes, toujours diſpoſée à *l'injure orgueil-*
« *leuſe.* »

Page 28. *Priape en bois de figuier.* — Sans parler de la Ire ſatire du Ier livre dans Horace, Priape a ſouvent inſpiré les poëtes, & ſpécialement dans Catulle, ſon zélé deſſervant, les poëmes XVIII, XIX, XX, ſont pleins de grâce & de fraîcheur.

— *Mercure ne donne-t-il pas la comédie par ſes larcins & ſes preſtiges ?* — Rien ne vaut en cet ordre d'inventions mythologiques l'hymne à *Hermès*, ſi heureuſement mis en ſcène par Cox, dans ſes contes mythologiques : *les Dieux & les Héros.* (Traduct. Baudry & Délerot. Hachette, 1867.)

— *Vulcain lui-même a fait le plaiſant à la table divine.* — Cette gaîté de l'Olympe, amplifiée par l'Evhémériſme, a largement défrayé les poëtes de la Renaiſſance. V. Hugo, en écrivant ſon beau poëme du *Satyre*, a été fidèle à leur tradition; c'eſt bien au début l'Olympe vu à travers Lucien.

— *Silène qui danſe le cordace avec les Polyphèmes.* — Le type de Silène eſt un des plus curieux qu'ait inventés l'antiquité compréhenſive. Tantôt elle le figure dans les drames ſatiriques comme un ivrogne puſillanime, dodelinant ſur un baudet :

Pando Silenus aſello ;

MONTESION

tantôt elle le préſente comme un vieillard d'une ſageſſe & d'une expérience conſommées, tenant devant Midas le langage le plus grave, révélant aux bergers, dans Virgile, l'origine des choſes. Comme Bacchus, ſon élève, il offre un double caractère phyſique & myſtique. Dans le livre III de la *Symbolique* de Creuzer, M. Guigniaut a ſaiſi avec ſa puiſſance d'indagation ce perſonnage complexe.

— *Les Satyres demi-boucs jouant leurs atellanes.*—Admirons une fois pour toutes ce bonheur d'expreſſion, *rerum curioſa felicitas*, qui témoigne de l'imagination d'Eraſme. Quelle invention charmante & neuve alors, ces ſatyres comédiens!

— *Pan avec ſa chanſon ſans art.*— Ce n'eſt pas une chanſon ſans art, mais un chant délicieux que l'hymne homérique aſſigne à ce dieu montagnard :

Μελίγηρυν ἀοιδήν

Il en fait le maître accoutumé des roſeaux & le compagnon de danſe des nymphes. Ici notre Eraſme s'éloigne de la tradition.

— *Harpocrate.* — Dieu du ſilence.

— *Corycien.* — Locution accréditée chez les Grecs. On traitait de coryciens tous ceux qui écoutent à la dérobée.

Page 33. *Quand un homme embraſſe avec délices une tache ſur le viſage de ſa maîtreſſe.* — La penſée évoque le fameux paſſage du *Miſanthrope*, où Molière d'ailleurs s'eſt inſpiré de Lucrèce. Entre Lucrèce & Molière, Horace a jeté ces vers qu'Eraſme tranſcrit à peu près. (*Satires*, liv. I, ſat. III, v. 38 & ſuiv., 54, 55, 69, 70.)

Illuc prævertamur, amatorem quod amicæ
Turpia decipiunt cœcum vitia aut etiam ipſa hæc
Delectant, veluti Balbinum polypus Hagnæ.
. . . . . .
. . . . . Strabonem
Appellat pætum pater . . . . . .
. . . . . Opinor,
Hæc res & jungit, junctos & ſervat amicos.
Nam vitiis nemo ſine naſcitur; optimus ille eſt
Qui minimis urgetur. . . . . .

MONTESION

Page 34. *Le ſerpent d'Epidaure.* — Horace, (ibid., v. 25, 26).

Cur in amicorum vitiis tam cernis acute
Quam aut aquila aut ſerpens epidaurius...

Les ſerpents d'Epidaure étaient conſacrés à Eſculape. Le ſerpent ſymboliſait du reſte la perſpicacité comme la prudence.

— *La beſace ſur leur dos.*—Encore un legs d'Eſope aux poëtes & aux moraliſtes. Perſe s'eſt écrié bien avant Eraſme :

Ut nemo in ſeſe tentat deſcendere, nemo,
Sed præcedentis ſpectatur mantica tergo.

Et bien après Eraſme, la Fontaine s'écriera :

Le fabricateur ſouverain
Nous créa beſaciers tous de même manière.
(*Fables*, liv. I, VII.)

Page 36. *Traitez-le de coucou.* — Nous renvoyons le lecteur à ce charmant poëme de Paſſerat : *Métamorphoſe d'un homme en oiſeau.* Selon Sainte-Beuve, dans ſon *Tableau de la poéſie françaiſe au* XVI^e *ſiècle*, c'eſt un petit chef-d'œuvre de grâce & d'enjouement qui fait époque dans l'hiſtoire de notre poéſie & honore le XVI^e ſiècle. Un bon bourgeois de Corinthe a perdu ſa femme partie avec un jeune ami. Le ciel pitoyable le change en coucou :

Et néanmoins quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme,
Parle aux paſſants & ne peut dire qu'*où*.

— *Il boit avec ſes lèvres les larmes de ſa chère adultère.* — Image bien expreſſive & que n'égale pas dans ſa brièveté la tirade d'Arnolphe ſur les maris complaiſants (*École des Femmes*, act. I^er, ſc. I^re).

Page 38. *De Nirée vous deviendrez Therſite.* — Nirée n'eſt mentionné qu'au II^e chant de l'*Iliade* (v. 671 & ſuiv.). Ce fils de Cécrops & d'Aglaia paſſait pour le plus beau des Grecs, mais il n'était qu'un débile guerrier.

Page 40. *Le conſeil d'Archiloque.* — Cette puſillanimité d'Archiloque, qui le fit chaſſer du territoire de Sparte, eſt ſignalée par Plutarque dans ſes *Apophtegmes laconiens*.

MONTESION

Page 41. *Les puces, les moucherons.* — Réminiſcences des *Nuées* d'Ariſtophane.

Page 42. *Cette fameuſe ſentence de Platon.* — Cette ſentence s'eſt bien trouvée confirmée par d'illuſtres exemples dont le plus fameux eſt celui des Antonins. Néanmoins Commode, ſuccédant à Marc-Aurèle, ſuffit à démontrer combien les inſtitutions offrent plus de garanties que le deſpotiſme même des ſages & des héros.

Page 44. *Timon.* — Le Timon de Lucien dont Shakeſpeare a fait ſa propriété & ſon bien.

Page 46. *Apologue plaiſant & puéril.* — L'apologue de Ménénius Agrippa, verſifié par la Fontaine ſous ce titre : « *Les Membres & l'Eſtomac* » (liv. III, fabl. II), après avoir été traité par Rabelais (liv. III, ch. III).

Page 47. *Se guinder dans le Forum ſous les dehors d'une ſtatue d'airain :*

Aheneus ut ſtes.
Horace (*Satires*, III, liv, II, v. 183).

Page 49. *Les Silènes d'Alcibiade.* — C'eſt dans le *Banquet* de Platon qu'Alcibiade compare Socrate à l'un de ces Silènes qui, difformes à l'extérieur, trahiſſaient en s'ouvrant des images divines. Voir le début du *Gargantua* de Rabelais.

Page 50. *Un Dama.* — Expreſſion dont ſe ſervent Horace & Perſe pour déſigner un perſonnage obſcur & mépriſable.

Page 54. *Auſſi bien qu'une pierre rigide ou qu'un rocher de Paros.* — Eraſme s'eſt ſouvenu du beau vers de Virgile :

Quam ſi dura ſilex aut ſtet Marpeſia cautes.

Ce vers déſigne l'attitude de Didon devant Enée au VI^e^ livre de l'*Enéide* (v. 470-71), de Didon encore plus implacable & plus vengereſſe par la majeſté de ſon ſilence qu'elle ne l'eût été en proférant de bien légitimes reproches.

— *Le ſeul roi, le ſeul ſage, le ſeul libre.* — C'eſt la

MONTESION

théorie ſtoïcienne pouſſée, il eſt vrai, juſqu'au paradoxe, mais qui a le mérite d'atteſter l'indépendance que la conſcience peut donner.

Page 55. *Les filles miléſiennes.* — Alluſion à une anecdote contée par Aulu-Gelle. Ces vierges de Milet avaient été ſaiſies par l'appétit de la mort.

Page 56. *Chiron.* — Il s'agit du Centaure pédagogue d'Achille. Ce même Chiron renonça à ſon immortalité au profit de Prométhée. Il avait eu le deſſous dans une lutte contre Hercule, défenſeur de ſon ami Pholos.

— *Dans le ſtyle d'Ariſtophane.* — Ces épithètes ſe trouvent en effet ſur les lèvres de l'eſclave Carion, dans le *Plutus* d'Ariſtophane.

Pages 58-59. *Qu'importe ſi tout le public vous ſiffle, pourvu que vous vous applaudiſſiez ?*

Populus me ſibilat; at mihi plaudo.

Horace (*Satires*, I, liv. I, v. 66).

Page 60. *Theut, mauvais génie du genre humain.* — Platon nous raconte, dans le *Phèdre*, l'hiſtoire de ce perſonnage, génie inventeur, qui vint communiquer ſes ſecrets au roi égyptien Thamus, & qui, ſelon Platon, fit un mauvais préſent aux hommes en ſubſtituant l'*écriture à la mémoire*.

Page 67. *Comme ſi l'indulgence des dieux leur avait donné la miſſion d'égayer la triſteſſe de la vie humaine.* — Écoutons, chez un de nos contemporains, une princeſſe parler d'un fou (Elsbeth, dans le *Fantaſio* de Muſſet, act. II, ſc. 1.) : « Son eſprit m'attachait à lui « avec des fils imperceptibles; ſa perpétuelle moquerie « me plaiſait à l'excès; tandis qu'il me parlait, il me « paſſait devant les yeux des tableaux délicieux; ſa « parole donnait la vie comme par enchantement « aux choſes les plus étranges. »

Page 68. *Ne voyez-vous pas mes Fous être chers aux plus grands rois ?*

L'Angély, l'Angély,
Viens, j'ai le cœur malade & d'amertume empli.
Toi qui ſeul quelquefois me dérides,
Viens !...

(Louis XIII, dans la *Marion Delorme* de Victor Hugo, act. IV, ſc. VIII.)

MONTESION

— *Notez, en paſſant, ce privilége des bouffons.* — Dans une curieuſe étude de mœurs florentines, un fou de cour, Giuntone, peut dire impunément devant un Médicis : « Il me plaît de blâmer votre triſteſſe. Je « ſuis ici ſur mon terrain de franchiſe. Le quolibet « m'eſt donc permis & j'en uſe comme de ma pro- « priété... Bouffon, mais c'eſt mon titre d'honneur! « Et quel beau titre! La vie eſt aſſez ſtérile ſi on ne « l'arroſe de bouffonnerie. »

Alfred des Eſſarts (*François de Médicis*).

Page 69. *La vérité au vin.* — Cette corrélation entre la vérité & le vin eſt exprimée par Alcibiade dans le *Banquet* de Platon.

— *Ce fou dit des choſes folles.*

Euripide (*Bacchantes*).

Page 70. *Tourner le noir en blanc :*

Maneant qui nigra in candida vertunt.

Juvénal (Satire III, v. 30).

— *Souffler le chaud & le froid.* — Voici la vieille fable d'Eſope, aſſez faiblement reproduite par la Fontaine (*le Satyre & le Paſſant*, liv. VII, fabl. VII). J. de Baïf avait mieux traité ce ſujet dans le livre III de ſes *Mimes & Enſeignements*.

— *Les femmes ſe plaiſent particulièrement avec cette eſpèce d'hommes.* — La Bruyère a dit plus durement : « Pour quelques autres plus retirées un maçon eſt « un homme, un jardinier eſt un homme. » (*Caractères*, ch. IV, *des Femmes*.)

Page 72. *Qu'importe l'époque de la mort pour cet homme qui n'a jamais vécu?*

Ils n'ont fait qu'exiſter, l'amant ſeul a vécu,

a fort bien dit André Chénier, dans l'abandon de ſon « *Art d'aimer* ».

— *Deux Vénus, deux Cupidons.* — Rechercher ces fictions dans le *Banquet* de Platon.

Page 73. *La Sibylle n'eût pas qualifié de furieux les travaux d'Enée :*

Infano juvat indulgere labori.

Virgile (*Enéide*, liv. VI, v. 135).

MONTESION

— *Elles pourſuivent l'eſprit criminel :*

Scelerum furiis agitatus Oreſtes.

— *Cet Argien qui pouſſait ſi loin cette aimable fureur.*— Ici Eraſme ſuit Horace pas à pas. L'aventure de l'Argien qui dans un théâtre illuſoire croyait aſſiſter à une repréſentation imaginaire, & les réflexions qui viennent après ſa guériſon, tout cela eſt preſque mot pour mot dans la IIe épître du livre II (v. 128-141).

Page 75. *Il faut mettre dans la même catégorie ceux qui mépriſent tout en dehors de la chaſſe.* — Il ſied ici de revenir à Molière & à ſa fameuſe ſcène des *Fâcheux* (act. II, ſc. VII).

Page 80. *Leur ſaint Chriſtophe aſſez ſemblable à Polyphème.* — Aſſimilation hardie pour l'époque. D'ailleurs ce morceau ſur la ſuperſtition ſemble avoir été écrit pour tous les temps. Il ſerait aujourd'hui d'une actualité frappante. On peut en rapprocher dans la Bruyère le paſſage ſur les faux dévots (chap. *de la Mode*), ſi heureuſement terminé par ce trait caractériſtique : « Un dévot eſt celui qui ſous un roi athée ſerait athée. »

Page 81. *Ainſi grâce à ces indulgences.* — Cette éloquente imprécation contre les indulgences allait être juſtifiée par le ſuccès de la Réforme.

Page 87. *L'un rapporte ſa race à Enée, l'autre à Brutus, cet autre à Arthur.*—« Un homme de la cour qui n'a pas un aſſez beau nom doit l'enſevelir ſous un meilleur, mais s'il l'a tel qu'il oſe le porter, il doit alors inſinuer qu'il a de tous les noms le plus illuſtre. » (La Bruyère, *de la Cour*, chap. VIII.)

— *Ils montrent des images d'ancêtres peintes & ſculptées.*

Stemmata quid faciunt? Quid prodeſt, Pontia, longo
Sanguine cenſeri pictoſque oſtendere vultus
Majorum & ſtantes in curribus Æmilianos.

Juvénal (Sat. VIII, v. 6 & ſuiv.).

— *Un nouvel Hermogène.* — Célèbre chanteur du temps d'Auguſte que dans ſes *Satires* Horace a pluſieurs fois mis en ſcène (liv. Ier, ſat. III, v. 29; liv. Ier, ſat. IV, v. 70).

MONTESION

Page 90. *En ce genre de ſatisfaction les Romains.* — Les Romains du XVIe ſiècle ſont aſſez fidèlement dépeints dans les *Regrets & les Antiquités* de du Bellay. Le poëte s'accorde ſur ce point avec Eraſme.

— *Les Germains ſe font honneur de leur ſtature.* — Tacite nous montre, en ſon IVe chapitre de la *Germanie*, les Germains « d'une haute ſtature & vigoureux pour un premier effort ».

Page 94. *Le déclamateur.* — Fénelon traite avec plus de ſévérité ceux qui tournent la parole ſacrée en déclamation de rhétorique. (V. le chapitre IV de la *Lettre ſur les occupations de l'Académie françaiſe.*) Il a raiſon de dire : « Ce n'eſt point avec cette oſtentation de paroles que ſaint Pierre annonçait Jéſus crucifié. »

Page 96. *La caverne de Platon.* — C'eſt le plus célèbre mythe que le philoſophe ait déroulé. Vous le trouverez au VIIe livre de la *République*.

— *Mycille.* — C'eſt un ſavetier que Lucien a mis en ſcène rêvant la nuit qu'il était devenu riche, & réveillé par le chant du coq,

Il fit couper la tête à ſon coq de colère.

Cette aventure a donné lieu à une comédie piquante de MM. Nus & Trianon, repréſentée ſur le Théâtre-Français.

Page 97. *La Peine, la Fièvre.* — Ces bizarres divinités n'en avaient pas moins des temples. Le ſanctuaire de la Fièvre ſe dreſſait ſur le mont Palatin.

Page 101. *Junon à Argos.* — Héra (la Junon des Latins), dit au IIIe chant de l'*Iliade* (v. 51 & ſuiv.) : « Trois cités me ſont chères entre toutes : Argos, Sparte, Mycènes aux larges voies ». Et elle offre le ſacrifice de ces trois villes en retour de la deſtruction d'Ilion.

Page 104. *Moinillons adulateurs.* — Ce n'eſt pas la ſeule attaque qu'Eraſme dirigera contre ces quêteurs vagabonds, en butte aux traits de tous les grands ſatiriques du XVIe ſiècle, Luther, Hutten, Rabelais.

Page 105. *Ménippe.* — Ce Ménippe joue aux enfers

MONTESION

dans la vaſte comédie de Lucien le rôle que ſoutient Momus dans le ciel, le perſonnage du diſeur de vérités & de l'infatigable moqueur.

Page 106. *Le rameau d'or.* — C'eſt le rameau de la Sibylle au VIe livre de l'*Enéide*.

— *Les pédants.* — Les pédants ſervent, comme les moines, de cibles à tous les grands eſprits du XVIe ſiècle, railleurs par humanité. Ils inaugurent une lutte que Molière achèvera en portant le dernier coup au pédantiſme dans la perſonne de Métaphraſte, de Marphurius, de Pancrace, de Vadius & de Triſſotin.

— *Toujours ſordides.* — Voyez le portrait du pédant tracé par Régnier, dans ſa Xe ſatire ſur un repas ridicule :

Le pédant tout fumeux de vin & de doctrine.

— *Lieux de ſupplice.* — Rappelez-vous le tableau tracé par Montaigne, de ces claſſes « jonchées d'oſier ſanglant ».

Page 110. *Pour rien au monde, il ne permuterait avec les rois des Perſes.* — Philaminte ne dit-elle pas dans *les Femmes ſavantes :*

La grammaire qui ſait régenter juſqu'aux rois
Et les fait, la main haute, obéir à ſes lois.

— *Les poëtes...., c'eſt une race libre :*

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Horace (*Epit. aux Piſons*, v. 9 & 10).

Page 112. *Plus aviſés ſont les plagiaires.* — Comparez avec ce paſſage de la Bruyère (chap. I, *des Ouvrages de l'eſprit*) : « Il y a des eſprits, ſi j'oſe le dire, inférieurs & ſubalternes ». Et avant la Bruyère Montaigne, dans ſes *Eſſais*, avait fort mal traité les pédants qui vont « pillotant la ſcience dans les livres ».

Page 113. *Alcée, Callimaque.* — On peut confronter avec cet échange de fadaiſes complimenteuſes le dialogue de Vadius & de Triſſotin, au IIIe acte des *Femmes ſavantes*.

Page 115. *Dodone.* — Alluſion aux chaudrons d'airain diſpoſés dans le temple dédié à Zeus, de manière à répercuter le ſon.

MONTESION

Page 116. *Stentor*. — Ce Stentor était la voix de l'armée grecque. Héra prend ſes traits pour ſtimuler le courage des Achéens.

Homère (chap. v, v. 78 & ſuiv.).

Page 118. *Ne pas remuer Camarine*. — Il s'agit d'un marais voiſin de la ville de Camarine, immortaliſée par un vers d'André Chénier. Ce marais incommodait la cité par ſes exhalaiſons peſtilentielles. Apollon, conſulté, répondit « de ne pas remuer Camarine ». On ne tint pas compte de cet oracle ; le marais fut deſſéché, mais auſſi ſervit-il de paſſage aux ennemis pour prendre Camarine.

— *Anagyre*. — Herbe qui répandait au toucher une odeur répugnante.

Page 120. *Filet de Vulcain*. — Ce fabliau ſe trouve tout au long dans l'*Odyſſée*, raconté par l'aède phéacien Démodocos (ch. VIII, v. 267, 367).

Page 126. *La toile de Pénélope*. — Conſulter l'*Odyſſée* (ch. II, v. 87, 111).

Page 137. *Le ciel des Abraxaſiens*. — L'hérétique Baſilide avait fabriqué 365 ciels différents.

Page 138. *La bouche fermée par un gâteau*. — De même Enée offre à Cerbère :

Melle ſoporatam & medicatis frugibus offam.

(*Enéide*, liv. VI, v. 420).

Page 146. « *L'âne près de la lyre*. » — Vieille locution. Baïf, dans ſes *Mimes*, nous dira :

La lyre à l'aſne, au porc la harpe.

Page 150. *Que dirai-je des grands?* — Même développement de penſées dans la Bruyère (*de la Cour*, chap. VIII) : « Qui eſt plus eſclave qu'un courtiſan aſſidu, ſi ce n'eſt un courtisan plus aſſidu ? L'eſclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à ſa fortune. »

— *Ils laiſſent aux autres le ſoin d'être vertueux*. — La Bruyère a dit encore plus nettement : « Les grands n'ont point d'âme. »

(*Des Grands*, chap. IX.)

MONTESION

Page 156. *Une telle foule de paraſites, &c.* — Les témoignages abondent chez Dante, Pétrarque & tous les écrivains les plus catholiques du moyen âge, ſur la prodigieuſe corruption de la cour papale à Rome & à Avignon.

Page 163. *La déeſſe de Rhammunte.* — La Néméſis adorée à Rhammunte, bourg de l'Attique.

— *Le hibou de Minerve.* — Cet oiſeau était conſacré à la divine Athéné qui le prit ſous ſa protection en ſouvenir d'Aſcalaphe, fils d'Achéron & de la Nuit, & lui-même métamorphoſé en hibou, pour avoir dénoncé Déméter en quête de Perſéphoné, & ſignalé les ſept grains de grenade cueillis par la déeſſe dans l'Hadès.

Page 167. *Mêler à la ſageſſe une folie paſſagère :*

Miſce ſtultitiam conſiliis brevem.

Horace (liv. IV, Ode XII, v. 26).

— *Une courte folie eſt charmante.* — C'eſt ainſi que nous traduiſons le « *dulce eſt deſipere in loco* ».

Horace (liv. IV, Ode XII, v. 27).

Page 176. *La plupart des docteurs préféreraient errer plutôt que d'être dans le vrai avec ces gens à triple idiome.* — En France, la Sorbonne tenait en ſuſpicion le grec & l'hébreu. Marot, dans une de ſes épîtres à François Ier, accuſait formellement les « ſorboniqueurs » d'être ennemis

De la *trilingue* & docte académie.

C'eſt-à-dire du Collége de France fondé par l'intelligente généroſité du monarque, & où l'on enſeignait le grec & l'hébreu au même titre que le latin.

Page 189. *Saint Paul rejette la ſcience comme pernicieuſe.* — Boſſuet a pu dire que ſaint Paul « ignore la rhétorique & mépriſe la philoſophie » ; cependant il ne faudrait pas faire conſiſter dans ce mépris & dans cette ignorance toute la tradition d'une religion qui a tant de fois évolué. Il importe même de diſtinguer l'élégante habitude des Pères grecs de la barbare doctrine des Pères latins.

Page 197. *Les gens de piété travaillent à ſe les arra-*

MONTESION

cher (*les ſentiments naturels*). — C'eſt ainſi qu'Orgon, à l'école de Tartuffe, arrive à dire :

Il m'enſeigne à n'avoir d'affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrais mourir frère, enfants, mère & femme,
Que je m'en ſoucierais autant que de cela.

MONTESION

BIBLIOGRAPHIE

Moriæ Encomium, Eraſmi Roterodami declamatio. — Argentorati, in ædibus Math. Schurerii, menſe auguſto, anno MDXI. — In-4°.

Opuſculum cui titulus eſt Moria, id eſt ſtultitia quæ pro concione loquitur. — Venetiis, in ædibus Aldi, menſe auguſto, 1515. — In-8°.

— Édition de Florence, per hæredes Phil. Juntæ, 1518. — In-8°.

— Édition de Veniſe, per Jo. Iacuinum de Tridino, 1518. — Petit in-8.

— Cum commentariis Ger. Liſterii. — Baſileæ, typis genethianis, 1676. — In-8°.

Eadem declamatio (édition Becker). — Baſileæ, 1780. — In-8°.

Eadem declamatio. — Pariſiis, Barbou, 1777.

Μωρ. ἐγκ., id eſt ſtultitiæ laus, declamatio. — Horn., 1839. — In-8°.

De la déclamation des louanges de folie, ſtyle faceſſieux & profitable pour cognoiſtre les erreurs & abus du monde. — Paris, Pierre Vidone, pour Galiot Dupré, 1520. — Petit in-4° goth.

L'Éloge de la Folie, traduit du latin par Gueudeville. Amſterdam, L'Honoré, 1728. — Petit in-8°.

L'Éloge de la Folie, traduit du latin par Gueudeville.

MONTESION

Paris, 1751. — Édition donnée par Meunier de Querlon. — Petit in-8°.

Traduction de Laveaux. — Bâle, 1780. — In-8°.

Traduction de Barrett. — Paris, 1789. — In-12.

Traduction de C.-B. de Roualbe (Ch. Brugnot). — Troyes & Paris, Roret, 1826. — In-8°.

Édition Nisard. — Paris, 1843 & 1855.

Traduction en italien, par un anonyme. — Bassano, 1761. — In-8°.

Traduction en anglais, par Thomas Chaloner. — London, 1569. — In-4°.

— Par Kennet. — London, 1709. — In-8°.

En allemand, par Rasca. — Francfort & Leipzig, 1735. — In-8°.

En hollandais, par J. Westerboon. — La Haye, 1659. — In-8°.

En suédois, par Sam. Lundberg. — Stockolm, 1728. — In-8°.

MONTESION

TABLE

AVANT-PROPOS I
INTRODUCTION HISTORIQUE. XXIII
PRÉFACE. — Eraſme de Rotterdam à Thomas Morus. LXI
L'ÉLOGE DE LA FOLIE I
NOTES. — Avant-propos & introduction 205
— Traduction 211
BIBLIOGRAPHIE. 229

MONTESION

MONTESION

IMPRIMÉ A ÉVREUX

En l'année mil huit cent ſoixante-dix-ſept

PAR CHARLES HERISSEY

MONTESION

MONTESION

MONTESION

MONTESION

MONTESION

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

MONTESION

MONTESION

MONTESION

MONTESION

MONTESION

MONTESION

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727358 5